

Aimy Truchon

Le passage

Tome 1

© Aimy Truchon, 2013

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2013

ISBN 978-2-9814292-0-9 (Ensemble)

ISBN 978-2-9814292-1-6 (Vol.1)

À Stéphane Paquin

Prologue

Un groupe de personnes manifestait dans les rues de la ville de Montréal. Elles exhibaient leurs pancartes et scandaient à l'injustice : trois femmes seraient pendues à midi sur la place publique. Leur crime? Avoir incendié la partie ouest du Parlement canadien. Le message devait être impressionnant afin que le regard du peuple se tourne vers ce gouvernement trompeur à l'idéologie empreinte de dictature.

Le ministère de la Sécurité publique avait donc ordonné la mise à mort des terroristes dans les plus brefs délais. Et, afin de faire comprendre aux anarchistes ce qu'il en coûte de se révolter contre l'ordre établi, la mise à mort, soit la pendaison, serait faite devant le peuple.

L'annonce fût lue en matinée aux nouvelles nationales et à midi plusieurs Montréalaises vinrent soit par curiosité ou simplement par goût du morbide. Seules des étudiantes indignées écartèrent toutes les curieuses aux barricades qui regardaient, ahuries, les trois femmes habillées d'orange à leur potence. Les manifestantes revendiquèrent à la police et aux bourreaux le droit qu'avaient ces femmes d'avoir un procès équitable. Pour seule réponse, la chef de police s'avança et dit un simple « mêlez-vous de ce qui vous regarde » et retourna d'un pas raide vers ses consœurs de travail.

Au milieu des manifestantes s'étaient glissés des trouble-fêtes qui lancèrent sans avertissement des objets vers la police antiémeute. Quelques curieuses qui s'étaient fait écarter plus tôt coururent en tous sens comme poules sans tête et disparurent bien vite dans les bâtiments et édifices environnants tandis que les étudiantes, profitant de la panique générale et de la diversion des intruses qui occupaient la police, forcèrent les barricades et tentèrent de passer les bourreaux afin de libérer les condamnées. Lorsqu'elles arrivèrent à leur but, elles furent accueillies par une autre escouade antiémeute qui sortit leurs matraques et leurs boucliers, les repoussant jusqu'à la rue. Une des trouble-fêtes, habillée de hardes, lança un cocktail Molotov en direction de la police. La bouteille se fracassa sur le sol et une policière habillée de la tête au pied pour résister aux agressions se trouva enflammée en un instant.

Une bagarre entre les manifestantes et les agentes de la paix éclata. Les policières ruèrent de coups les jeunes femmes qui tentaient une brèche vers les condamnées tandis que des étudiantes aveuglées par la rage ravagèrent de coups de pied une policière couchée sur le sol qui essayait de se protéger la tête de ses mains. Le panorama ressemblait à une guerre civile. Des policières à cheval piétinaient des passantes par inadvertance, essayant de ramener l'ordre, tandis que certaines inconscientes allaient chercher des objets pour les lancer dans la foule. Tout n'était que chaos lorsque les forces de l'ordre semblèrent tranquillement reculer vers les barricades, ramassant leurs blessées au passage. Une fourgonnette blindée vint se garer derrière les policières en retraite et fit monter une partie de ses représentantes qui venait d'exécuter par balle les trois condamnées vu la tournure des événements. La barrière que formait une autre poignée de policières cachées derrière leur bouclier antiémeute, recula jusqu'à ce qu'émergent entre elles d'autres femmes en uniformes noirs sans aucune matraque ou protection contre les

projectiles lancer par la foule. Elles pointaient vers les manifestantes des fusils d'assauts. C'était l'armée canadienne qui avait été appelée en renfort. La demande venait du corps policier et avait été acheminée en l'espace de quelques minutes seulement à la défense nationale. La sous-ministre de la défense ordonnait à la base de Montréal d'intervenir dans les plus brefs délais, leur base étant à seulement quelques coins de rues de la manifestation. Il leur fut aisé de rejoindre les lieux rapidement dans ces circonstances. On pouvait distinguer une rangée de soldats cagoulés, un casque couvrant leur tête en entier. Le drapeau du Canada avait été brodé en rouge et blanc sur les deux bras de leurs uniformes, ce qui détonnait singulièrement du noir d'ébène qui les enveloppait.

Tandis que les militaires avançaient sur une même ligne et menaçaient la foule de leurs armes, la police antiémeute se replia et laissa le soin à l'équipe tactique de l'armée canadienne de remettre l'ordre dans la ville. Derrière ces militaires se trouvait un char d'assaut qui avançait, son canon brandi vers l'avant, n'attendant qu'un seul faux mouvement de la foule pour cracher ses munitions. Derrière cette énorme machine de guerre se trouvaient 4 véhicules utilitaires sport décapotables dont l'un abritait le Major Collins. Elle se tenait debout comme un général conquérant et regardait d'un air détaché la présente scène. C'était une grande femme aux épaules carrées d'une quarantaine d'années qui imposait le respect par son allure rigoureuse. Outre sa froide présence, elle possédait une beauté élégante à faire tourner les têtes lorsqu'elle était mise en valeur. Ses longs cheveux bruns étaient remontés en toque, comme tous les soldats aux cheveux longs du peloton, surmontés de son béret à l'effigie de l'infanterie canadienne. Pour l'heure, cette beauté n'existait pas, évanouie dans l'instant par l'amertume de cette femme relativement au désordre public.

À l'aide d'un porte-voix, elle ordonna aux soldats de cesser d'avancer puis elle s'adressa à la foule d'une voix froide : « Celles qui veulent vivre, je vous conseille fortement de quitter les lieux. Emmenez à l'abri les jeunes filles sans cervelle avec vous et les fillettes qui ne comprennent pas ce qui se passe. Vous avez trois minutes.» Le Major Collins remit le porte-voix à sa subalterne, soit le Capitaine Sanchez, et régla la minuterie de sa montre. La foule s'éparpilla avec hâte pour se mettre aux abris. Un petit groupe d'étudiantes resta en avant. Elles s'enjoignirent les mains pour montrer leur unification. L'une d'elles prit la parole :

- Vous n'avez pas le droit de faire ce que vous faites! Vous allez au-delà des limites du bon sens! Réfléchissez!

Inébranlable, le Major se contenta de regarder sa montre, puis sa collègue au porte-voix pour lui faire comprendre qu'elle devait s'occuper de la situation.

- Il vous reste trente secondes, scandala la voix du capitaine.

- S'il vous plaît! sanglota la jeune étudiante. Vous n'avez pas le droit de nous prendre nos vies où les leurs (pointant du menton les corps des trois femmes) sous prétexte que nous sommes dans votre chemin!

Le Major Collins, le visage impassible les yeux cachés derrière d'épaisses lunettes fumées, cessa de regarder sa montre. Elle parla d'une voix forte pour que l'équipe tactique l'entende bien.

- Feu!

Le bruit des mitraillettes retentit. Une vague de sang éclaboussa les trottoirs et la rue, laissant un silence de mort parmi les victimes et les bourreaux. Les militaires empilèrent les corps des jeunes femmes le cœur gros les uns sur les autres, attendant le chariot qui les emmènerait à la fosse commune. Le décompte s'élevait à 43 corps.

Chapitre 1

Repère des activistes, Montréal, 7 mai 2345

La pièce était petite, sombre aux murs gris. Un groupe de femmes de tous âges occupait l'espace. Assises sur de vieilles chaises en bois, elles semblaient empilées les unes sur les autres tant la place manquait. Debout, avec éloquence, Marguerite Laframboise s'adressa à l'assemblée.

- Mesdames, l'heure est grave. Comme vous le savez déjà, l'exécution a eu lieu ce midi. Nous savions ce qu'encouraient nos consœurs lorsqu'elles prirent part à cette mission et nous leur témoignerons notre gratitude éternelle par rapport à la cause qu'elles défendaient en leur rendant hommage dans notre manifeste.

Silence.

- Ce que je n'avais malheureusement pas prévu, c'est que l'armée débarque pendant la pendaison. Nous n'avons pas réussi à récupérer nos collègues avant que la manifestation s'envenime, ce qui est tout à fait regrettable, mais ce que je trouve ignoble c'est le comportement du gouvernement relativement à la situation. Il est allé trop loin en assassinant ces étudiantes qui ne faisaient que défendre leurs idées. Le Parlement me semble bien peu à présent pour éponger le sang qui a coulé aujourd'hui. Nous devons frapper plus haut et plus fort la prochaine fois, et la vengeance sera sanglante. Mes amies, à partir d'aujourd'hui, nous écrivons une page de notre histoire. Aujourd'hui, tout ensemble, unies pour un meilleur Canada, nous amènerons de nouvelles valeurs au pays, nous ferons entendre raison à nos élues et elles comprendront que des temps nouveaux sont arrivés. Chères sœurs, donnez-vous plus que jamais pour la cause que nous défendons, car c'est pour l'avenir de nos filles que nous le faisons. Abats la dictature! Abats la répression! Tuez toutes celles qui osent défendre des valeurs arbitraires! Unissons-nous pour de bon, pour le dernier grand coup!

La femme contempla son assemblée d'un air grave, les joues en feu et la sueur au front, puis son regard se perdit quelques secondes sur l'ampoule à faible luminosité au-dessus de sa tête, plissant des yeux et cherchant les bons mots. Elle reposa le regard sur son groupe et soupira.

- Suzie MacEwan.

Une petite femme blonde lui répondit.

- Oui madame?

- J'ai à vous parler en privé.

Puis, s'adressant à toutes :

- L'assemblée est ajournée jusqu'à jeudi. Nous y ferons le point. Rentrez bien à la maison.

Suzie et ses condisciples s'étaient abreuvées du monologue de leur chef et amie, Marguerite Laframboise. Ancienne professeure de mathématique, Marguerite était également adepte de philosophie. Sa propre grand-mère possédait une collection d'œuvres littéraires et philosophiques, cachée du gouvernement pendant plusieurs

générations. Cette femme pensait. Elle n'était l'esclave d'aucun préjugé malsain ni d'aucun « lavage de cerveau collectif » comme elle le croyait. Son but était simple : renverser le gouvernement. Depuis sa prime jeunesse, elle avait fondé cette société secrète dont les membres parlaient ouvertement de leurs opinions politiques, de philosophie et de morale sociale. Suzie n'avait que trop d'estime pour son maître à penser et lorsqu'elle la convoqua pour lui parler, son cœur se comprima dans sa poitrine : elle savait ce qu'elle allait lui demander.

- Suzie, je vous aime beaucoup. Vous vous impliquez dans notre petite société, mais vous savez également quelles sont mes intentions à votre égard.

Suzie resta silencieuse, les yeux baissés, faisant mine de regarder le plancher.

- Alors? s'enquit Laframboise.
- Je peux encore essayer de lui parler.
- Vous savez bien que cette femme est bouchée. C'est un cœur de pierre qu'elle possède. Elle n'a même pas sourcillé en donnant l'ordre pour la fusillade.

Suzie resta muette de stupéfaction.

- Qui vous a dit que c'est elle qui a donné l'ordre?
- Suzie...
- Je connais ma femme. Oui, elle a un penchant pour la tyrannie, mais je sais qu'elle n'oserait pas commander une chose pareille... elle n'oserait pas ordonner de tuer des étudiantes...
- Que l'univers veuille bien vous entendre, mais nous étions sur place lors de la pendaison et ça m'attriste de vous le confirmer, mais le Major Collins a bien ordonnée cette fusillade.

Suzie vit noir tout à coup. Une oppression dans sa poitrine la rendit dyspnéique. Des mains s'agrippèrent à elle comme elle tombait sur le sol et s'évanouissait.

Elle revint à elle dans une petite automobile qui roulait lentement. Son siège étant baissé à son maximum, Suzie regardait défiler la cime des arbres de la route. Elle ne pensait à rien, rien de bien particulier. Elle avait la bouche pâteuse et se sentait étourdie. Une main vint lui caresser la joue gauche, ce qui l'a sorti de sa torpeur.

- Nous arrivons bientôt.
- Qu'est-ce qui s'est passé?
- Vous vous êtes évanouie.

Suzie ne répliqua pas. Elle fit défiler la dernière scène de ses souvenirs et son rythme cardiaque s'accéléra. Sa gorge se resserra et une autre crise de panique l'étouffa.

- Non Suzie, ne recommencez pas ça. Tenez, prenez de l'eau.

La femme blonde prit la gourde remplie d'eau que Marguerite lui tendait et en prit une bonne rasade, toussotant par à-coup.

- Je ne vous oblige à rien. J'ai juste opté pour la solution la plus facile.
- Ma femme n'est pas à la tête du gouvernement Marguerite. Si vous voulez que j'assassine quelqu'un, demandez-moi d'assassiner des ministres, pas ma femme.
- Des ministres... Ha! Ha! Des ministres. Vous vivez dans un conte de fées ou quoi? Elles se cachent, elles ne se montrent jamais à la population, c'est à se demander si elles existent vraiment... Votre mission consisterait à chasser des fantômes, donc serait complètement inutile.

Suzie avala de travers le sarcasme de son mentor et réajusta son banc pour le reste du trajet. Elle ne dit mot jusqu'à ce que la voiture se soit garée dans l'immense entrée de sa propriété et remercia la femme de l'avoir ramené chez elle. Puis, elle entra par la porte de côté de cette grande maison aux briques rouges.



Assise sur le sofa, Suzie MacEwan avait le regard fixé sur la fenêtre du salon qui donnait sur le stationnement. Elle attendait, angoissée. L'aiguille des secondes de l'horloge résonnait dans son crâne, intensifiant le temps qui passe, l'éternelle minute qui ne s'achève pas.

Les filles rentraient de l'école à dix-sept heures et sa femme revenait normalement à quinze heures trente de son travail. Le téléphone la fit sursauter. Elle regardait, hébétée, le truc qui osait la déranger dans son attente. À la deuxième sonnerie, Suzie décrocha.

- Salut chérie, je vais être en retard pour le souper, ne m'attends pas. Je mangerai au restaurant ce soir.
- Je t'attends déjà moi.

Silence.

- Hum, d'accord... pourquoi? Tu le sais que je n'arrive pas avant une demi-heure d'habitude.
- Je t'attends.
- OK... bon, on se voit ce soir. Je t'aime...

Le son d'un combiné qu'on raccroche se fit entendre à l'autre bout du fil. Suzie déglutit et raccrocha également. D'un pas chancelant, elle se dirigea vers la cuisine et décida de commencer à préparer le repas.



La vaisselle, les devoirs, un peu de ménage. Ensuite le bain de la plus jeune, un film à la télé parce que c'est vendredi et hop, au dodo pour les petites. Et puis l'attente

recomença. Assise encore sur le même sofa, elle scrutait cette fois l'obscurité, espérant voir des phares automobiles apparaître.

Le visage collé à son coussin, Suzie MacEwan sursauta lorsque la porte d'entrée se referma bruyamment. Quelques secondes pour comprendre ce qui se passait, elle bondit sur sa femme.

- T'étais où?
- Un instant papillon, laisse-moi le temps d'enlever mes bottes!
- Tu sais ce que j'ai entendu? L'armée a assassiné des personnes aujourd'hui!

Un silence s'installa. La femme de Suzie poussa un long soupir, enleva ses bottes et les laissa tomber avec fracas dans le hall d'entrée. Elle se leva de toute sa grandeur et fit face à sa femme.

- Et après?
- Dis-moi que ce n'est pas toi qui aies donné l'ordre...
- Je t'ai déjà dit que la job c'est la job et que la maison c'est la maison, on ne mélange pas les deux. Pose-moi plus de questions à ce sujet.
- Je veux une réponse!
- D'après toi Suzie, qui donne les ordres à mes soldats sinon moi.
- Je te déteste! Je te déteste! Je regrette le jour où je t'ai marié Lynda Collins!

Collins ne dit rien. Elle regarda Suzie monter l'escalier à toute vitesse et s'enfermer à double tour dans leur chambre.



Le Major, installée sur le divan pour regarder la télévision, s'était endormie dans son uniforme de combat dans une étrange position inconfortable, la télécommande encore à la main. Au matin, les filles vinrent réveiller leur deuxième mère en sautant sur le divan et en criant.

- Haut les mains, Lynda, t'es en état d'arrestation!
- Ouin Lynda, on joue à police pis au voleur! T'es en état d'arrestation!

Faisant un énorme effort pour ouvrir les yeux, Collins se passa en même temps la main sur le visage.

- Pourquoi suis-je en état d'arrestation, mesdemoiselles les policières?
- Maman a pleuré toute la nuit alors on t'arrête pour lui avoir fait de la peine.
- Est-ce que je peux purger ma peine sur le divan?

Gabrielle réfléchit un instant.

- Pas question! Tu vas souffrir Lynda!

- Ah oui?

Collins prit ses filles et commença à les chatouiller jusqu'à ce qu'elles crient grâce.

- Vous voulez que je vous fasse à déjeuner?

Les deux filles crièrent leur joie de concert et se dirigèrent en sautillant vers la table à manger.

- Des œufs brouillés ça vous dit?

Elles répondirent en chœur leur approbation.

- Je vais vous faire ça, ça ne sera pas trop long.
- Lynda, pourquoi t'es encore habillé en habit de travail?
- Parce que maman a barré la porte de la chambre hier et que je n'ai pas pu me changer.

Au même moment, Suzie entra dans la cuisine.

- Bonjour maman!
- Bonjour Stéphanie chérie.
- Suzie, je voudrais te parler...

Pas de réponse.

- Suzie...
- Quelqu'un veut manger?
- Lynda nous fait des œufs.
- Ah ben si Lynda vous fait des œufs...

Sans un autre mot, Suzie repartit dans sa chambre, emportant la boîte de croissants avec elle.

- Maman n'est pas contente.
- Je vois ça... je vais essayer de lui parler.

Collins marchait aussi vite qu'elle le pouvait pendant que la pimbêche de Larochelle, journaliste indépendante de la station de télévision Mirage, lui courait après avec sa camérawoman. Armée de son énorme micro, elle tentait tant bien que mal de le tendre le plus loin possible d'elle afin de ne pas louper la moindre bribe d'informations que pourrait lâcher le Major. La jeune femme avait du mal à courir étant donné la hauteur exagérée de ses talons. Elle se dandinait de gauche à droite pour maximiser son élan, recevant à chaque fois ses cheveux détachés au visage. La camérawoman la poussait dans le dos d'une main et tenait sa caméra dans l'autre. La scène semblait comique vu de l'extérieur, comme si les personnages sortaient directement d'une pièce de théâtre burlesque. Bref, la journaliste voulait des informations et elle suivrait Collins jusque chez elle s'il le fallait.

Sur le point de perdre sa contenance, le Major était à deux doigts de la gifler. Lorsque la journaliste posa sa fatale question, Collins s'arrêta net et fit volte-face.

- Alors Major, vous ne répondez pas? Tout le monde sait que c'est vous qui avez donné l'ordre de fusiller ces étudiantes. Inutile de le nier.
- Si tout le monde le sait, pourquoi me posez-vous la question?
- Parce que j'ai besoin de vos aveux sur pellicule.

Collins poussa la camérawoman qui s'était trop approchée et prit la journaliste par le collet.

- Écoute-moi bien, salope. L'exécution collective d'hier était justifiée, un point final.
- Oui bien sûr Major, « je pense donc je nuis¹ ».

Elle se dégagea de l'emprise de Collins.

- Un jour vous verrez, on va s'occuper des gens comme vous. Pis le gouvernement va connaître sa dernière heure. Ce sera les dictateurs comme vous qui se feront décapiter sur la place publique.
- Vous d'abord...

Collins avait dit cette dernière phrase d'un hideux sourire avant de s'éloigner à grands pas.

- Penses-tu qu'on est allée trop loin en la suivant comme ça?
- Oui, c'est sûr. T'as tout filmé?
- Oui. On a les aveux, puis les bras musclés du Major qui t'empoignent.
- Parfait. Mets ça en onde pour les nouvelles de 18 heures.

¹ Mes aïeux, *Qui nous mène?*

Johanne Bilodeau, comme à son habitude, s'occupait avec dévotion de son jardin fourni de fleurs plus colorées les unes que les autres. Après chaque mauvaise herbe arrachée, elle s'essuyait le front du revers de la main vu la chaleur accablante du mois de juillet. Son habillement simple comportait une paire de jeans trois quarts taille haute, ainsi qu'un chemisier à manches très courtes (les manches avaient de petits froufrous) carreauté rose et blanc. Son col descendait en V vers sa poitrine sans que cela soit déplacé et sa tête était recouverte d'un chapeau de paille très large pour la protéger du soleil. Déterminée à ne pas se laisser vaincre par le facteur humidex, Johanne continuait, à quatre pattes, à retourner la terre et à enlever les mauvaises herbes. La sueur coulait de son front, de ses bras et de son ventre, laissant son chemisier détrempé. Vaquant à ses occupations, elle ne se rendit pas compte que quelqu'un s'était approché d'elle, la fixant patiemment. Voyant que Johanne ne réagissait pas à son arrivée, la personne s'avança jusqu'à ce que son ombre surplombe la jardinière. Cette dernière se retourna vivement pour voir l'intruse, un œil plissé pour se protéger instinctivement du soleil, et ne voyant pas le visage de la personne, Johanne questionna d'un « Qui c'est? » inquiet. Une douce voix lui répondit d'un ton moqueur : « C'est Alysson la vieille, tu fais déjà du glaucome? » Johanne sourit à ce nom et se releva péniblement de son poste. Elle salua avec effusion sa sœur, lui donna deux baisers, un sur chaque joue et l'invita à entrer prendre un verre.

L'intérieur de la maison était rafraîchissant : l'air conditionné fonctionnait depuis la fin mai et n'avait pas arrêté depuis. Johanne retira son chapeau et le fit voler sur une chaise de la cuisine tandis qu'Alysson s'engageait déjà vers le réfrigérateur pour casser la croûte. Johanne lui demanda si elle avait une préférence pour une boisson et celle-ci rétorqua qu'un petit *drink* alcoolisé ne lui ferait pas de tort. Johanne fit un sourire en coin et sortit son livre de recettes de cocktails. Alysson abandonna sa quête de collation quand elle ne vit que des fruits et des légumes dans le réfrigérateur. Elle s'assit, l'air semi-boudeur semi-ennuyé, sur le comptoir et fixa sans s'en rendre compte sa sœur qui s'attelait à la tâche. Johanne était l'aînée des deux. Elle avait dix ans de plus qu'Alysson, mais étrangement, elles paraissaient avoir le même âge. Alysson était beaucoup plus grande que sa sœur et les gens qui ne la connaissaient pas pouvaient croire que c'était elle l'aînée de la famille. La raison de leur grande différence d'âge était qu'elle n'avait pas la même 2^e mère. La 2^e mère de Johanne était décédée d'un arrêt cardiaque lorsqu'elle avait neuf ans. Sa mère s'était remariée des années plus tard et sa nouvelle épouse désirait avoir un enfant rapidement à cause de son âge avancé. L'occasion ne s'était jamais présentée dans le passé vu sa carrière prenante. C'est ainsi que la jolie petite Alysson vit le jour. Johanne avait finalement quelqu'un avec qui partager ses rires, ses joies, ses peines. Leurs intervalles d'âge ne l'avaient jamais rebuté, au contraire : elle s'était donnée comme mission de la protéger et la cadette grandit en se faisant chouchouter. Par contre, ce que Johanne avait en jugement et en sens moral faisait cruellement défaut chez sa sœur. Alysson était d'une nature influençable : tout pour plaire, et ce, peu importait le prix. Cela lui avait valu d'être populaire à l'école contrairement à sa sœur aînée qui avait un cercle restreint d'amies. Donc, physiquement, les deux sœurs se ressemblaient beaucoup malgré le fait que Johanne arborait un corps plus petit et plus chétif que sa

cadette. Alysson par contre dégageait une telle sensualité que sa sœur ne pouvait espérer se faire regarder lorsqu'elle était en sa compagnie.

Les jambes d'Alysson se balançaient de gauche à droite et elle laissait ses sandales frotter contre les portes d'armoires. Elle portait quelque chose de très délicat, écarlate, attaché à sa cheville avec un talon élevé. Son short en jeans était très court et lorsqu'elle marchait, on pouvait voir le début de ses fesses, tandis que son chandail en filet à manches longues crème très décolleté dans le dos se resserrait sur son ventre par une large bande élastique de la même couleur. Pour couvrir sa nudité sous ce chandail provocateur, elle portait un tube noir qui mettait beaucoup d'accent sur sa belle poitrine de jeune femme de vingt ans.

- Tu as raffermi tes cuisses on dirait, s'exclama Johanne. Tu t'entraînes?
- C'est un secret. Enfin, je veux dire une surprise.

Un gros point d'interrogation surgit au-dessus de la tête de Johanne et elle regarda sa sœur en plissant des yeux. Elle tenait une lime et un couteau dans ses mains. Elle resta dans cette pose plusieurs secondes avant qu'Alysson ne se tanne.

- OK, OK dis-moi que tu n'en parleras pas à maman tout de suite.
- Hum... oui, oui. Tu as vraiment piqué ma curiosité. Aller je t'écoute.
- Promets-le!
- Oui, aller.
- Je me suis enrôlée. Je termine mon camp de recrues dans deux semaines. C'est pour ça que je ne veux pas que tu en parles à maman tout de suite.

Johanne venait de recevoir un coup de poing dans le ventre. Elle déglutit de travers, lâcha sa lime et son couteau et mit sa main devant sa bouche en regardant d'un air triste sa sœur.

- Pourquoi t'as fait ça? C'était ta dernière année d'université l'an prochain!
- Comme s'il y avait des débouchés. Je suis en arts plastiques, pas en médecine.
- Et puis après? Un diplôme ça vaut mieux que rien du tout quand même.
- Mais arrête de chialer, t'es pas contente? On va être ensemble.
- Ce n'est pas à ça que je pense ma belle, je pense à ta sécurité.
- Et la tienne? Pourquoi t'es militaire toi d'abord?
- Parce que je n'avais pas envie de me casser la tête.
- Ben moi non plus. Alors, on est deux. Et puis vos missions depuis quelques années sont des missions humanitaires seulement, alors questions sécurité, faut pas paniquer!

Johanne lança un regard courroucé à sa sœur et s'avança vers elle les bras croisés.

- Quand tu seras admise sur la base en tant que soldat, je ne serai pas ta sœur. Je serai ta supérieure. Ne l'oublie pas.
- Mais non, mais non. C'est quoi déjà ton grade?

- Caporal.
- Caporal Johanne...
- Caporal Bilodeau, Aly... Si t'as fait ton camp de recrutement, tu devrais savoir qu'on nomme le grade et le nom de famille. Pas le prénom.
- Je sais, je sais, mais je n'aime pas ton nom de famille.
- Ben c'est le mien.
- T'aurais dû prendre celui de Bach Mai.
- Nguyen c'est ton nom de famille. Le nom d'Ingrid c'était Bilodeau.
- Sérieusement, je viens d'avoir une illumination : ça ne serait pas mieux que les enfants aient le nom de leur mère plutôt que celui de la deuxième mère. C'est que ça finit par être mélangeant, comme pour nous deux.
- Pff... Qu'est-ce que tu veux que je te dise la p'tite, c'est le gouvernement qui décide tout ça. Il ne faut pas essayer de comprendre.

Johanne se rembrunit en disant ces paroles et retourna à ses boissons. La fin de l'après-midi se déroula dans la cour arrière, l'une se faisant bronzer, l'autre arrachant ses mauvaises herbes. Le vent continua à souffler son air chaud et humide dans la banlieue, au plus grand plaisir des amateurs d'activités estivales.

La musique sortant des amplificateurs laissait échapper une sonorité rythmée et sensuelle à la fois, offrant une atmosphère décontractée aux habituées de la boîte miteuse qu'était devenue avec les années *La boîte à Carmen*. Carmen, cette femme d'affaires jadis si stricte et pleine de fierté, avait sombré dans ce qui semblait être une peine d'amour arrache-cœur lorsque sa fiancée l'a quitta une nuit pour se sauver avec une autre. Certaines diront que c'est la folie de l'amour qui l'a rendu aussi délabrée, d'autres que c'est la drogue qui lui aurait donné le coup de grâce. Bref, son bistro devint à son image et la gérance tomba entre des mains plus ou moins recommandables pendant qu'elle restait à l'arrière-boutique, fumant ses cigarettes et ressassant du bout des lèvres les épisodes de sa vie en cherchant où elle avait fait erreur.

Ce soir comme tous les soirs Carmen se terrait dans son bureau. Et comme tous les soirs, quelques femmes s'occupaient de l'endroit à leur manière. Les *dealers* opéraient dans les toilettes, les *toughs* se bagarraient à l'extérieur et la musique faisait bouger des hanches les femmes aux tables de billard. Assise à une table, Karine Bourgeois sirotait sa bière en fixant le vide comme à son habitude en feignant d'écouter Marge O'Hara, sa meilleure amie, qui était un moulin à parole incessant et difficile à suivre dans ses histoires rocambolesques à qui tout arrivait. Une conteuse des temps modernes. Karine l'aimait parce qu'elle savait rester elle-même malgré ses dires boiteux et son taux d'imagination au-dessus de la moyenne. Marge était fiable dans tous les sens du terme et ça, c'était une qualité que Karine appréciait beaucoup. Du haut de ses cinq pieds trois pouces, elle ressemblait à un lutin avec ses cheveux roux frisés et ses lunettes rondes. C'était en tout cas le point de vue de Karine qui mesurait six pieds et se faisait appeler *Ice Box* au secondaire. Cette dernière n'avait aucun charme physique féminin et n'avait pas non plus le sourire facile. Son visage carré était parsemé de cratères qui déformaient son visage depuis la fin de son adolescence et l'avait laissé enlaidi avec le temps. Son nez croche, dû à une bagarre de rue, n'arrangeait certes pas les choses. Par contre, ce qu'elle ne voulait surtout pas montrer et qu'elle cachait d'une de ses mèches blondes était une cicatrice à la tempe gauche qu'elle avait héritée d'un couteau bien affilé lors d'un de ses nombreux entraînements militaires. Elle ne voulait pas montrer que quelqu'une avait eu le dessus sur elle l'espace d'un instant. Pour son nez, c'était difficile à cacher, mais sa cicatrice à la tempe, les cheveux suffisaient.

Karine fixait donc le vide en écoutant les conversations de tout le monde et d'une oreille distraite le monologue de Marge. À l'une des tables de billard se tenait un groupe connu des lieux pour être des « fouteuses de merde ». Elles revêtaient toutes de grandes chemises à carreaux déboutonnées qui leur arrivaient aux genoux et de leurs manches trop longues, elles les roulaient en boules au creux de leurs mains, laissant l'impression qu'elles n'avaient que des moignons. Le groupe comportait six personnes plus mal soignées les unes que les autres, autant sur le plan vestimentaire que sur l'hygiène. Leurs cheveux étaient gras, sales. La peau de leur visage jaunissait sous l'éclairage tamisé de l'endroit, faisant ton uni avec leurs dents mal entretenues de fumeuses. Leur langage évoquait la paresse, la vulgarité. Bref, rien de bien pertinent à regarder ou à écouter. L'une se mit à parler de sa voisine francophone qui lui tombait sérieusement sur les nerfs

parce qu'elle refusait de lui parler anglais lorsqu'elles se croisaient dans la cage d'escaliers de leur bloc à logements. Son interlocutrice sourit et lui demanda, en se voulant naïve, ce qu'elle avait fait pour régler la situation. L'autre gonfla la poitrine d'orgueil et mima un geste, comme si elle poussait quelqu'un dans des marches. « Sauf qu'elle était enceinte » dit-elle à moitié navrée. Son amie fit un haussement d'épaules désinvolte puis dit que « c'était bien mieux comme ça, c'était la meilleure façon de régler le problème et de commencer à s'occuper des "Français". Elle n'eut même pas le temps de réagir qu'une chaise vint s'abattre sur sa tête. L'autre reçut des gouttelettes de sang au visage et resta pétrifiée sur place. Le groupe s'empressa de tomber sur Karine qui frappait maintenant de ses poings le visage ensanglanté de sa victime inerte. Une bagarre générale éclata. Marge sortie au pas de course vers une cabine téléphonique appeler la police tandis que quelques clientes du bar essayaient d'aider Karine. Vu son imposante taille, elle avait quelques avantages, mais bientôt elle tomba sous la pluie des coups de poing et des coups de pieds. Elle s'affaissa sur le sol, se protégeant le visage des bottes à cap d'acier qui voulaient lui briser le crâne, lorsqu'un coup de feu mit fin au calvaire. Carmen se tenait à côté du comptoir et continuait à viser le groupe de son calibre .22.

- Tout le monde dehors, la prochaine qui fait un geste déplacé, je lui fais exploser la cervelle.
- Voyons Carmen...
- Sortez de mon bar immédiatement!

Le troupeau se dirigea tranquillement vers la sortie en fixant l'arme des yeux au cas où la propriétaire déciderait de mettre sa menace à exécution. Carmen avança tranquillement vers les deux corps gisants sur le sol et donna un coup sec de son pied à Karine pour qu'elle se lève.

- Sors d'ici, je ne veux plus te voir. La prochaine fois que tu viens faire ton show je tire à vu. Pis amène ta chum avec toi.
- C'est pas ma chum.
- M'en criss, amène-la pareil.

Karine se leva de peine et de misère. Ensuite, elle prit le pied de l'insolente et le tira, faisant glisser le corps sur le parquet jusqu'à l'extérieur. Des lumières bleues et rouges se dessinaient dans l'obscurité et Karine, triste de voir son samedi soir finir de la sorte, poussa un long soupir de découragement.



On avait emmené Karine au poste de police sur la rue Ste-Catherine coin St-Laurent près du bar où tout avait commencé. Elle s'était laissé faire, comme une condamnée à mort qui s'est résignée au verdict. Un pincement au cœur l'assailait depuis son arrestation, mais elle n'aurait su dire sa provenance. C'était un mélange de culpabilité et de malaise profond. Par contre, elle se refusait obstinément à attribuer cette sensation au fait qu'elle avait donné la raclée de sa vie à une anglophone mal élevée.

Dans sa cellule, Karine regardait d'un air détaché ses barreaux en ressassant en boucle l'épisode qui avait précédé son arrivée au poste de police. Tantôt, elle se demandait si l'autre était morte, tantôt elle se demandait où Marge avait pu filer. Pourtant, elle pouvait bien s'épuiser à chercher, elle ne trouvait pas la source de l'angoisse qui se frayait un chemin jusqu'à sa gorge, l'empêchant d'avoir une respiration régulière. Une ombre s'avança soudainement sur le plancher et elle inspira une dernière fois sans relâcher son air, attendant de voir qui apparaîtrait derrière le mur. Une petite femme blonde au visage rond fit son entrée dans un uniforme policier à chemise blanche, gradée caporal. Elle avait les bras croisés et regardait Karine d'un air désolé.

- Tiens, Suzie... Que me vaut l'honneur? Vous faites des heures supplémentaires?
- Bonsoir Karine. En fait, je travaille sur un dossier particulier, quelque chose que je ne peux pas ramener à la maison. J'ai entendu votre nom entre les branches et je me suis dit que je viendrais voir si tout allait bien.
- Ça va... c'est juste chiant comme fin de soirée.

Suzie s'approcha tranquillement des barreaux et en caressa un de l'index en le contemplant quelques secondes. Puis, elle soupira. Karine prit la parole, essayant de mettre une note plaisante à la conversation.

- Comment va votre femme, le Major?

Suzie observa Karine un long moment, ce qui rendit la militaire mal à l'aise l'espace d'un instant. La policière esquissa un petit sourire puis dit que tout allait bien dans le meilleur des mondes. Karine sourcilla, mais ne commenta pas. Le Major Collins était une véritable inspiration pour cette dernière, surtout après la mission pour réprimer la rébellion qu'il y avait eu il y a quelques années dans le Bas-St-Laurent. Là-bas, elles s'étaient vraiment constitué une amitié solide. Par la suite, Karine et Collins se revirent souvent et même que Karine fut mutée dans le 51^e bataillon avec le grade de Lieutenant sous les ordres du Major Collins qui officiait comme bras droit du Brigadier-général Lachance, commandante de la base de Montréal. Dans les faits, Collins avait plein pouvoir en ce qui concernait ce qui se passait sur la base. Le Brigadier-général restait à son poste de commandante uniquement par peur de se retrouver à la retraite, seule et inutile. Elle avait atteint un âge respectable qui lui permettait de se retirer, mais elle n'en ferait rien tant qu'elle pourrait encore parler. Son jugement s'était malheureusement effrité avec les années et c'était pour cette raison qu'elle avait mis toute sa confiance en Collins pour commander sa base en échange de son silence sur sa condition déclinante.

Karine ou Lieutenant Bourgeois, avait été invitée à maintes reprises dans la demeure des Collins et c'est pourquoi Suzie la connaissait si bien.

- Savez-vous si Marge est repartie chez elle?
- La rousse ça? Oui, elle a donné sa déposition et elle est rentrée chez elle il y a peut-être une heure de ça. Est-ce que ça vous intéresse de savoir ce qui est advenu de votre rivale?

Karine haussa les épaules en soufflant d'un air désintéressé.

- Elle est hospitalisée. On craint pour sa vie. Si elle meurt, vous pouvez dire adieu à votre carrière militaire et vous irez aux travaux forcés.

Soudain, elle comprit ce qui l'oppressait tant : elle avait peur pour sa carrière, elle avait peur de décevoir Collins, elle avait peur de ne plus pouvoir travailler, d'être enchaînée à l'extérieur et obligée de casser des cailloux à la pioche.

- Ce n'est pas grave, je préfère défendre mes convictions.
- Je vois... Donc à chaque fois que quelqu'un a une opinion qui diverge de la vôtre vous lui défoncez la tête?
- Vous n'étiez pas la Suzie! Les anglophones... c'est de la haine à l'état pur.
- Et vous, ce que vous avez fait? Vous appelez ça comment?
- Comment pouvez-vous être aussi passive? Vous-même qui êtes francophone ça ne vous dérange pas qu'on essaie de nous exterminer?
- Franchement Karine, vous ne pousseriez pas le bouchon trop loin?

Suzie fit une pause.

- Vous nagez dans un paradoxe. Vous êtes tout ce qu'il y a de plus patriotique, vous vous feriez tuer à la place de ma femme qui est anglophone soit dit en passant, mais dès qu'il s'agit seulement des francophones, vous tournez le dos aux autres Canadiennes. Avouez que ça laisse perplexe!
- Il faut juste empêcher l'assimilation définitive.
- Je comprends votre point de vue, mais vu vos agissements, vous ne donnez pas très fière allure au peuple canadien-français.
- Je n'ai pas vu beaucoup de journaux défendre la culture et la langue française ces dernières années, je me trompe?
- C'est un fait, je vous l'accorde. Mais entre vous et moi, c'est au quotidien qu'il faut la défendre notre langue. Je parle français avec mes filles et je fais également des commentaires en français à ma femme à l'occasion. Si les gens ne m'aiment pas parce que je suis francophone, c'est leur problème, pas le mien.
- Comment pouvez-vous... ah je laisse tomber.

Karine, dont les yeux commençaient à piquer, se mit à les frotter avec agacement.

- Je vais vous laisser dormir un peu.

Elle voulut partir, mais se ravisa.

- Karine, si jamais je vous revois au poste pour n'importe quelle infraction, aussi insignifiante soit-elle, j'en parle à ma femme.

Sur ces mots, elle partit sans voir la réaction de Karine, dont les joues avaient pris une couleur écarlate.

**Édifices des bureaux du ministère canadien de la Sécurité publique, Ottawa,
20 septembre 2345**

Lachance regardait anxieusement sa montre pendant que sa collègue entraînait dans l'ordinateur les derniers chiffres du code d'accès. Il faisait une chaleur étouffante dans le local et l'angoisse n'aidait en rien l'informaticienne qui suait à grosses gouttes. Le dernier chiffre fut clavardé et les verrous électroniques de la chambre forte se rétractèrent permettant ainsi l'ouverture de la porte. Lachance s'élança suivi de son amie Maryline pour ouvrir l'énorme porte en fonte. Même en combinant leurs efforts il ne fut pas aisé de faire bouger la tonne de métal qui bloquait l'entrée de la salle aux archives. Elles réussirent néanmoins à créer un interstice assez grand pour laisser passer un corps. Mélissa Lachance put se glisser dans la pièce.

Le cœur battant la chamade, la microbiologiste entra presque sur la pointe des pieds dans l'immense salle où se trouvaient des milliers de documents classifiés datant d'une autre époque, d'un autre monde. L'informaticienne pria la jeune femme de se dépêcher et de laisser intacts les documents qu'elle toucherait. Lachance ne savait pas par où commencer. Tout semblait bien rangé, mais rien n'était chronologique. Ce qu'elle voulait, c'était le début, c'est tout. Pour comprendre. L'idée de commencer par la rangée du milieu l'effleura, ce qu'elle fit après une brève cogitation. Elle ouvrit un tiroir qui, dû à une quasi-absence de friction, heurta le casier de l'étagère d'en face. Lachance pigea un dossier au hasard et le feuilleta tranquillement, essayant d'apercevoir un mot qui pourrait attirer son attention. Plusieurs minutes passèrent et elle continuait à faire défiler autant de dossiers qu'elle pouvait le faire. Parfois, elle prenait des notes dans un petit calepin qu'elle replaçait à chaque fois dans sa poche de jeans arrière. N'en pouvant plus de stress, l'informaticienne lui ordonna de quitter la chambre forte, car les risques de se faire découvrir croissaient de minute en minute.

- Viens m'aider au lieu de stresser comme ça! C'est notre unique chance de découvrir de l'information. Je ne peux pas faire ça toute seule de toute façon, alors amène ton gros cul ici.

- Mélissa Lachance, tu le sais que si jamais nous nous faisons prendre, c'est le camp de travaux forcés... Ma mère va me tuer si elle apprend ça...

- Viens m'aider maudite parano.

L'informaticienne, embonpoint n'aidant rien, entra de peine et de misère dans la chambre forte, poussant de petits cris ou bien de longs soupirs de découragement face à l'obstacle de la porte entrouverte. Une fois à l'intérieur par contre, son soupir fut tout autre : une sorte d'émerveillement et de respect face à l'énorme quantité de classeurs qui prenait tout l'espace de la grande pièce.

- Ça nous prendrait des années passer à travers tout ça. On n'y arrivera jamais... Elles auraient dû faire des fichiers numériques.

- C'est justement pour ne pas que des *hackers* comme toi entrent dans les bases de données du gouvernement.

- Ben la *hacker* a réussi à te faire entrer dans la chambre forte... Mettons que sur ce coup-là, le gouvernement n'a pas été vite, vite.
- Ferme-la pis aide-moi.

Maryline se mit à la tâche péniblement, sans grande ambition de faire de découvertes intéressantes. Chaque information qu'elle trouvait pertinente, elle lançait immédiatement le dossier à Lachance qui en prenait note, exaltée par ce qu'elle pouvait lire et choquée de voir que le gouvernement s'était amusé à réinventer l'Histoire...

Une demi-heure s'était maintenant écoulée et l'impatience de l'acolyte prit le dessus : le stress lui avait occasionné une montée de pression, la couvrant de plaques rouges sur tout le corps et le bout des oreilles. Étourdie, elle chancela vers la sortie et somma Lachance de remettre tout en place ; il était grand temps de partir.

Soupirant, mais sachant qu'elle avait une partie des informations qu'elle voulait et même plus que ce qu'elle avait espéré, Lachance replaça les dossiers dans différents classeurs et referma la porte aidée de son amie qui par la suite, verrouilla le tout à l'aide de l'ordinateur central. Elles repassèrent dans les conduits d'aération et revinrent à leur point de départ, soit le pavillon est du ministère de la Sécurité publique. L'aménagement paysagé était fourni en arbustes et en grands arbres feuillus ce qui leur permit de couvrir leur retraite. Lachance lança un dernier coup d'œil derrière son épaule afin d'observer une dernière fois le bâtiment. Les deux femmes disparurent dans la nuit et l'on entendit le crissement des pneus d'une voiture partir au loin.

Deux semaines plus tard, Lachance apprenait la mort de sa collègue et amie par les journaux : le gouvernement avait fait le rapprochement pour l'intrusion au ministère. Les journaux ne disaient rien, mais Mélissa savait qu'elle avait été exécutée. Elle roula en boule le journal et le lança sur le mur. Il rebondit sur elle. Aveuglée par la haine et la rage, elle le déchiqueta en criant comme une hystérique. Une fois calmée, elle pleura tout son saoul et serra son calepin contre son cœur. Elle resta couchée en boule sur le plancher de la cuisine un long moment.



La journaliste brossa ses cheveux puis s'assura que son décolleté était bien plongeant. Sa camérawoman lui faisait signe de se dépêcher : elle serait bientôt en onde.

Une fois prête, la caméra s'alluma et la journaliste arbora un sourire ravageur.

- Bonsoir Pauline, nous venons d'apprendre à l'instant qu'une jeune femme a été retrouvée morte dans son logement de la rue Beaubien à l'angle de Lacordaire ici même à Montréal. Les causes du décès de Madame Julie Rose St-Amant sont nébuleuses, mais il pourrait s'agir selon la police, d'un empoisonnement. La découverte du cadavre s'est faite vers les 13hrs cet après-midi par la fille d'âge scolaire de la victime. Selon une source anonyme, la victime aurait découvert dans les recoins sombres du ministère de la Sécurité publique un historique caché aux vues et aux sus de tous. Sa mort serait d'autant plus étrange qu'elle concorde avec le décès d'Irwin Gloria Paré qui aurait la semaine

dernière également tenté de s'introduire dans le bureau de la ministre du Patrimoine. Son corps avait été retrouvé à proximité de l'autoroute 20. Le gouvernement nie toute implication de près ou de loin dans l'affaire du meurtre de madame Paré et dit faire tout en son pouvoir pour retrouver la ou les coupables malgré les charges criminelles reposant sur la victime. Pour ce qui est de l'histoire de madame St-Amant qui a été retrouvée morte hier après-midi Pauline, une supposition a émergé à maintes reprises dans le courrier envoyé par les lecteurs à savoir que madame aurait peut-être été victime de sa curiosité. Encore une fois je vous le rappelle que nous sommes « supposées » vivre en démocratie et que l'opinion publique et individuelle doit être respectées, que le gouvernement doit être transparent lorsqu'il s'agit d'enjeux majeurs ou d'informations cruciales concernant la population et que c'est dans notre droit en tant que citoyennes canadiennes de savoir ce qui se passe dans notre propre pays. Le gouvernement nous leurre en nous envoyant aux urnes. Il nous fait croire que nous avons un pouvoir décisionnel. Il n'en est rien!

Larochelle prit une pause pour avaler sa salive et prendre une grande inspiration.

- Si le gouvernement s'obstine à faire disparaître toutes celles qui s'opposent à son régime, il n'y a plus de place pour la liberté individuelle et collective. Je vous le rappelle encore une fois, le 7 mai, des étudiantes se sont fait froidement assassiner par l'armée canadienne sous prétexte qu'elles manifestaient contre la pendaison des trois femmes qui auraient incendié un édifice gouvernemental. Si nous n'allons pas vers la révolte ou la guerre civile, c'est au génocide des intellectuelles que nous irons!

- Et coupé! Bravo, ma vieille, c'était bien. On va l'avoir notre révolution. Si les gens peuvent se lever le cul de leur sofa trente secondes, les choses vont bouger.

- C'est justement ce qui m'inquiète : tant que les gens ne mourront pas de faim, elles resteront bien au chaud à la maison. Mais au moins on est là pour semer le doute dans leur esprit. Bon, sors de la ville pour quelque temps, ça va faire du grabuge.

- Et toi? Qu'est-ce que tu vas faire?

- Il me reste quelques petites choses à régler et je m'en irai aussi.

Au même instant, elle reçut un appel d'un numéro privé. Elle ne répondait jamais lorsqu'il n'y avait pas de numéro de téléphone, mais aujourd'hui, peu lui importait.

Une petite voix lui répondit.

- Larochelle?

- Oui, c'est moi.

- Je suis votre contact pour votre nouvelle de l'heure.

- Ah oui, comment allez-vous?

- Mieux que vous si vous restez dans les parages. Votre reportage va attirer les foudres du gouvernement. Partez, sortez de la ville.

- Merci de l'intérêt que vous portez à ma sécurité personnelle, mais j'avais déjà prévu le coup. Si jamais vous avez d'autres informations sur l'enquête, n'hésitez surtout pas à reprendre contact avec moi.

Les deux femmes raccrochèrent. La journaliste fit un petit sourire de contentement et enfila son manteau. Le temps s'était rafraîchi. Sa robe bouffante et sa grande tresse lui

donnaient des airs de poupées de porcelaine : il ne lui manquait qu'un chapeau assorti. Au volant de sa voiture de luxe, elle reprit le chemin de sa demeure.

Suzie contemplait le téléphone cellulaire entre ses mains, comme hypnotisée par l'objet. Marguerite lui donna une petite tape sur l'épaule lui signifiant ainsi qu'elle avait fait du bon travail. Arrivée à peine depuis un an dans cette société, c'était la première fois qu'elle était directement impliquée dans une opération.

Larochelle prenait une douche chaude, relaxant sous le puissant jet d'eau lorsqu'elle entendit un bruit de vitre fracassée. Apeurée, elle cessa de respirer pendant quelques secondes. Puis, des bruits de pas dans le corridor se firent entendre. Prise de panique, elle se recroquevilla dans le fond du bain, laissant l'eau couler sur elle et n'osant bouger de peur de se faire repérer. Elle attendit, retenant son souffle. Finalement, les bruits de pas s'estompèrent. La journaliste en profita pour sortir de la douche et s'enrouler une serviette de bain blanche autour de la poitrine. Elle laissa les robinets ouverts pour brouiller les cartes, et sortie furtivement de la salle de bain afin de pouvoir appeler la police. Sur la pointe des pieds, la femme parcourut le grand corridor qui menait jusqu'au salon et où se trouvait le téléphone. Chaque pas lui arrachait une respiration saccadée, tendue. Elle pouvait sentir l'eau ruisseler le long de ses bras et de ses jambes. Le plancher émettait un léger craquement à peine audible, mais suffisant pour la compromettre. Larochelle déglutissait péniblement entre chaque inspiration. Ses doigts glissaient le long du mur pour lui assurer l'équilibre. Son but était presque atteint : le corridor arrivait à sa fin et le salon se montrait dans son entier. Plus que quelques pas et elle aurait rejoint son téléphone. Lorsque sa main approcha du combiné, une matraque lui brisa les métacarpes et Larochelle s'effondra sur le sol, hurlant de douleur. La personne qui lui avait asséné le coup se tenait debout, dominant de sa hauteur le corps au sol. L'assaillante portait une cagoule noire et tout ce qu'on pouvait distinguer derrière ce déguisement était de grands yeux noirs aux sourcils froncés qui la regardaient narquoisement. La journaliste pleurait et criait pour sa vie. La femme anonyme se pencha sur sa victime, mettant un genou par terre, lui relevant le visage de sa matraque.

- Depuis le temps qu'on t'avertit, tu devais le savoir que ça allait t'arriver...
- Laisse-moi tranquille espèce de brute!
- Non, pas cette fois-ci chérie. Cette fois-ci je ne me contenterai pas de crever tes pneus de char ou bien de mettre le feu à ta maison. Non. Parce que tu ne comprends rien des messages qu'on t'envoie. Tu ne comprends rien. Pis quand quelqu'un ne comprend rien ben c'est là que ça devient corsé.
- À l'aide!
- Ta gueule. Bon, disons que je te donne une autre chance. Disons que je te demande pour la énième fois de changer de job et de partir pour une destination inconnue. Qu'est-ce que t'en penses? Hein? Qu'est-ce que tu en penses chérie?
- J'en pense qu'un jour ou l'autre, que ce soit par moi ou par une autre, le gouvernement va se faire décapiter pour de bon par les médias. La vérité va finir par éclater. Fait que ton offre, tu peux te la mettre ou je pense, salope!

La femme cagoulée se redressa et marqua une longue pause. La journaliste se mit à respirer rapidement et commença à gémir, puis à pleurer doucement. Elle eut un dernier sanglot étouffé. Une grosse semelle lui écrasa le visage d'un violent coup. Le pied s'abattit à plusieurs reprises sur le visage qui se fracassait à chaque fois contre le sol. La journaliste avait cessé d'émettre des sons, mais toujours la botte frappait. L'assaillante arrêta sa manœuvre lorsqu'il n'y eut plus rien sur quoi frapper. Elle contempla son œuvre, haletante, puis essuya sa botte sur le tapis du salon. Elle sortit ensuite par la porte d'entrée et disparut dans la nuit.



C'était un secteur paisible, sans histoire. Une banlieue tout ce qui à de plus ordinaire. Un parc avec des jeux pour enfants se situait à quelques pâtés de maisons, une école primaire à l'autre bout de la rue, bref un quartier familial.

Ce qui attirait l'attention en ce matin du 7 octobre n'était pas le soleil éblouissant ou la ribambelle de gamines qui se rendait à l'école. C'était plutôt un amoncellement de femmes, voisines, passantes qui jacassaient devant une maison somme toute normale à première vue si l'on faisait abstraction d'une des fenêtres brisées. Cette fenêtre se trouvait au-dessus du grand balcon qui couvrait la devanture. L'accès y était facile et conduisait directement dans le salon. Autre fait qui intriguait la masse populaire semblait être les autos de patrouilles garées dans l'entrée. Cela n'augurait rien de bon, car les voisines savaient très bien qui habitait dans cette maison. Une journaliste dérangeante qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

Les expertes en scène de crime se trouvaient sur place. Le ruban jaune s'étendait d'un bout à l'autre de la propriété de Larochelle empêchant les curieuses d'avancer davantage. Arrivant plus tard que ses collègues, la Sergent Suzie MacEwan dut pousser du coude pour se frayer un chemin jusqu'au périmètre de sécurité. Vu de la rue, on pouvait voir la fenêtre qui avait été cassée la nuit d'avant. C'était une voisine qui avait appelé les autorités au petit matin.

À l'intérieur de la maison, l'odeur caractéristique de la mort planait dès qu'on y entra. Suzie se couvrit instinctivement le visage de son bras. Une des patrouilleuses vint à sa rencontre et lui expliqua les événements.

- Caporal MacEwan, comme je vous en avais touché mot plus tôt au téléphone, à 6h30 du matin la centrale reçoit un coup de fil d'une voisine qui dit apercevoir une fenêtre brisée chez Larochelle. L'auto-patrouille est sur place vers les 6h40. La porte était débarrée. Elles ont appelé. Constatant qu'il n'y avait pas de réponse elles sont entrées. C'est là qu'elles ont fait la macabre découverte du corps presque nu de la journaliste. Vu la violence du meurtre, cela pourrait être soit un crime passionnel ou bien un règlement de compte.

Suzie tiqua sur l'hypothèse de la patrouilleuse, mais ne dit mot. Elle contempla le corps sans visage et prit une grande inspiration en fermant les yeux. Puis elle se mit au travail en examinant la scène de crime. D'abord le tapis : une courte traînée de bouts de chair et d'os s'y incrustait. Quelqu'un y avait essuyé l'arme du crime, semblait-il. Ensuite, il y avait des traces rouges d'une semelle droite sur le plancher. Suzie s'imaginait très bien la scène et ne donna pas suite à son raisonnement. Une des policières présentes sur les lieux l'entraîna vers la salle de bain. Elle lui expliqua qu'à son arrivée, la douche coulait encore, mais que l'eau était froide. Étant donné que la victime ne portait qu'une serviette, on croyait qu'elle s'était aperçue qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Elle aurait donc essayé de rejoindre le téléphone sans succès. L'enquêteuse

examina l'emplacement du corps et remarqua que seule sa main, outre la tête, avait été endommagée. Aucune autre blessure n'était apparente. Elle demanda qu'on prenne des clichés et attendit l'ambulance afin qu'elle amène les restes de la journaliste. La policière qui l'avait amené voir la salle de bain lui demanda ce qu'elle en pensait. Suzie répondit en regardant le corps.

- C'est probablement un règlement de compte. Fouillez les poubelles de la maison et celles du voisinage, interroger les voisines immédiates au cas où d'autres auraient été témoins de quoi que ce soit d'anormal pendant la nuit et la soirée d'hier. Faites une recherche sur les allées et venues des véhicules qui se serait approchés du domicile dans un rayon de trois kilomètres entre la tombée de la nuit et 6h30 ce matin.

- Je fais ça comment regarder les allées et venues des véhicules?

Suzie regarda la patrouilleuse d'un air condescendant et irrité.

- Il y a des caméras de surveillance à tous les coins de rue. Le gouvernement veut avoir ses citoyennes à l'œil et bien on va en profiter nous aussi... Va à la centrale de police de la ville et demande pour les enregistrements.

- Oui, Caporal.

La patrouilleuse partie, Suzie redonna ses indications aux autres et attendit ses collègues enquêteuses pour déterminer ensemble ce qu'il conviendrait de faire par la suite.



La patrouilleuse franchit les dizaines de marches qui la séparaient du poste de Police central et ouvrit la porte un peu trop fort dans sa hâte. À l'intérieur de la bâtisse, une quinzaine de policières qui vaquaient à leurs occupations se retournèrent en entendant la porte claquer. Richer, de nature gênée à la base, freina son élan et se rendit, la tête légèrement baissée, vers le comptoir de l'accueil. Elle réquisitionna les enregistrements vidéo pour la circulation de la banlieue nord. La réceptionniste lui demanda de patienter et, après cinq longues minutes, revint avec sa supérieure.

- C'est à quel sujet?

La patrouilleuse fit une mine déconcertée et regarda derrière l'épaule du cadre, la réceptionniste qui se grattait le nez l'air mal à l'aise.

- C'est au sujet que l'enquêteuse aux homicides a besoin des enregistrements des caméras de surveillance du secteur nord pour contrôler les allées et venues des véhicules de la nuit dernière.

- Je regrette, mais c'est impossible.

- Pour quelle raison?

- Votre enquêteuse doit elle-même en faire la demande à sa Chef qui remplira les formulaires prévus à cet effet. La demande devra nous être acheminée par courrier interne

dans les vingt-quatre prochaines heures suivant la requête, sinon la demande vous sera refusée.

La patrouilleuse était stupéfaite. Elle resta coite, plantée devant l'accueil, l'air sot. Son incapacité à répliquer mit fin à l'entretien rapidement. La réceptionniste reprit son poste et la supérieure regagna son bureau.

- Est-ce que je peux vous aider?

Ce fut comme une douche froide pour la policière.

- Quoi?
- Désirez-vous autre chose?
- Non! Je veux mes enregistrements!
- Je suis désolée, mais comme ma supérieure vous l'a clairement spécifié, la demande doit se faire par l'intermédiaire de votre Chef de police.
- J'avais compris, merci... mais ça serait tellement plus simple que vous me laissiez les enregistrements, ou mieux encore que vous me laissiez les visionner ici, dans votre poste, pour éviter les pertes ou je ne sais quoi qui vous effraie tant, de cette façon nous pourrions résoudre un meurtre qui a été commis cette nuit le plus rapidement possible.

Richer avait pesé sur ses mots, le ton accusateur. La réceptionniste sembla embarrassée, mais tint son bout.

- Comme ma supérieure vous l'a dit...
- Vous savez quoi, laissez tomber. C'est beau la fraternité policière...

Sur ce, elle partit courroucée, claquant cette fois-ci de son plein gré la porte principale. La cadre revint à l'accueil lorsqu'elle vit que la place était déserte.

- Cindy, toutes celles qui vont se présenter ici pour quoi que ce soit qui ait rapport avec l'enquête pour le meurtre de cette nuit, tu me les réfères immédiatement dans mon bureau.

- Madame, vous le saviez qu'il y avait eu un meurtre cette nuit?

La cadre se dressa de toute sa hauteur et sans répondre à sa subordonnée elle quitta l'accueil d'un air hautain.



Richer revint penaude de sa quête et en gardant instinctivement ses distances elle interpella sa supérieure.

- Caporal...
- Alors, mes enregistrements?

- Caporal, je hais la bureaucratie. Vous les voulez vos enregistrements, vous devez faire remplir un formulaire par la Chef et il doit être envoyé dans les plus brefs délais sinon la demande vous sera refusée.

- De quoi parles-tu?
- C'est de cette façon que ça fonctionne.
- Ah les connes! La Chef va vraiment être frustrée.
- Bonne chance dans ce cas, je retourne à mes patrouilles.
- Merci quand même, Richer, de t'être déplacée.

La patrouilleuse haussa les épaules et sortit du domicile de la journaliste.



Le soleil était un peu plus haut dans le ciel, cuisant. L'été ne semblait pas vouloir se terminer, s'étirant sans fin vers d'autres jours de sécheresse. Les cours d'eau s'évaporaient rapidement à présent et tout ce que souhaitait la population en général était de voir se former un nuage de pluie. Il deviendrait gris très vite, puis noir. Les éclairs et le tonnerre s'en mêleraient, le vent se lèverait et enfin, après tout ce temps, une pluie torrentielle se déverserait sur le pays afin de redonner vie aux plantes desséchées et d'abreuver les êtres vivants. Malheureusement, décembre était encore loin, la saison des pluies aussi par le fait même.

- MacEwan! Elle est où celle-là... MacEwan!
- Chef, attention où vous mettez les pieds.
- MacEwan... oh boy... c'est elle la journaliste?
- Oui, enfin, ce qu'il en reste.
- MacEwan. Vous me faites vraiment chier vous savez...
- En quel honneur, Chef?
- À cause de vous je dois négocier avec la Chef de la Centrale pour vos maudits enregistrements.
- Ce n'est pas de ma faute si les fonctionnaires se cherchent des raisons pour justifier leur poste.
- En avez-vous vraiment de besoin de toute façon?
- Ça serait intéressant, oui.

Au même instant, une patrouilleuse arriva en marche rapide aux côtés de la Chef de police et interrompit brusquement la conversation entre les deux femmes.

- Caporal, Wolf vient de trouver une botte chez la voisine.
- Est-ce que c'est la droite?
- Non, la gauche.
- Merde... allez la donner aux filles du lab., on ne sait jamais.

La Chef de police était partie dans ses pensées suite à l'interruption et Suzie due faire claquer ses doigts devant le visage de sa supérieure pour la ramener.

- Hein? Oui, donc, où en étais-je? Ah oui... vous savez que vous me mettez de ces corvées sur le dos, MacEwan.

- Qu'est-ce qui vous énerve tant que ça?

- Ce qui m'énerve? Avez-vous déjà vu la Chef de police de la Centrale? C'est un vrai bloque de glace qui vous regarde avec ses gros yeux de poissons et qui n'est même pas foutue d'écouter quand on lui expose les problèmes d'effectifs des postes de quartiers... Alors pour ce qui est de faire une requête pour un meurtre, aussi bien oublier ça tout de suite.

- Voulez-vous que quelqu'un vous accompagne à des fins de support moral? Demanda Suzie, pince-sans-rire.

- Oui, oui. C'est ce qui conviendrait, se dit-elle sans vraiment avoir compris ce que lui disait sa subordonnée. Mais dites-moi MacEwan, en avez-vous vraiment besoin de ses enregistrements? L'enquête pourrait prendre un autre tournant : vous pourriez trouver des indices médico-légaux bien vite.

- Chef, pour la deuxième fois, oui, j'ai besoin de ses enregistrements.

Puis après un moment, Suzie regarda avec insistance sa Chef qui semblait de toute évidence se ronger les sangs.

- Est-ce qu'il y a autre chose qui vous turlupine?

- Non... Enfin oui. Vous savez qui c'est cette journaliste. Elle fait ces reportages, vous savez. Ces reportages contre le gouvernement. Moi je ne demande que ça que l'on retrouve la coupable, mais sincèrement, je n'ai pas envie d'être moi-même mise sous surveillance, ou bien que des espionnes de la GRC débarquent et trouve un prétexte pour m'envoyer aux travaux forcés...

- Chef, vous êtes un peu trop méfiante. Sans vouloir vous offenser bien sûr...

- Ah oui? Vous trouvez? Oui, oui, sans doute, sans doute. Mais je pense à mes intérêts... et à ceux de mes collègues de travail bien évidemment. Vous ne voudriez pas qu'on vienne jouer dans nos plates-bandes n'est-ce pas?

- On joue déjà dans nos plates-bandes, Chef. Soit que vous êtes trop centré sur vous-même pour vous en apercevoir ou que vous ne voulez pas que je mène cette enquête jusqu'au bout.

- Moi? Mais non! Qu'est-ce que vous allez chercher là. La sécurité de mes concitoyennes me tient à cœur voyons. Je ne voudrais pas que nous ayons à faire à une tueur en série... ça ce serait déplorable.

- Dans ce cas, j'apprécierais que vous me trouviez ces enregistrements, Chef. Ça serait vital pour l'enquête.

La Chef de Police enleva sa casquette, essuya son front tremper de sueur et, l'air désorienté, fit un petit signe de tête à Suzie en quittant la pièce. Une femme la croisa sur le chemin de la sortie : elle était vêtue d'un veston noir et portait d'épaisses lunettes fumées qui lui couvraient la moitié du visage. Les deux femmes échangèrent trois phrases et la Chef sortit du domicile plus ébranlée que jamais. La femme en noire se dirigea droit vers Suzie et l'observa un instant. Puis, d'une voix rauque, aborda la conversation.

- Caporal Suzie MacEwan, enquêteuse aux homicides, c'est vous?

- Oui... je peux vous aider?
- Sergent Marianna Petrovski, agente de liaison de la GRC. J'aimerais m'entretenir avec vous.
- En parlant du loup...
- Pardon?
- Rien, rien. Donc, vous vouliez me parler de quelque chose en particulier?
- Oui, mais pas ici, allons à l'écart.

Au même instant, deux ambulancières entraient dans le salon avec une civière. Elles s'enquirent de la situation en apercevant Suzie.

- On nous a dit que vous aviez terminé avec le corps. On peut l'emmener?
- Oui, allez-y. Emmenez le tapis avec lui, la chair risque d'être impossible à faire décoller de là sans abimer le restant.

Les ambulancières se dévisagèrent un instant, se demandant du regard ce qui avait bien pu se passer. Petrovski prit Suzie par le bras et l'entraîna dans une pièce voisine pendant qu'on emmenait le corps.

- Caporal, vous comprendrez que vu la gravité du crime et l'implication de la victime dans la propagande antigouvernementale, nous sommes dans l'obligation de prendre en charge l'enquête.

Suzie contempla son interlocutrice avant de répliquer.

- Sergent, je comprends en effet que vous soyez les premières concernées par l'enquête, vous et la GRC, mais je veux d'abord déterminer les circonstances du crime. Par la suite, si la journaliste a bel et bien été victime d'un règlement de compte, je vous passerai un coup de fil.
- Je crois qu'on ne s'est pas très bien comprise. L'enquête est du domaine du fédéral maintenant, pas du municipal. Vous ferez votre rapport et vous me l'enverrez à cette adresse. Voici ma carte.

Suzie prit la carte et la mit dans sa poche d'uniforme sans la regarder. Petrovski fit mine de partir, mais Suzie renchérit.

- Vous m'enlevez l'enquête parce que vous ne voulez pas que je découvre que c'est le gouvernement qui a ordonné l'assassinat...
- Ce sont de dangereuses paroles à prononcer devant un agent fédéral... Caporal. Je vous conseille d'arrêter de vous faire des idées. Prenez quelques jours de congé, oubliez cette histoire, ça vaudra mieux.

La gendarme partie sans un autre mot, laissant Suzie avec une profonde frustration.



La journée avait été longue et pénible. Malgré le fait que Suzie n'avait plus l'enquête, le corps était resté à la morgue toute la journée avant qu'un camion de la GRC ne débarque pour l'emmener on ne sait où. Le coroner lui avait donné une copie de son rapport en douce et Suzie l'avait glissé sous son manteau d'automne.

Elle contemplait de sa voiture sa demeure dans l'obscurité. Faiblement éclairé par une ampoule extérieure, on ne voyait qu'une partie du domicile. Suzie ne trouvait pas la force de sortir du véhicule pour rentrer à la maison sachant que sa femme serait là. Il lui était impossible de mentir et ses traits finiraient par trahir quelque chose. Mais elle ne pouvait pas rester à l'extérieur indéfiniment et devrait trouver le courage de rentrer. La meilleure chose à faire était de penser à un endroit pour cacher le document. Dans son bureau? Non, sa femme avait accès à la clé du tiroir. Sous un coussin du divan peut-être? Pas question... les filles finiraient par le trouver en cherchant la télécommande. Suzie poussa un soupir d'exaspération. Puis, l'idée saugrenue de mettre le document à l'abri sous le matelas germa dans son esprit. Ce serait en attendant qu'elle trouve un meilleur endroit, bien sûr. Elle prit donc une grande inspiration et sortit de la voiture.

La porte d'entrée se referma doucement et Collins s'y dirigea rapidement, faisant de son possible pour ne pas paraître inquiète.

- Salut, comment a été ta journée?
- Bien. Je vais monter prendre ma douche.
- Tu ne veux pas souper avant? J'ai préparé des pâtes...
- Heu... je dois aller en haut avant et je redescendrai. Ça prendra deux minutes.
- D'accord.

Du haut de l'escalier, Suzie se retourna pour poser une question à sa femme.

- Les filles ont mangé?
- Oui. Elles jouent dans leur chambre.

Collins s'installa à la table à manger et prit la dernière gorgée de sa deuxième bière puis déposa doucement son verre sur la table, fixant le fond encore mousseux. Un bruit sonore retentit soudainement à l'étage. Collins fronça les sourcils et héla sa femme pour être certaine que tout allait bien. Suzie apparut à la course dans la salle à manger, faussement souriante.

- Ça va chérie?
- Oui... Bon, fais-moi goûter à tes fameuses pâtes, je meurs de faim.

Le Major se leva, fit une assiette à sa femme et la déposa à l'autre bout de la table avec des ustensiles. Suzie s'approcha, tira sa chaise et s'assit tranquillement dessus, continuant à fixer son épouse.

- Alors, parle-moi de cette grosse journée. C'était un meurtre c'est ça?
- Ce matin? Oui, un assassinat, mais on m'a enlevé l'enquête.
- Pourquoi?

- Juridiction de la GRC.
- En quoi ça les regarde?
- C'est la journaliste qui faisait de la propagande antigouvernementale qui a été assassinée.

Collins eut un petit rire étouffé et ne commenta pas.

- Quoi? demanda Suzie, les sourcils froncés.
- Rien, rien. Ça fait à peine trois semaines que tu me parles comme avant, alors rien.
- Ah oui, tu veux parler que je t'ai fait la gueule tout l'été à cause des étudiantes que tu as froidement fait assassiner? Tu veux qu'on en reparle? Est-ce que je dois aussi te demander si tu es responsable pour le meurtre de Larochelle?

Collins figea sur place. La bière lui échauffa l'esprit et elle cogna son poing sur la table violemment.

- Si c'est ce que tu penses de moi, Suzie, que je ne suis qu'une vulgaire assassine, tu peux toujours prendre les filles avec toi et retourner chez ta mère. Je fais ce que je peux moi ici pour faire vivre ma famille convenablement et servir mon pays du mieux que je peux, je n'ai pas besoin de tes remontrances!

Suzie resta immobile, comme si au moindre mouvement sa femme lui donnerait la raclée de sa vie. Mais Collins, n'ayant jamais été violente envers un membre de sa famille, préféra quitter la pièce et s'enfermer dans son bureau.

Elle rouvrit la porte, mis un pied hors de la pièce et cria :

- Demain je vais dans le clos² pour trois semaines! Je voulais te le dire d'une autre façon, mais vu que tu n'es pas *parlable* à soir, ben on se reparlera quand je reviendrai.

Et elle claqua la porte avec fracas. Un cadre se décrocha du mur et se brisa sur le sol en céramique.

Suzie reprit son souffle et étouffa un sanglot qui lui montait à la gorge. Elle poussa l'assiette devant elle et se croisa les bras sur la poitrine. Gabrielle l'interpella du haut de l'escalier pour savoir ce qui se passait. La maman se leva et alla rassurer les petites avant d'aller prendre une douche. La nuit serait pénible, très pénible.



Le lit *king* paraissait plus grand qu'à l'habitude cette nuit. Suzie s'était roulée en boule avec toutes les couvertures dans les bras en occupant le côté gauche du lit. Le sommeil ne venait pas. La journée lui trottait dans la tête et l'image du visage de Larochelle écrasé sur le tapis la poursuivait tel un fantôme criant justice. L'enquêteuse se sentait en partie responsable pour la mort de la journaliste, sauf qu'une petite voix bienveillante lui répétait que tôt ou tard l'intrépide annonceuse aurait fini de la même

² Exercices militaires extérieurs dans un endroit reculé.

façon, qu'elle ait eu sa protection ou non. Dans sa réflexion, elle contemplait sa table de nuit en détaillant toute la structure : la surface, son matériau, le design... Puis son regard se posa sur sa lampe de chevet surmonté d'un abat-jour blanc, vieille relique que sa mère lui avait offerte lorsqu'elle avait déménagé dans son premier appartement, et finalement sur son cadran. Il était minuit. L'angoisse qu'elle avait ressentie lorsqu'elle se trouvait dans sa voiture plus tôt dans la soirée refit surface. L'illusion d'un cœur battant au pied du lit électrifia sa peau : d'énormes frissons lui parcouraient tout le corps, ses mains étaient moites et froides, et lorsqu'elle n'en pût plus, elle bondit au pied du lit pour toucher au document, pour le sentir entre ses doigts, le savoir toujours en sécurité. Collins entra dans la chambre à ce moment-là et Suzie retourna se coucher, la tête sous les couvertures. Sa femme approcha furtivement, enleva son pantalon et son chandail et se glissa comme elle put sous ce qui restait de couvertures. Voyant que Suzie ne lâchait pas prise, elle tira par petites secousses pour un bout de tissus et finit par avoir ce qu'elle voulait. Elle tenta une manœuvre de rapprochement, mais Suzie se retourna vivement pour lui faire face.

- Tu n'es pas censée dormir en bas?

Collins donna un grand coup sur la couverture et réussit à s'enrouler avec elle en entier. Suzie tenta de reprendre son bien, mais sa femme tenue bon. Offensée, Suzie tira de toutes ses forces sans succès et finit par battre en retraite. Elle s'assit dans le lit, adossée au mur et pleura de dépit. Collins s'assit à son tour après un instant et s'adossa également. Elle contempla le mur du fond avant de parler d'une voix sourde, mais dure.

- Est-ce que tu vas me dire ce qui se passe dans ta tête une fois pour toutes? J'en ai assez de jouer au chat et à la souris avec toi. Si c'est le divorce que tu veux...

Suzie regarda sa femme dans les yeux, le visage en larmes. Elle sanglotait, cherchant ses mots pour s'exprimer correctement. Ses grands cheveux blonds lui collaient à la figure et elle les déplaça d'une main maladroite.

- Il y a un problème dans notre couple, Lynda. Un gros problème. Mais ce n'est pas que je ne t'aime pas. Je t'adore. La preuve c'est que je suis encore avec toi.

- Sans être indiscrete, est-ce que je pourrais savoir c'est quoi ce gros problème? De cette façon, je pourrais essayer de le régler et on pourrait penser à sauver notre mariage.

Suzie poussa un soupir de désespoir, se ressuya le visage encore ruisselant et refit face à Collins.

- On ne pense pas du tout de la même façon. Je sais que pour toi, la sécurité du pays est importante. Je sais que tu ferais n'importe quoi pour le Canada, te faire tuer... Même tuer des personnes innocentes...

Collins montra un signe d'impatience, mais Suzie lui prit une main, la pressant légèrement pour lui faire comprendre de la laisser finir.

- Je t'aime beaucoup Lynda, mais je ne partage pas ta vision de la vie. C'est devenu intolérable depuis un an de rentrer chaque soir du travail et de t'avoir à la maison, sachant très bien ce que tu as pu faire pendant ta journée.

Collins poussa un petit rire cynique.

- Tu crois sans doute que je fais tuer des gens tous les jours...
- Je ne sais pas ce qui se passe dans ta base militaire.

Collins ne répliqua pas immédiatement. Elle se frotta le visage et, comme sa queue de cheval l'énervait, elle la défit, laissant tomber son épaisse chevelure brune sur sa poitrine. Suzie ne put s'empêcher de lui placer une mèche derrière l'oreille. Collins prit la main de sa femme et en baisa la paume délicatement.

- Je ne suis pas un monstre. Tout ce que je fais, c'est pour mon pays. Et jamais je ne ferais du mal à qui que ce soit si je ne croyais pas que c'était pour une juste cause.

Suzie se remit à pleurer. Collins l'attira contre elle et lui baisa les joues doucement, puis la bouche délicatement, ensuite avec passion. La policière sembla d'abord réticente aux avances de Collins puis se laissa emporter par l'effusion et rendit les baisers qu'elle recevait.

Cette nuit là, elles firent l'amour comme elles ne l'avaient fait depuis des années et au petit matin, Collins quitta la chambre habillée de son uniforme de combat, déposant auparavant un baiser sur le front de sa bien-aimée.



Le soleil éclairait la chambre en entier et pourtant Suzie semblait plongée dans un profond sommeil. C'est la sonnerie du téléphone qui l'en fit surgir. Elle se retourna dans son lit avec l'intention de se lever, mais elle replongea en léthargie. Sa fille Gabrielle entra en trombe dans la pièce et sauta sur le matelas, tendant à sa mère le combiné.

- Maman, c'est pour toi...

Voyant que sa mère ne se réveillait pas, elle tenta de la pousser, puis de la secouer et finalement de lui parler fort dans l'oreille.

- Maman, c'est pour toi!
- Qu'est-ce *quiss* passe...
- Tiens, c'est la police.

Suzie restait là sans bouger, le combiné dans le creux de la main, ronflant à nouveau. Gabrielle se sentit insultée parce que sa commission ne se faisait pas jusqu'au bout et décida de sauter à pieds joints juste à côté de sa mère pour la déranger au maximum.

Après quelques secondes de ce traitement, Suzie finit par se lever et répondit d'un « allô » à peine audible à la personne à l'autre bout du fil.

- Suzie... c'est Wolf. On a trouvé un corps décapité et démembré il y a une demi-heure dans le fleuve.

- Qu'est-ce que tu me chantes là?

- Et il y a une chose étrange que tu devrais savoir aussi. Tu te souviens de la botte gauche qu'on a retrouvée chez la voisine hier?

- Oui...

- La droite est lassée autour du tronc de la victime.

- C'est pas vrai...

Suzie était estomaquée. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir signifier?

- Écoute, Wolf, laisse-moi le temps de prendre un café et j'arrive au poste.

- Laisse faire ça, j'ai déjà ta tasse de préparée. Si tu te dépêches, tu vas pouvoir le boire tiède.

Cette enquête-là, elle ne laisserait certainement pas la GRC s'en emparer. Elle enfila ses vêtements à la hâte, tâta le dessous du matelas pour s'assurer que le rapport de l'autopsie y était toujours et s'empressa de reconduire les filles chez leur grand-mère. Une autre journée casse-tête s'annonçait.

« Ici se réunissent les militaires d'un régiment afin de se pratiquer à se protéger à d'éventuelles attaques. De plus, des mises en situations réalistes sont concoctées afin de mettre le militaire en contexte de danger. Un militaire averti est plus efficace. Nous devons protéger le pays convenablement. »

Ministère de la Défense, 13 juillet 2314



Cet exercice était bien simple. Deux équipes séparées également devaient trouver un stratagème afin de se rendre en territoire ennemi, capturer le plus grand nombre possible de soldats et procéder à un interrogatoire fait par l'officier responsable de son équipe. Le but de l'exercice était de savoir qui était en charge et réussir à comprendre la stratégie employée par l'équipe adverse. Rien de mieux que de faire des essais-erreurs sur le terrain, car la bibliothèque du Canada en matière de stratégie militaire était réduite et les militaires devaient savoir à quoi s'attendre pour n'importe quelle situation.



Le peloton attendait le signal avec impatience. Chaque militaire regardait en direction du Lieutenant Bourgeois afin d'entrevoir tous ses gestes et son feu vert pour l'attaque qui ne saurait tarder.

En fin de soirée, une pluie inattendue s'était abattue sans relâche sur la tête des soldats, embrouillant la vue à plus d'une dans cette nuit noire. Une coulée de boue s'était frayé un chemin du haut de la tranchée vers le bas, obligeant les militaires à changer de place régulièrement pour ne pas rester prises dans cet amoncellement de gadoue à leurs pieds. Il leur était encore plus malaisé d'y pataugé, désormais contrainte d'attendre l'ordre d'attaquer en observant le geste de leur chef de section qui les ferait sortir de leur trou et les propulser à la bataille.

La tranchée qu'occupait l'équipe du Lieutenant Bourgeois possédait une profondeur de deux mètres, une longueur de 15 mètres et se situait à cent mètres de distance de la tranchée de l'équipe adverse dont le Sous-lieutenant Alphonse était l'officière responsable. C'était assez creux et assez loin pour ne pas se faire repérer, à moins qu'un soldat sans jugeote décide à tout hasard de se promener la tête au-dessus du niveau du sol : avec la vision nocturne, elle prendrait une balle dans la tête dans une vraie guerre. Les soldats restaient donc au fond de la tranchée sans tenter de regarder sous le parapet voir ce qui se tramait de l'autre côté. Seules le Lieutenant Bourgeois et le Sergent O'Hara guettaient l'horizon tandis que le Sergent Mélissa Lachance restait, quant à elle, retranchée avec d'autres soldats, ne s'occupant pas de l'attaque à venir.

Bourgeois fit un signe de tête à O'Hara pour lui faire comprendre que le signal ne tarderait pas à venir. Un dernier coup d'œil dans sa lunette de tir en vision nuit et l'assaut

se ferait dans les secondes suivantes. Plus que cinq secondes. Le coup d'envoi de Bourgeois : un sifflement aigu contrairement à la gestuelle prévue. Le peloton ne s'en perturba pas le moins du monde et sortit de la tranchée avec l'aide d'échelles en bois recouvertes du coulis de boue qui leur ensevelissait les pieds depuis un bon moment déjà. Dans leurs esprits, elles ne pouvaient pas perdre vu le semblant d'inactivité du camp adverse. Lorsque le Sergent Lachance décida pour on ne sait trop quelle raison de jouer avec une de ses fusées de signalisation, elle ne s'attendait pas à se qu'elle explose et monte à 150 mètres d'altitudes, montrant de façon flagrante leur position. Le peloton regarda, ahuri, le «no woman's land» éclairé comme en plein jour. Lachance resta bouche bée, n'osant faire un geste. Une sorte de malaise s'était emparée de ses entrailles. La dernière chose que Bourgeois vu lorsque la fusée de signalisation s'éteignit fût des soldats émergeant de la boue par les périphéries du terrain désertique. Elle n'eût même pas le temps d'ordonner une réorganisation des effectifs que déjà leur peloton était encerclés et se faisaient molester par leurs adversaires. Les prisonnières furent menottées et emmenées en détention pour être interrogées. Le Sous-lieutenant Alphonse en était à son baptême pour les interrogatoires étant donné qu'elle sortait tout juste du Collège Militaire pour les officières et elle montra malheureusement un excès de confiance mêlé d'une insolente condescendance.

C'était une grande femme mince à la peau couleur olive et aux yeux violets, très jolis d'ailleurs. Il y avait une grâce dans chacun de ses mouvements, dans chaque pas qu'elle prenait. On aurait dit un mannequin parcourant une allée lors d'un défilé. Elle arborait presque toujours ce sourire séducteur plein de fierté, ce qui pouvait irriter certaines personnes à la longue. Les prisonnières s'entendirent donc d'un regard pour la faire pédaler aussi longtemps que possible lors de leur interrogatoire. L'une d'entre elles fût emmenée à l'écart dans une tente suivie du Sous-lieutenant. Une officière était assise dans un coin et semblait prendre des notes. Alphonse commença son interrogatoire.

- Identifiez-vous.

Le militaire, qui se trouvait sur une petite chaise inconfortable en métal devant Alphonse, détourna la tête vers la droite faisant mine de ne pas l'entendre. Elle poussa même l'audace jusqu'à siffler un air joyeux.

- Je vous demande de vous identifier, militaire.

Alphonse avait perdu son sourire, mais pas sa contenance. Elle savait très bien qui se trouvait devant elle, mais l'exercice devait être conforme à la réalité et de ce fait l'officière responsable devait procéder à l'identification de sa prisonnière avant l'interrogatoire. Pendant ce temps, la jeune femme rebelle faisait bouger son immense crinière frisée couleur de feu dans tous les sens et tapait même du pied, comme s'il y eut une musique de gigue rythmée dans la tente. Insultée, le Sous-lieutenant se leva et sortit d'un pas raide. Marge éclata de rire et continua sa performance de plus belle, pour elle-même. L'officière revint avec deux soldats portant chacune une chaudière d'eau. La prisonnière cessa sa gigue et ses sifflements joyeux. Elle regarda les seaux puis Alphonse, l'air interrogateur.

- C'est quoi ça?
- Ah, vous parlez?
- Mouais. C'est quoi dans les seaux?
- Quel est votre nom?
- J'ai oublié madame, j'ai trop bu hier et je fais de l'amnésie. J'ai soudainement un trou de mémoire.

Alphonse fit un signe de la tête au soldat qui se tenait tout prêt de Marge et cette dernière reçut le contenu de la chaudière sur la tête.

- Aaaaaahrrggh!! C'est quoi comme technique d'interrogation?!? Elle est froide en plus! Vous êtes cruelle... mes *bobettes* sont toutes mouillées *asteure*!
- Votre nom et vous pourrez aller enfiler quelque chose de sec.
- O'Hara, Marge.
- Votre grade.
- Il est sur ma manche.
- Donnez-le quand même.
- Mphf...
- Je vous demande votre grade, sinon c'est encore la douche froide. La rivière coule juste à quelques mètres...
- Sergent, votre Altesse...
- Oh... Sergent, ce n'est pas rien. Vous commandiez combien de femmes pendant l'attaque?
- Pendant l'attaque? Aucune. Non, voyez-vous tout le monde s'en remettait au Lieutenant Bourgeois, nous, on assumait notre leadership seulement si ce n'était pas possible de recevoir ses ordres. En fait, on est des coordonnatrices. Vous savez ce que c'est une coordonnatrice?

Ignorant la raillerie de Marge :

- Nous, c'est qui ça nous?
- Celles qui sont gradées. En fait, c'est une histoire ben compliquée. L'affaire c'est qu'un jour il y a un capitaine qui est venu nous voir. C'était un jeudi, je crois, alors, elle nous dit ; remettez-vous-en seulement au Lieutenant Bourgeois sauf si le lieutenant disparaît ou bien meurt. Alors nous, les gradés pas officiers, on s'est dit : « oui, bien sûr, on va faire ça, Capitaine », en passant, je ne me rappelle plus c'était quel Capitaine, pas qu'il y en ait des centaines, mais bon, je ne me rappelais juste pas de son nom, pis je ne m'en rappelle toujours pas. Alors elle repart, comme ça sans vraiment nous dire qui on devrait commander si jamais le Lieutenant Bourgeois venait à disparaître. Donc, il m'est donc impossible de vous fournir plus d'informations, madame.
- OK... Allez m'en chercher une autre, elle me donne mal à la tête celle-là.

Marge ne put réprimer un petit rire et se fit emmener en se laissant traîner les pieds sur le sol boueux histoire de donner du fil à retordre aux deux soldats qui lui tenaient chacune un bras. Elle envoya même la main au Sous-lieutenant par-dessus son épaule pendant qu'elle se faisait traîner jusqu'à une autre tente.

Alphonse attendait sa deuxième prisonnière et espérait franchement que celle-là lui donnerait moins de céphalées que l'autre. On fit entrer et asseoir une très jeune personne qui tremblait de tout son corps.

- Votre nom.
- Nguyen, Alysson.
- Votre grade.
- Soldat. Je viens de finir mon camp de recrues, je ne connais rien encore au métier, je ne sais pas ce que je dois faire... s'il vous plaît ne me faites pas de mal... (elle renifla) je vais vous dire ce que je sais.
- Hum, d'accord... D'abord, soldat Nguyen vous savez que c'est un exercice alors arrêtez de chigner. Deuxièmement, je voudrais que vous me disiez qui est l'officière qui donnait des ordres pendant l'attaque.
- C'est le Lieutenant Bourgeois, c'est elle qui nous a dit quoi faire. Moi je fais ce qu'on me dit, vous savez.
- C'est le but premier du soldat en effet... bon, merci de votre collaboration. Soldats, ramenez celle-ci à sa tente et allez donc me chercher le Lieutenant Bourgeois. Nous continuerons avec elle, ce sera vite terminé.

Dans son coin, l'officière prenait toujours des notes, faisant glisser rapidement son crayon sur le papier.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; Karine entra dans la tente, imposant sa stature dans tout l'environnement. Elle émit un petit grognement d'intimidation et s'écrasa sur la petite chaise face à Alphonse. Le Sous-lieutenant n'en fit pas de cas.

- Bonjour Lieutenant, j'ai ouï dire que vous êtes en charge du leadership. Ai-je raison?
- Qu'est-ce qui vous fait croire ça?
- Vous venez de vous faire vendre par deux de vos soldats.
- Ah.
- Oui, belle loyauté... Alors, dites-moi sans indiscrétion, pourquoi avez-vous allumé une fusée de signalisation pendant votre attaque?
- La fusée?
- Oui. Dans quel but? C'était complètement idiot.
- Pour être franche, Sous-lieutenant, je ne sais pas qui a allumé la fusée et croyez-moi, quand je vais la trouver, elle va passer un mauvais quart d'heure.

Alphonse émit un petit rire de satisfaction.

- Ce sera tout, Lieutenant. Je crois avoir une image assez claire de la raison de notre victoire. Bonne journée.

Elle fit signe aux soldats de la ramener.



- Qui est-ce qui a dit que j'étais responsable de l'unité?

Toutes se regardèrent suspicieusement tandis que Karine apercevait Marge en train de s'éclipser en douce derrière les soldats qui montaient la garde devant la tente. Avant qu'elle n'ait pu la héler, le Capitaine Sanchez entra d'un pas rapide et bouscula la rousse au passage, lui jetant un regard interrogateur. Marge ne fit que sourire bêtement pour seule réponse. Sanchez s'installa en plein milieu de la gigantesque toile qui leur couvrait la tête et mit ses mains sur ses hanches, observant toutes celles qui étaient « captives ».

- Bravo les filles... bravo. Le temps entre le signal de l'attaque et votre capture : cinq minutes. Sans parler de la brillante qui a laissé partir sa fusée de signalisation. Bravo Lachance...

L'unité entière se tourna vers le Sergent qui voulut fondre sur le plancher et s'évaporer à l'instant.

- Osti, Lachance! Qu'est-ce que t'avais dans tête?
- Merci, Leduc, on n'a pas besoin de vos commentaires.
- Désolé, Capitaine.
- Donc cette semaine, en plus de devoir refaire un autre exercice d'attaque-défense dans les tranchées, vous aurez droit à un petit cours théorique sur quoi faire et ne pas faire sur le terrain ainsi qu'une heure de plus par jour d'entraînement en corps à corps : vous êtes zéro en combat.

Toutes crièrent leur désapprobation en chœur. Sanchez ne fit que lever la main pour faire taire les protestations.

- Mesdames, la prochaine fois, je compte vous voir vous occuper du camp adverse comme il se doit, même si certaines commettent une bourde.

Les mêmes regards se tournèrent une fois de plus vers Lachance qui contemplait le bout de ses bottes boueuses, les bras croisés sur sa poitrine. Elle reçut un rouleau de papier de toilette par la tête comme Sanchez quittait les lieux.



Dans la tente du commandement, Collins était confortablement assise dans une chaise recouverte d'un épais coussin, discutant nonchalamment avec le Lieutenant Ackermann et le Capitaine Calderoni. Sanchez entra dans la tente et secoua la tête en regardant le Major. Elle rejoignit la table des officières et se laissa tomber lourdement sur une chaise.

- C'est pathétique, je n'ai jamais vu ça. L'armée embauche des clowns. Imaginez deux secondes que nous étions réellement en guerre. Nos troupes se seraient fait laminer

avec l'histoire de la fusée... Si c'était juste de moi, je les laisserais sous la pluie attachées à un arbre... Lachance du moins.

- Ha! Ha! Capitaine, c'est bien la première fois que je vous entends parler de la sorte! s'esclaffa Ackermann.
- Vous savez bien que je ne le ferais pas. C'est juste défoulant d'imaginer cette conne boire la tasse pendant qu'elle nous supplie de la détacher.
- Hum... Sanchez est une sadique refoulée, je pense...

Collins avait dit ses mots à moitié sérieuse, jouant distraitement avec un paquet de cartes qu'elle coupait et mêlait sans arrêt. La phrase avait laissé une impression de malaise dans le groupe, mais Sanchez continua sur sa lancée.

- Alors, vous avez lu mon rapport? Qu'est-ce qu'on fait pour ce qui est d'Alphonse. Est-ce que vous croyez qu'elle passe le test pour son interrogatoire?
- Elle n'a interrogé que deux personnes qui se sont immédiatement mises à table... s'indigna le Lieutenant Ackermann. Je crois qu'on devrait la remettre à l'épreuve.

Le lieutenant avait une année scolaire d'avance sur le Sous-lieutenant Alphonse et les deux femmes entretenaient des rapports belliqueux suite à une histoire de compétition athlétique lorsqu'elles étaient encore au Collège Militaire du Canada. D'après les juges, s'étaient Ackermann qui remportait à quelques centimètres près la course à pied, mais Alphonse harcela les juges au point qu'elle fût même chassée du podium pour la deuxième place qu'elle avait obtenu. Ackermann dû subir des pluies d'injures à chaque fois qu'elle croisait Alphonse et son cercle d'amies. Depuis lors, les deux femmes ne s'adressaient plus la parole. Et devenue Sous-lieutenant, Alphonse se mit à regarder avec condescendance sa supérieure. Ackermann ne s'en formalisait pas et préférait se taire plutôt que de faire des vagues.

- En vérité, ce n'est pas la faute d'Alphonse si le camp adverse était composé de poires. Non, je dis qu'elle a réussi son test.

Le lieutenant eut l'air déçu en écoutant la réponse de Collins.

- N'empêche qu'il y aura une autre simulation dans deux semaines alors si le tirage au sort veut que ce soit elle qui soit en charge et que son camp gagne encore l'attaque et bien nous la réévaluerons, c'est tout.

Ackermann parut satisfaite.

Le Capitaine Calderoni jouait depuis un moment avec une balle en caoutchouc et l'échappa par mégarde sur la table, ce qui produisit un bruit épouvantable. Sanchez, qui contemplait le sol de la tente en terre battue, sursauta.

- Nerveuse, Capitaine? fanfaronna Ackermann.

Collins sourit.

- Bon les enfants, il faudrait bien aller libérer nos moineaux pour l'entraînement de demain. Calderoni, à vous l'honneur.
- Oui, Major.

Elle sortit, remplaçant sa balle poussiéreuse dans sa poche de pantalon qu'elle avait récupérée sous la table.

- Quant à vous Sanchez, allez avertir l'autre camp qu'elles peuvent cesser de patrouiller. Formez des tours de gardes pour les vingt-quatre prochaines heures. On changera ça demain.
- Oui, Major.

Sanchez sortit à son tour. Collins étudia son Lieutenant qui restait assise sans bouger, les mains pianotant nerveusement sur la table.

- J'ai hâte de vous voir à l'œuvre pour les interrogatoires. Dit-elle, l'air détaché.

Ackermann arrêta de respirer un instant.

- Est-ce que c'est une mise en garde, Major?
- Non du tout. Mais je sais qu'il y a une certaine compétition entre vous et Alphonse.
- Non, Major. Ce n'est pas de la compétition, c'est une vieille haine qui va continuer à exister tant qu'Alphonse va persister dans son obstination.
- Et je suppose que vous êtes blanche comme neige?

Ackermann sembla interloquer.

- Je ne sais pas quoi vous répondre Major, je n'ai rien à me reprocher.
- C'est vrai, ce n'est jamais la faute de personne.
- Major, je vous dis que je n'ai absolument rien à me reprocher!

Le Lieutenant s'était levé d'un bond de sa chaise, outrée par les propos de sa supérieure. Collins élança son bras et tapota la table, lui intimant de se rasseoir. Ackermann, réticente, obtempéra tout de même.

- Je ne veux pas mettre de l'huile sur le feu. Je veux que mon peloton soit uni, et de fait, que personne ne se tape sur la tête pour n'importe qu'elle raison. Si Alphonse vous a fait du tort dans le passé, j'aimerais qu'une fois pour tout, ce soit réglé. S'il faut une médiatrice, ça me fera plaisir de vous en trouver une.
- Major, je n'ai rien contre l'idée, seulement, la femme est complètement bouchée et j'en suis venue avec les années à l'ignorer par habitude.
- Je vais m'en occuper. Disposez.
- Bien Major... mais je fais quoi maintenant?

- Allez rejoindre vos soldats, Lieutenant.
- Oui, Major.



- Johanne! Johanne!

Johanne fit volte-face, le visage crispé par la contrariété, dévisageant sa sœur courant vers elle avec son plateau-repas.

- Qu'est-ce que je t'ai déjà dit? Il n'y a pas de Johanne ici, seulement Caporal Bilodeau.

- Ah désolé, Caporal Bilodeau. Est-ce que je peux manger avec toi? Je veux dire, avec vous?

Johanne poussa un soupire et chercha des yeux aux alentours s'il y avait quelques places de libres à l'abri du vent. Heureusement, la pluie avait cessé pendant la journée et elles pouvaient s'installer à l'extérieur pour manger leur repas. Elle en trouva une située près de la forêt et fit un signe de tête à sa sœur en pointant de son menton dans une direction précise.

- Alors, comment ça se passe? Tu t'intègres bien?
- Oui bien sûr, j'adore ça ici. Ça fait changement de l'université.
- Certainement, il y a plus d'action...
- Non, je veux dire qu'ici au moins, il n'y a personne qui me fait d'avances. Est-ce que tu aurais une idée pourquoi?
- C'est interdit de fraterniser.
- Ah. Crois-tu qu'on soit normal? Peut-être que c'est un défaut génétique.
- Alysson, la normalité est dictée par la masse.
- C'est Soldat Nguyen... dit-elle d'un petit sourire goguenard.
- Bref, si nous ne sommes pas attirées par les femmes, c'est qu'il doit y avoir une raison à cela.
- Moi j'ai ma théorie : on doit être des êtres asexués.
- Quoi? Comment ça asexué?
- Dans le sens où nous nous autoféconderions.
- Vraiment loufoque. Si c'était le cas, j'aurais certainement déjà eu des enfants à l'heure qu'il est.

La théorie d'Alysson fut vite balayée lorsque Marge et Karine vinrent s'asseoir devant les deux sœurs.

- Salut, salut! Alors on tient compagnie à sa petite sœur?

Karine frappa Marge dans les côtes pour la réprimander et cette dernière émit un petit cri de surprise en recevant le coup.

- Laisse-la tranquille.

Karine s'adressa à Johanne :

- Elle aime ça taquiner le monde.
- Ça, je sais.
- De quoi parliez-vous? demanda Marge enjouée, dévorant une cuisse de poulet.
- Nous parlions de la possibilité de s'autoféconder.

Cette fois, ce fut Alysson qui reçut un coup de pied sur le tibia et elle ne put réprimer un cri de douleur jetant un regard féroce à sa sœur par le fait même.

- Ah oui? Drôle d'idée, nota Marge en lançant un rot à faire trembler les arbres. De toute façon moi je sais que c'est le sperme de primate qui nous féconde. C'est une amie qui me l'a dit.

- Tu fabules la rousse. On n'a pas le même code génétique que les singes.
- Mais presque. D'après ce qu'on m'a dit, elles arriveraient à faire des corrections en laboratoire.
- Sérieusement, Marge, dit Karine. Tu devrais arrêter d'écouter ce que les gens te disent.

Alysson se mit à la hauteur de l'oreille de Johanne et demanda pour qu'elle raison «ces deux-là avaient le droit de se tutoyer. »

- Elles sont amies depuis que le monde est monde, Aly...
- Caporal, arrêtez de conspirer avec votre sœur! blagua Marge.
- Je ne conspire pas, Sergent.

Johanne jeta un regard sombre à Marge et se racla la gorge pour manifester sa contrariété. Puis elle se souvint de quelque chose.

- Oh, Lieutenant. Je voulais que vous me rendiez service.
- Ah quel propos? s'étonna Karine.
- Garder un œil sur le soldat Nguyen quand vous aurez des missions.

Alysson poussa un soupir marquant sa désapprobation et Karine ne put réprimer un sourire en coin.

- Ne vous en faites pas Caporal, elle est entre bonnes mains.

Toutes se turent un moment, mangeant avec appétit. Puis, Alysson fixa le lieutenant avec intensité pendant une minute complète. Karine finit par lever les yeux de son assiette et agita sa fourchette en haussant les sourcils, invitant l'observatrice à s'exprimer. Alysson ne disait rien. Bourgeois posa son ustensile dans son couvert.

- Qu'est-ce qu'il y a, Soldat?
- Heu... je voulais sincèrement m'excuser de vous avoir trahi pendant l'exercice tantôt.

Marge, la bouche pleine, fit un signe de la main voulant signifier que ce n'était pas grave et puis se pointa du pouce pour faire comprendre qu'elle aussi l'avait fait.

- J'accepte vos excuses Soldat, en espérant que c'était la dernière fois.

Alysson fit un signe d'approbation de la tête, tandis que Marge roulait des yeux.

- Quant à toi O'Hara, je vais t'étriper.
- *Mouin, Chaimerais bien voir cha.*
- Parle pas la bouche pleine, t'as l'air d'un écureuil, se moqua Karine.

Alysson rit aux éclats, puis se ressaisit et s'excusa tandis que Johanne regardait le tout d'un air détaché, sans vraiment essayer d'entrer dans la conversation, comme à son habitude.

Le temps s'obscurcit vite et bientôt elles durent quitter pour se rassembler près du camp principal afin d'avoir un peu de lumière des projecteurs. Marge continuait de manger l'assiette à la main et Alysson la suivait comme un chien de poche. Johanne et Karine restaient à l'arrière, parlant de tout et de rien jusqu'à ce qu'elles croisent le chemin du duo Dinkel-Twain. Karine ralentit le pas et fit mine de regarder ailleurs. Trop tard : les deux femmes s'approchaient déjà à grands pas du groupe, un sourire mesquin aux lèvres. Elles connaissaient bien Marge qui, comme elles, s'intéressait aux potins croustillants, les répétant à qui voulait bien les entendre. Sauf que leur méthode ressemblait à une façon détournée de salir la réputation des personnes en cause.

- O'Hara... venez ici qu'on vous raconte tout!

Marge mastiquait intrépidement sa dernière bouchée, le regard avide de racontars. Le duo organisa un cercle des femmes présentent et commença leur campagne de salissage.

- Lachance.

Twain avait lâché le nom, amusée. Johanne regardait indifféremment l'oratrice contrairement à sa sœur qui affichait des yeux ronds. Karine quant à elle, s'était croisée les bras, soupirant d'inconfort.

- Vous savez qu'elle est dans la réserve?

Toutes répondirent en chœur par l'affirmative. Dinkel prit la relève.

- Vous savez pourquoi elle est Sergent à son âge.
- Pourquoi? Elle a qu'elle âge? s'enquit innocemment Alysson.

Twain venait seulement de remarquer Alysson. Elle lui sourit et s'approcha d'elle, lui enroulant autour des épaules, un bras qui se voulait amical.

- Mais ma chère enfant, comment ai-je pu ne jamais vous apercevoir?
- C'est parce qu'elle vient de sortir du camp de recrues.

Johanne s'était mise en mode protectrice et lançait un regard malveillant à Twain qui ne s'en formalisait nullement.

- Et bien ma charmante jeune demoiselle (elle lui baisa la main) je vous dirais que le Sergent Lachance n'a que 25 ans.
- Twain, un peu de tenu, s'offusqua Karine. C'est à un soldat que vous parlez, ne l'oubliez pas.
- Bien sûr, Lieutenant, bien sûr.

Dinkel pouffa et frappa sa complice sur le bras du revers de la main.

- Allons Twain, pas de fraternisation, laisse cette jeune personne. Donc, nous parlions de cette fameuse Lachance. Sergent Lachance. Oui, à 25 ans à peine, elle est Sergent. Quels sont ses exploits, me demanderez-vous? (Karine et Johanne roulèrent des yeux) Et bien, je vous répondrai ceci : aucun.
- Dinkel, n'enlevez pas tout le mérite que notre Sergent adorée peut avoir. Non, chères amies, contrairement à ce que prétend le Caporal, son exploit serait d'être la petite-fille du Brigadier-général Lachance.
- Caporal, vous m'enlevez les mots de la bouche.
- C'est que vous ne savez pas raconter, Caporal.

Elle lui envoya un petit clin d'œil en passant.

Alysson était éberluée, comme si elle venait d'apprendre le remède contre le cancer. Marge était déçu de l'information.

- C'est tout ce que vous avez à me dire? D'accord, ça confirme ce que bien des gens pensent, mais ce n'est pas assez croustillant.

Le duo se dévisagea.

- Pas assez croustillant?

Dinkel s'avança et pinça les joues de Marge de ses deux mains.

- Sergent, sauf le respect que je vous dois, quelquefois je dois dire que votre roulette ne fonctionne pas à sa vitesse normale.

Karine s'en mêla.

- Dinkel, cessez vos familiarités.
- Le Sergent O'Hara et moi-même somme de bonnes amies, Lieutenant, ne m'en veuillez pas.

- Alors, dites-moi ce que je ne comprends pas! tonna Marge.
- Si la grand-mère de notre bien-aimé Sergent est haut placée, le Sergent Lachance peut faire n'importe quelles conneries et s'en sortira toujours indemne.
- Mouais...
- En bref, la gaffe de cette nuit qui pourrait nous coûter la vie dans une vraie guerre n'aurait pas de conséquences pour elle si la chose était portée devant les tribunaux militaires, expliqua Karine.

Marge alluma tout à coup.

- Ah ben maudit...
- Mais j'y pense Lieutenant, minauda Dinkel, vous êtes très proche du Major Collins n'est-ce pas?
- Où voulez-vous en venir, Dinkel?
- Ce que veut dire le Caporal, reprit Twain, c'est que vous pourriez interférer auprès du Major afin de, disons, faire subir les conséquences de ses actes au Sergent.
- Ah la mascarade...

Johanne approuva d'un signe de tête, insultée.

- Ne soyons pas en mésentente, Lieutenant. Nous ne cherchons qu'à rendre justice.

Au même moment, le Capitaine Sanchez fit son apparition derrière Johanne et Karine. Dinkel et Twain saluèrent le Lieutenant hâtivement et Dinkel redemanda d'en glisser tout de même un mot au Major pendant qu'elle quittait les lieux.

- Y a-t-il conspiration?

Johanne et Karine sursautèrent tandis qu'Alysson figea, comme si elle venait d'être prise en flagrant délit.

- Capitaine... Bonsoir, non du tout. Dinkel et Twain s'amusent à ressasser de vieux potins, camoufla Bourgeois.
- Je vois.

Le Capitaine fouilla dans les feuilles qu'elle avait à la main.

- Lieutenant, vous serez responsable du peloton A demain. Et pour une fois ce ne sera pas le Sergent O'Hara qui vous servira de bras droit, mais le Sergent... attendez que je regarde mes feuilles... ah oui, le Sergent Lachance.

Marge eut l'air débiné tandis que le visage de Karine se figea dans une pause d'indignation.

- Êtes-vous sûre Capitaine que je peux faire confiance au Sergent Lachance?

- Vous le saurez demain, Lieutenant. Le départ se fait à 5 heures tapant, débrouillez-vous pour que votre troupe soit à l'heure. On vous remettra une carte de la région à vous et vos soldats. Votre mission d'exercice vous sera également remise demain avec la carte. Bonne chance Lieutenant.

Karine salua et devint pensive en regardant le Capitaine Sanchez s'éloigner pour aller à la rencontre d'Ackermann.

- J'arrive pas à y croire, on fait une équipe parfaite toi pis moi. J'ai pas envie de recevoir d'ordres de personnes d'autres. Avec qui je vais être jumelé *asteure*?

- Ne t'en fais pas. Les officières ne mordent pas en général.

Johanne souhaita la bonne nuit aux deux femmes et salua Karine, puis entraîna sa sœur à sa suite vers leur tente respective.

- Tu sais quoi, Marge? L'histoire des deux blettes me travaille l'esprit. Je crois que je vais aller voir le Major pour lui demander ce qu'il va arriver de Lachance.

- Tantôt, ce n'était pas correct, pis là, ça l'est? Branche-toi Bourgeois.

- C'est plus de la curiosité que d'autre chose. Si j'ai à *dealer* avec elle demain, je veux qu'elle soit sans reproche.

- Fait que là, tu vas aller déranger le Major pour ça?

- Oui.

- Bonne chance...

- Bonne nuit la rousse.

- Bonne nuit *Ice Box*.



Le Major Collins était penchée sur sa table de travail, occupée à remplir de la paperasse lorsque Karine fit son entrée. Elle l'observa quelques instants, puis sourit.

- Bonsoir Lieutenant.

- Bonsoir Major. Est-ce que je peux vous déranger quelques instants?

- Bien sûr. Asseyez-vous. Un cognac?

La tension qu'éprouvait Karine avant d'entrer dans la tente du Major s'annihila instantanément. Elle prit place sur une chaise placée en biais de la table de travail de sa supérieure.

- Quelque chose vous tracasse, Lieutenant?

- C'est le réarrangement des unités. J'ai écopé du Sergent Lachance et la mission de demain me stresse un peu. J'ai l'habitude de faire équipe avec le Sergent O'Hara. En plus de l'histoire d'aujourd'hui qui nous a coûté la défaite, je n'ai pas vraiment envie de coordonner ce boulet.

- Lieutenant, l'adaptation est la clé du succès.

Le Lieutenant Bourgeois avala sa gorgée de cognac de travers et s'étouffa, répliquant avec quelques toussotements.

- Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une pareille empotée?
- Elle sait ce qu'elle a à faire.
- C'est une étourdie.

Collins laissa tomber son crayon et se renversa sur sa chaise.

- Lieutenant, je n'ai pas envie d'avoir à m'occuper de ce genre de problème présentement. Parlez à Lachance demain en privé et faites-lui part de vos attentes.
- Sans doute... mais j'ai quelques appréhensions.

Le Major Collins haussa les épaules, désinvolte, puis reprit son crayon, jouant avec le capuchon, l'enfonçant et le ressortant de façon répétitive. Puis, son visage s'illumina comme si un souvenir heureux eut refait surface.

- Ah oui, j'ai oublié. Ma femme m'a dit qu'elle vous aurait vu au printemps dernier.

Karine arrêta de respirer.

- Et qu'est-ce qu'elle vous a dit?
- Que vous aviez l'air de tenir la forme. Elle aimerait vous réinviter un de ces jours pour un souper gastronomique.

Collins eut un petit rire puis s'assombrit presque aussitôt. Elle déglutit avec, semblait-il à Karine, un certain effort. Par la suite, elle se frotta le visage et se servit un verre de cognac à son tour. Elle contempla le liquide ambré, le but d'un trait puis observa le fond de son verre d'un air triste.

- Vous allez bien, Major?
- On ne peut mieux.

La réplique sonna fausse et Karine se sentit tout à coup de trop. Elle engloutit de même son cognac et souhaita la bonne nuit à sa supérieure.

À l'extérieur, le temps s'était rafraîchi et le Lieutenant eut un énorme frisson dans le dos. En se dirigeant vers sa tente, elle eut une bouffée de reconnaissance pour Suzie qui ne l'avait pas trahi et s'endormit en pensant à elle. Elle rêva à sa chevelure blonde qui tombait sur ses épaules, à ses grands yeux bleus et à sa petite taille, aux formes élégantes de ses membres et à son sourire aux lèvres couleur vermeille.

Le cadran de Bourgeois sonna à quatre heures trente. Elle s'extirpa encore ensommeillée et avec difficulté de son sac de couchage. Puis se vêtit au ralenti, enfilant ses bottes avec peu de conviction. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas allumé sa lampe-torche et se demanda comment elle avait fait pour s'habiller dans le noir. Cette réflexion passagère fût balayée d'un clignement de paupière. Elle alluma et se brossa ensuite les dents à l'extérieur de la tente avec l'eau de sa gourde.

Fin prête, elle donna un coup dans la tente de Lachance exactement à l'endroit où elle voyait la démarcation de son corps. Elle visa les fesses et un cri de surprise retentit à l'intérieur. Mélissa sortit en trombe et sillonna les environs du regard pour voir qui lui avait fait le mauvais coup.

- Sergent, vous avez quinze minutes pour vous habiller et rassembler le peloton A.
- Quoi, c'est vous qui m'avez envoyé un coup de pied dans le cul?
- Ça ressemble à ça. Allez, dépêchez-vous.

Lachance lança un regard noir à son Lieutenant et s'habilla en quatrième vitesse, crachant au passage quelques jurons et beaucoup d'insultes à voix basse.



Karine observait, découragée, son peloton à moitié endormi. Lachance se tenait à ses côtés, attendant ses directives. Le Lieutenant Bourgeois fit signe de la tête à son Sergent d'apporter les cartes de la région qui avait été distribuée plus tôt par le Capitaine Sanchez pour l'exercice. Sergent Mélissa Lachance, curieusement, obtempéra docilement ; elle s'était juré après l'incident de la veille d'être plus alerte et moins dans sa bulle. Il y aurait toujours moyen de se venger plus tard.

- Tenez Lieutenant.
- Distribuez Sergent.

Le peloton A se composait de dix personnes séparées en deux groupes. Chaque chef d'équipe, soit le Caporal-chef Lemay et le Caporal Bilodeau, reçut une carte. Bourgeois expliqua à ses cellules ce qu'elles devaient faire : à cinq kilomètres et demi se trouvait un foulard noué à un arbre. Elles devaient le ramener. Les deux groupes partiraient chacune d'un point de départ différent et devraient également s'entraider si nécessaire en cas de rencontre avec les adversaires. Ces dernières seraient composées des deux autres unités commandées par le Sous-lieutenant Alphonse et le Lieutenant Ackermann. Elles essaieraient au même titre de prendre le foulard. Le but était simplet, mais l'idée de base ne l'était pas : ramener un artefact en temps de guerre en se frayant un chemin entre les lignes ennemies sans se faire repérer. Vingt soldats patrouillant les environs de l'objet dans un rayon de un kilomètre, soit le périmètre de sécurité, leur mettraient des bâtons dans les roues ou bien essaieraient de les capturer. Les directives voulaient que si elles se

faisaient capturer puis interroger, il leur était formellement interdit de parler de leur objectif ou de dénoncer leur *leader*. Même si on les torturait...

Il était maintenant 5h10. Les autres pelotons devaient sans doute avoir commencé leur marche. Bourgeois se tapa sur la tête intérieurement : elles allaient encore être les dernières arrivées. Pire encore, les soldats qui patrouillaient allaient les débusquer avant même qu'elles n'aient atteint le périmètre de sécurité. Se redonnant toutefois courage, elle s'adressa à ses soldats.

- Vous prendrez mes ordres du Sergent Lachance par radio. Nous resterons à l'arrière pour suivre la situation. N'oubliez pas que c'est une quête et que nous devons rester prudentes afin de ne pas nous faire repérer. Soldats, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Rompez.

Toutes rejoignirent leur unité respective, se consultèrent sur la façon de procéder et commencèrent leur marche dans les bois. À la tête de l'unité no 1 se trouvait le Caporal Johanne Bilodeau. Ses soldats se composaient de sa sœur Alysson Nguyen, évidemment, Madisson Henker ; une femme joviale et bonne enfant, Doris Évati ; une hypocondriaque à tendance dépressive, Nancy Roberge ; ancienne professeure de primaire désillusionnée et finalement Sophie Lindgren ; une passionnée d'Histoire.

Du côté de l'unité no 2, l'équipe se composait du Caporal-Chef Caroline Lemay, le Caporal France Thibault et trois soldats nommé Reda Salvatore, Kelly Hudson ainsi que Joséphine Forester.

Karine apostropha Lachance comme elle allait prendre son équipement pour le départ.

- Sergent, j'ose espérer que nous pourrons travailler de concert sans aucune bavure.
- C'est à vous de me le dire, Lieutenant.

Karine figea. Elle ne pouvait croire ce qu'elle entendait.

- Lachance, vous êtes la cause de notre défaite d'hier. Ce n'est nullement dû à mon *leadership*.

- Écoutez Lieutenant, je n'ai pas vraiment envie de parler de ça. J'ai juste hâte que le camp finisse pour que je puisse retourner à mes travaux en laboratoire.

- Vous êtes chimiste? s'étonna Bourgeois

- Microbiologiste.

- Et c'est pour ça que vous avez saboté l'exercice d'hier? Pour retourner à Montréal le plus vite possible?

- Franchement, l'incident d'hier n'était pas prévu. Mais si je pouvais faire en sorte que cette sortie en forêt finisse, je pourrais retourner à mes travaux le plus rapidement possible, en effet.

Karine regarda d'un air hébété le Sergent lui tourner le dos pour aller prendre ses affaires. Elle se dit que c'était la dernière fois qu'elle la prenait dans son peloton et elle ferait une plainte à Collins quand cette journée serait terminée.



Pendant ce temps dans les bois.

- Est-ce qu'on arrive bientôt?
- Presque.
- C'est long.

Le soleil s'était probablement déjà levé dans le ciel, mais vu la densité des arbres, seule une faible lumière matinale parvenait à l'unité no 1. Alysson trébuchait à chaque deux pas dans les racines d'arbres ou les roches émergentes du sol et son moral commençait à en ressentir le contre coup.

- On peut arrêter deux minutes? J'ai mal au pied.

Henker retira sa main gauche de sa C-7 et tapota amicalement le dos de sa jeune consœur avant de lui faire un signe négatif de la tête. Johanne compléta avec un « non » catégorique.

- La p'tite a raison, si ça continue je vais avoir des corps au pied qui vont devenir tellement gros que je ne pourrai même plus enlever mes bottes!
- Vous n'avez pas du tout le sens de l'exagération, Évati, ironisa Johanne. Le périmètre de sécurité approche. Nous allons devoir faire attention. Signalez-moi n'importe quel bruit suspect.
- Un bruit suspect dans la forêt... ben voyons.

Roberge chiquait du tabac fréquemment, surtout en situation de stress. Elle cracha une énorme expectoration brunâtre au pied d'un tronc d'arbre et s'essuya la bouche du revers de la main.

- T'es dégueulasse! Tu parles d'une mauvaise habitude, s'écria Lindgren.
- Vos boîtes! s'emporta Johanne. Si on se fait repérer, on est faites... fait que fermez-la. Déjà qu'hier on s'est fait lessiver, j'ai pas envie que ça recommence.
- Je n'étais même pas de votre côté hier, répliqua Roberge.
- C'est vrai, c'est elle qui m'a donné une jambette pour mieux me lier les mains...
- Ah, c'était vous ça Lingren... Ha! Ha!
- Exactement!
- Vos gueules!

Johanne ordonna que les membres de l'unité se dispersent tranquillement tout en continuant d'avancer dans la même direction. Elle voulait que leur vision soit la meilleure possible. Tout à coup, une voix sortant de la radio fit sursauter le Caporal Bilodeau.

- Où êtes-vous, unité 1?
- Nous venons d'entrer dans le périmètre de sécurité.
- Pourquoi vous ne m'avez pas appelé?

Johanne resta interdite un moment.

- J'ai oublié...?
- Ne refaites plus ça Caporal, vous êtes supposées nous tenir au courant de votre progression.
- Désolé Sergent, je vous redonne des nouvelles quand je peux. Je dois maintenant couper la communication pour de ne pas qu'on se fasse repérer.

Johanne tourna le bouton de *on* à *off* et fit signe aux autres de continuer d'avancer : les filles s'étaient arrêtées en entendant la voix de Lachance.

Leur progression se faisait toujours aussi lentement, vu le terrain capricieux, et le nouveau défi était de surveiller les alentours afin d'apercevoir n'importe quel mouvement suspect. Puis, un autre bruit étrange se fit entendre. Ça ressemblait aux gargouillis d'un monstre qui attendait au détour pour dévorer ses futures victimes.

- Désolé les filles, c'est mon estomac.

Henkel avait levé sa main comme pour se protéger d'une éventuelle attaque verbale.

- Osti, Henkel...
- À terre tout le monde! ordonna Johanne.

Le groupe se précipita au sol. De longues secondes passèrent sans qu'il ne se passe rien. Roberge s'impatienta et lança un caillou à Johanne, lui faisant d'étranges faciès lorsqu'elle eut son attention.

- Qu'est-ce qu'il y a? Chuchota Johanne en se retourna vers Roberge.
- Qu'est-ce que vous avez vu?
- Quelqu'un bouger en arrière d'un arbre.
- On fait quoi *asteure*?

Johanne fit un balayage des alentours et réfléchit quelques secondes et revint à Roberge.

- Je vais aller voir.
- Vous n'êtes pas bien Caporal? Si c'est un soldat du camp adverse, on est cuites!
- Je vais seulement jeter un coup d'œil, tenez-vous prête à me venir en aide.

Roberge roula des yeux et fit des signes aux autres pour avoir leur attention. Elle leur fit comprendre que Bilodeau s'apprêtait à aller voir ce qui se passait. Les C-7 se mirent en joug (chargées aux balles de caoutchouc pendant les exercices) et les soldats attendirent anxieusement qu'il se passe quelque chose. Johanne s'approcha à pas de loup vers l'arbre en question et tout ce que ses collègues virent c'est leur Caporal baisser son arme et prendre par le collet un autre soldat caché derrière un arbre.

- Tiens, tiens, bonjour, Leduc.
- Bonjour Caporal, répliqua-t-elle à moitié étouffée par la surprise.
- Alors, on nous espionne?
- Bof, vous savez, c'est de bonne guerre.
- Qui vous en a donné l'ordre?

Leduc haussa les épaules, faussement innocente, souriant à pleines dents. Pendant ce temps, Henkel lançait un caillou à Roberge pour avoir son attention.

- Quoi?
- On fait quoi là? On reste enracinée ici?
- J'ai l'air de le savoir?

Alysson se manifesta.

- On serait mieux de rester couché par terre au cas où les adversaires seraient dans le coin.
- Pas bête ça, répliqua Évati.
- OK, les filles, levez-vous. On a une prisonnière maintenant. Trouvez-moi de la corde pour lui lier les mains.
- Ah, faites pas ça Caporal je dois aller me rapporter.
- Tant pis pour vous et votre unité.

Leduc fit la moue, puis tenta sans succès de s'enfuir, car Roberge l'attendait avec son fameux croc-en-jambe.

- Roberge! Je te payerai plus jamais de bière aux danseuses!
- Arrête, tu vas me faire pleurer.

Cette dernière empoigna Leduc fermement et la força à avancer pendant que l'autre feignait d'avoir les jambes molles. L'unité 1 continua sa route avec une prisonnière plutôt bruyante sur plusieurs mètres lorsque Roberge, écœurée, la bâillonna tout simplement. Henkel ne put réprimer un rire, tandis que Nguyen eut pitié pour Leduc. Depuis son arrivée au camp d'entraînement, Alysson ne se sentait pas à sa place dans cette forêt. Elle regrettait l'université, ses amies et les grâces matinées qu'elle n'avait plus. Enfin, ce fut le contexte de violence qui entourait l'armée qui la rendit songeuse.

Le dernier kilomètre s'achevait lorsqu'elles virent le foulard d'un rouge écarlate toujours noué à un arbre. Johanne eut une bouffée de chaleur qui lui enflamma les joues et lui donna des papillons à l'estomac. Personnes en vue. C'était trop facile, et pourtant... Les soldats ne pouvaient quand même pas apparaître de nulle part pour protéger leur bien. Ou peut-être que l'équipe responsable de garder le foulard avait poursuivi les autres unités en laissant le champ libre par mégarde? Tant pis, il fallait tenter le tout pour le tout, car dans la vie « qui ne risque rien n'a rien », se disait Johanne avec peu de conviction. Rapidement, elle fit signe à ses soldats de se taire et à Alysson de garder Leduc au cas où elle essaierait encore de fuir. Ensuite, elle pointa son doigt en direction de l'arbre afin que son équipe sache dans quelle direction aller. Toutes suivirent à une bonne distance leur Caporal. Johanne s'approcha de l'arbre le cœur battant. Elle fit de lents pas. Une fois arrivé le nez presque collé à l'arbre, elle regarda à gauche, puis à droite, fit un sourire et approcha ses mains pour le détacher. Sans crier gare, un bruit de sifflet retentit de nulle part. Johanne s'éloigna instinctivement du tronc, cherchant en vain d'où avait pu provenir le signal d'alarme. Des bruits et des cris se faisaient entendre, mais elle n'arrivait pas à les localiser jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'ils venaient d'en haut. Des femmes-araignées masquées se jetèrent sur elle et ses soldats, leur mettant un sac en tissu noir sur la tête et ligotant leurs mains derrière leur dos. Leduc n'y échappa point.



Les six femmes furent emmenées puis mises à genoux en cercle dans une clairière non loin de l'arbre au foulard où les attendaient le reste des unités dans la même position, le sac toujours sur la tête. Une vingtaine de soldats patrouillaient le secteur et surveillaient leurs prisonnières. Le sac en tissu fut retiré de toutes les têtes et le cœur de Johanne faillit s'arrêter : au milieu du cercle se trouvait des cages contenant n'y plus ni moins que le Sergent Lachance, le Lieutenant Bourgeois et les autres gradés en charge des autres pelotons.

- Tiens, on a plus de compagnies, ironisa Lachance.

Elle regarda Karine recroquevillée sur elle-même qui peinait à prendre une position confortable à cause de sa stature dans cette cage trop petite pour deux personnes. Karine quant à elle ne voyait pas d'un bon œil la capture de toutes les unités et commençait à s'agiter malgré elle. Elle ne pouvait qu'imaginer les pires scénarios possible. Toujours dans le cadre d'exercices bien sûr. Ackermann tapait nerveusement du pied dans le fond de sa cage et Alphonse soupirait bruyamment de sa propre cage pour lui faire comprendre que ça la dérangeait. Les prochaines heures ne seraient pas de tout repos.

Le regard de Johanne se dirigea ensuite vers la femme masquée qui se tenait à proximité des cages. Elle creusait le sol du talon de sa botte droite en regardant la paume de ses mains. D'un coup sec, elle retira sa cagoule et la lança sur une des cages. Johanne ne fût pas si surprise de voir apparaître le Major Collins.

- Bienvenue dans mon camp. Comme vous pouvez le voir (elle désigna les autres soldats armés qui se tenaient derrière) elles ne font pas partie de notre base militaire.

Ces soldats retirèrent toutes leurs cagoules à ce moment même. Aucun visage familial n'apparut aux yeux des militaires.

- Et c'est normal, compléta Collins. Vous avez devant vous l'UST, soit l'Unité spéciale tactique. Elles sont spécialisées dans les combats à mains nues, à armes blanches et tout ce qui à rapport de près ou de loin aux armes à feu.

Dans sa prime jeunesse, à l'époque où ni femme ni enfants ne l'attendaient à la maison, Collins avait été une agente de l'UST. Ce commando spécial avait pour mandat de remplir les tâches d'assassinat de personnages hauts placés qui n'obtempéraient pas comme le gouvernement canadien le voulait. Il pouvait s'agir autant de députés trop libéraux que de membres du crime organisé insaisissables par la police régulière bien souvent faute de preuves. Elle fût décorée à maintes reprises pour avoir menée à bien chacune de ses missions et serait resté dans cet environnement où les agentes carburent à l'adrénaline si elle n'avait pas croisé un jour le chemin de cette merveilleuse petite femme blonde, il y a de cela quinze ans. Une contravention de vitesse dévia son orientation de carrière lorsqu'elle aperçut ce visage souriant lui tendre le billet d'infraction. Collins eut l'audace de lui demander d'écrire son numéro de téléphone dans un espace blanc et contre toute attente, Suzie s'exécutait. On dit que l'amour rend aveugle et c'est exactement ce qui se passa chez Collins. De nature libertine, elle devint fidèle. Un amour qui la garderait stable à jamais avec en plus de tout cela, deux charmantes gamines qui la rendraient heureuse. C'est ce qui l'avait amené à prendre un poste permanent à Montréal, un poste qui lui donnait des responsabilités sans qu'elle n'ait à partir en mission secrète régulièrement, au grand réconfort de Suzie. Avec les années, la confiance du Brigadier-général s'accrut en Collins et elle eut la charge officieuse de la base. Elle était désormais maître à bord.

- Étant donné vos piètres performances des derniers jours, continua Collins, elles vous montreront ce que vous devez savoir. Et votre prix pour chaque bonne performance sera de délivrer vos gradés. Si vous ne réussissez pas, non seulement vos officières resteront en cage, mais vous irez les rejoindre.

Alysson se sentit soudainement étourdie. Elle était claustrophobe et ne pouvait s'imaginer passer 2 secondes dans un endroit clos. Des larmes roulèrent tranquillement sur sa joue et des sanglots étouffés s'échappèrent de sa gorge. Johanne l'entendit et essaya de la réconforter d'un faible sourire, mais Collins vit le manège et ordonna à deux de ses militaires de l'UST de les séparer. Alysson émit un cri déchirant qui glaça le sang des prisonnières, tandis que la grande sœur retenait en vain ses propres larmes. D'un ton glacial, Collins poursuivit ses instructions.

- Soldats, je vous présente le Sergent O'Reilly, entraîneuse-chef de l'Équipe nationale d'arts martiaux. Elle a également été décorée de la Croix de la Vaillance³ il y a de cela une dizaine d'années...

³ Cette médaille est remise pour reconnaissance d'actes de bravoures en situation de dangers.

O'Reilly s'avança d'une démarche menaçante au centre du cercle, aux côtés de Collins.

- ... l'Adjudant-maître Parks, commandante de l'École Supérieur Militaire, experte en fusil d'assauts et pistolet de tout genre, elle vous montrera tout ce qui vous a échappé depuis votre camp de recrues et votre dernier QS⁴...

Parks resta à sa place, mais fit un léger signe de tête pour saluer les militaires à genoux.

- ... le Sergent Aspinall, douée dans le maniement des armes blanches, vous enseignera plusieurs façons d'utiliser votre baïonnette qui ne vous auraient jamais même traversé l'esprit... Et finalement moi. Le maniement de l'épée est réservé strictement aux officières, mais je ferai une exception pendant les prochains jours que nous passerons dans cette clairière. De cette façon, je pourrai dire au gouvernement que je ne commande pas des poires et des bonnes à rien, mais que les militaires de ma base sont prêtes en tout temps à n'importe quelle éventualité.

Le découragement se fit sentir dans le cercle. Une prisonnière moins couarde que les autres prit la parole.

- Permission de parler, Major.
- Faites Hudson.
- Sauf votre respect et celui que je porte au gouvernement du Canada, Major, je trouve aberrant que nous soyons entraînées comme des machines à tuer sans émotion, que nous n'ayons pas de guerre à faire et que les seules personnes que nous devons tuer soient des citoyennes qui manifestent pour les droits humains.

Ce fut comme une gifle en plein visage. Tous les membres de l'UST se tournèrent en direction de leur supérieure en attente d'un ordre pour faire taire l'hérétique, tandis qu'un sourd brouhaha et un malaise grandissant parcouraient le cercle des prisonnières. Collins encaissa difficilement le choc, mais ne laissa rien paraître, qu'un visage froid sans émotion, comme à son habitude.

- Emmenez-la à l'écart, je vais m'entretenir avec elle plus tard.

Deux militaires du commando spécial se dirigèrent vers la prévenue et l'emmenèrent sans qu'elle bronche, fixant cependant Collins d'un regard haineux.

- Bien, je vous laisse entre les mains du Sergent O'Reilly. C'est avec elle que vous aurez l'occasion de sauver vos gradés ou de vous perdre vous-même. Bonne chance.

L'escouade resta sur place pour surveiller leurs prisonnières tandis que Collins se dirigeait en direction nord, là où l'on emmenait Hudson.

⁴ Qualification soldat

- Bonjour Mesdames. Je sens que vos genoux doivent souffrir, dit O'Reilly avec un sourire qui se voulait rassurant. Asseyez-vous je vous pris.

Toutes obtempérèrent.

- Maintenant, j'ai besoin d'une volontaire qui voudrait bien briser la glace pour ses collègues.

Les soldats se regardèrent avidement, espérant qu'une se lèverait par esprit de sacrifice.

- Dans ce cas, nous pigerons au hasard. Vous, venez devant moi.

Alysson ne respirait plus, elle hoqueta, cherchant son air. Voyant qu'elle ne se levait pas, le Sergent O'Reilly fit signe à deux autres militaires de l'escouade d'aller la chercher. Elle gémit, supplia à chaque petite respiration qu'elle pût trouver, sans attendrir le moins du monde les soldats. La garde laissa Alysson devant le Sergent.

- Vous êtes une pleurnicharde à ce que je vois, Soldat. Vous vous ennuyez de votre mère? Ou peut-être que vous avez oublié votre ourson qui vous tient compagnie pendant la nuit?

O'Reilly changea de ton.

- Ici nous vous transformerons en soldat d'élite, sans émotion face au danger. Qu'en pensez-vous?

Reprenant progressivement sa respiration, Alysson Nguyen haussa légèrement les épaules et renifla.

- Je vois... Bon. Je vais vous montrer comment vous défendre lors d'une attaque et comment contre-attaquer par la suite. Vous êtes mon cobaye. Vous n'êtes pas là pour vous prouvez, alors détendez-vous un peu.

Le poids sur ses épaules semblait s'envoler graduellement et elle reprit confiance. Le Sergent O'Reilly lui demanda de placer ses pieds parallèles au sol, de fléchir un peu les genoux et de monter sa garde (ses bras) du côté de son choix afin de protéger son thorax.

- L'essentiel, dit O'Reilly, c'est que cette partie du corps soit protégée en tout temps. Peu importe ce qu'il advient, les bras doivent défendre le thorax, mais aussi la tête.

Elle prit le bras gauche d'Alysson et fit comme si son bras venait bloquer un coup venant d'en haut. Un petit rire fusa dans le cercle et le Sergent chercha d'où il provenait. Elle le localisa bien vite.

- Vous, votre nom.
- Williamson, Sergent.
- Pourquoi riez-vous?
- Parce que c'est naïf, Sergent.
- C'est la base que vous devez connaître, Soldat Williamson. J'ai hâte de vous voir combattre...
- Ça fait quinze ans que je fais des arts martiaux.
- Ah oui? Excellent. Je vous choisis comme adversaire pendant la séance de combats dans ce cas là. Nous verrons combien de secondes vous tiendrez debout.

O'Reilly continua sa théorie, montrant les différents coups de poings et parades qu'Alysson pourrait utiliser. C'était bref, elle ne pourrait pas faire d'elle une combattante en une seule journée, mais avec la base, elle pourrait au moins se défendre... Pour l'instant.



- J'ai faim, vous ne donnez pas à manger à vos prisonnières?
- Fermez-la.

Hudson reçut un violent coup de crosse sur l'omoplate droite et tomba face contre terre. Une paire de bottes s'arrêta proche de son visage. Le soldat se releva avec difficulté, crachant un brin d'herbe au passage. Collins se tenait devant elle les mains sur les hanches.

- Vous avez des doutes à propos de mon *leadership*, Soldat?
- Normalement non, Major. Mais depuis le printemps dernier, je fais des cauchemars la nuit.
- Vous faites des cauchemars...
- ... et j'ai des remords de conscience.
- Si vous étiez trop sensible, il ne fallait pas vous enrôler...
- Vous connaissez le taux de chômage? Et puis il n'y a même pas de guerre! Je croyais que j'irais aider des sinistrés, pas faire un génocide avec les citoyennes canadiennes.
- Vous êtes cynique, ça m'attriste ce que vous me dites là, Soldat.

Collins se déplaçait autour de Hudson pour l'intimider.

- Le but premier d'être un militaire, c'est d'être un pion. Quelqu'un décide sur quelle case vous devez aller et vous y aller. Parce que la personne qui vous y a placé a une stratégie. Son but est simple : gagner une bataille. Si le pion refuse les ordres, comment voulez-vous remporter la partie?

Hudson ricana, mi-outré.

- Et de quelle bataille on parle ici?

- Celle de l'ordre public et du respect envers notre gouvernement. Si vous ne respectez pas l'ordre établi, vous êtes ennemi de l'état.

Hudson perdit contenance. Ses yeux s'humidifièrent.

- Major, il n'y a pas une journée où je ne pense pas au 7 mai. Je ressasse cette journée dans ma tête sans arrêt, du matin au soir. Ma copine m'a laissé quand elle a su que j'y avais participé. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas vivre avec une « tueuse d'enfants ». Ce sont ses mots exacts. Là, ma conscience s'est mise en route et depuis elle n'arrête plus. J'analyse cette journée sous tous ses angles, j'essaie de trouver une solution sans violence à cette manifestation qui a tournée en émeute. Puis, je me dis que des arrestations auraient pu sauver la vie de ces étudiantes.

Pendant le monologue de Hudson, Collins s'était arrêtée en biais du militaire pour s'assurer que cette dernière l'avait dans sa vision périphérique. Malgré l'apparence froide qu'elle arborait, elle se battait intérieurement avec une multitude de raisonnements contradictoires et d'émotions refoulées. Enfin, elle réussit à balayer le tout grâce à ses convictions.

- Y étiez-vous vraiment Hudson? Vous rappelez-vous que des policières se faisaient battre à coups de pieds? Qu'il y a eu des cocktails Molotov de lancés sur les Forces de l'Ordre?

- Les vraies fautives ne se sont pas fait fusiller, Major. Ce sont les manifestantes qui étaient contre la pendaison de ses femmes qui l'ont été.

Une des militaires de l'UST s'approcha de Hudson pour la frapper au visage, mais Collins s'interposa.

- Caporal, reconduisez le Soldat Hudson à la base. Je lui donne un congé forcé et je veux qu'elle soit évaluée par une psychologue.

Le militaire fit une moue de déception puis poussa Hudson dans le dos jusqu'à une jeep garée non loin de là. En quittant le sous-bois à bord du véhicule, Hudson fixa Collins dans les yeux, laissant transparaître un mélange d'émotions accusatrices et étrangeté, de reconnaissance.



La nuit tombait quand Collins revint vers la clairière accompagnée de l'UST. Personne n'avait encore été libéré, même que les cages contenaient plus d'individus. Découragée, elle ordonna qu'on relâche les prisonnières pour la nuit (élan de compassion) et tonna haut et fort que « demain serait encore pire qu'aujourd'hui si quelqu'un n'arrivait pas à combattre décemment ».

Chapitre 2

Le ciel aux gros nuages noirs n'avait pas empêché la petite Stacey de sortir ramasser des coquillages sur la plage non loin de la maison familiale. Elle devait avoir environ 5 ans et portait une jolie robe blanche lui arrivant aux genoux. Sa mère la trouvait intrépide pour son âge et à force de s'inquiéter pour sa sécurité, la petite s'était sentie étouffée et avait revendiqué sa liberté. Maintenant, elle pouvait sortir de chez elle sans trop de surveillance. La consigne était de ne pas s'éloigner de la plage par contre : il ne fallait pas ambitionner. C'était un bonheur extrême pour cette fillette de parcourir le sable mouillé et de jouer avec toutes les petites bêtes qu'elle pouvait y trouver. Sa collection de coquillages devenait imposante et semblait être une source de maux de têtes pour sa 2^e mère, mais cette dernière ne disait rien, elle ne disait jamais rien lorsqu'il s'agissait de sa fille. Le couple n'en avait qu'une et il l'adorait de toute leur âme.

Le vent souffla fort, obligeant Stacey à retenir sa robe contre ses jambes pour ne pas qu'elle se soulève. Les nuages bougeaient rapidement, tourbillonnant sur eux-mêmes, s'approchant rapidement de la plage. Vint ensuite la pluie. D'abord, quelques gouttes par-ci par-là et sans avertissement, une averse se déchargea sur la grève, mouillant en entier la petite fille. Le vent s'en mêla de plus belle. Stacey se dit que c'était bien jouer sous la pluie, mais le vent qui lui fouettait des gouttes de pluie au visage était trop fort pour elle. Elle se réfugia au pas de course chez ses parents. Dégoulinante dans le hall d'entrée, elle retira ses souliers remplis de sable mouillé avec méthodisme, sortant sa langue afin d'effectuer l'opération avec toute sa concentration.

- Maman!

Silence.

- Maaaaman!

- Qu'est-ce qu'il y a, trésor?

- Y pleut fort.

- Oui, j'entends les gouttes de pluie contre la vitre... Stacey! Tu es trempée.

Attends je vais te chercher quelque chose de sec.

- Y a des gros nuages qui s'en viennent maman.

La mère fit déshabiller sa fille, l'assécha à l'aide d'une serviette de bain et lui enfila un pantalon de coton et un chandail à manche longue fait du même matériel.

- Qu'est-ce que tu veux manger pour ta collation?

- Mmmm, je veux de la gomme.

- Non chérie, pas pour la collation. On mange quelque chose qui va te soutenir jusqu'au souper.

- Mmmm, des céréales.

- T'es sûre? Tu ne veux pas un morceau de fromage avec des carottes pour ne pas porter de lunettes quand tu seras grande?

- Mmmm, OK!

L'assiette que la mère de Stacey lui mit sous les yeux avait déjà été préparée. La fillette ne s'en aperçut pas et commença à manger ses carottes, gardant toujours son fromage pour la fin.

- Maman, y pleut vraiment beaucoup dehors.
- Oui ma chérie.

Une secousse fit vibrer les fenêtres du solarium. La mère de Stacey fronça les sourcils, légèrement inquiète, mais ne voulu rien montrer à sa fille. Elle se dirigea prudemment vers le salon où se trouvaient les grandes vitres. Au-dehors, elle vit d'énormes vagues dans l'océan et une pluie torrentielle défaire l'aménagement paysager autour de la maison. Une crainte s'installa dans les entrailles de la jeune mère. Puis une autre secousse fit un bruit assourdissant contre les vitres.

- Maman, qu'est-ce qui se passe?
- Rien ma puce, tiens-toi loin des fenêtres veux-tu?

Sa voix se voulait rassurante, mais elle était devenue plus aiguë. Tout à coup, un débris pris dans les bourrasques vint fracasser une des fenêtres. La fillette et la mère crièrent de concert.

- Viens chérie, viens sous la table.
- J'veux pas!
- Ne discute pas. Je vais aller te chercher une couverture.

Stacey se glissa à contrecœur en dessous de la table à manger et attendit le retour de sa mère. Elle revint bien vite. Le téléphone en main, elle enroula sa fille à l'intérieur de la couverture et appela sa femme qui travaillait dans un bureau d'assurances. Après la deuxième tonalité, la communication fût coupée et les lumières de la cuisine s'éteignirent.

- Ah non...
- On est dans le caca.
- Ne parle pas comme ça toi, je te l'ai déjà dit.

Stacey fit la moue.

Le vent continuait de souffler à travers la fenêtre brisée, lançant débris de tout genre ainsi qu'une quantité phénoménale de pluie. Les prisonnières de l'orage essayèrent comme elles purent de se protéger contre tout ce qui pouvait venir de l'extérieur.

Soudainement, la jeune mère perdit ses couleurs. Son visage livide se tourna vers sa fille et revint à l'objet de son tourment. De ses yeux horrifiés, elle vit une immense vague s'approcher de la maison. Elle serra sa fille contre elle jusqu'à la faire crier de douleur et ferma les yeux.



Williamson reçut le coup de grâce. O'Reilly la plaqua au sol, l'empêchant de faire tout mouvement en retenant son bras dans son dos. Elle continua tout de même à se débattre sous l'emprise du Sergent qui n'avait pas l'intention de la laisser prendre le dessus.

- Lâchez-moi! J'ai compris.

O'Reilly relâcha sa proie avec un certain contentement.

- Je vous félicite, vous y êtes presque parvenue, Soldat. S'adressant aux autres : Je vous laisse en compagnie de Parks maintenant. Nous nous reverrons demain.

Au centre de la clairière, les cages avaient disparu et laissaient place aux militaires étendues contre le sol, essoufflées de leur performance de combat. Seul Marge était assise parmi les autres, massant ses pieds avec acharnement.

- Arrête, ils vont prendre en feu.
- La ferme Bourgeois, j'ai mal.
- Je disais ça pour rire, t'es donc ben soupe au lait aujourd'hui.
- J'en ai ma claque de ses maudites séances d'entraînement là! Je ne serai même pas capable de tenir mon arme, pis Parks va encore me faire courir nu-pieds dans le sous-bois... Non vraiment, j'en ai ma claque. On devrait faire un mauvais coup pour se faire renvoyer à la base, comme Hudson.

Le visage de Karine s'assombrit.

- Hudson a voulu faire une mutinerie, je n'embarque pas dans ce genre de jeu là.
- Ben au moins elle est chez elle...
- Probablement avec une balle entre les deux yeux...
- Qu'est-ce que t'as dit?
- Rien, je me parle.

Une jeep s'approcha des militaires, mais contrairement à ce que croyaient les femmes couchées dans la clairière, ce n'était pas Parks qui était au volant. Collins en sortit, l'air inquiet.

- Garde-à-vous.

-

Toutes s'empressèrent de se lever du sol humide et de se mettre en rang face au Major.

- Je suis franchement désolé de mettre ainsi fin à nos vacances en plein air (Marge fit un drôle de regard à Karine), mais nous avons plus important à faire.

Elle fit une pause pour déglutir.

- Il y a présentement une tempête qui sévit au sud-est de Terre-Neuve et les côtes ont été ravagées par une tempête.

Consternation sur les visages. Collins laissa le temps à son peloton de digérer la nouvelle.

- On vient de m'en informer par radio. Je vous annonce qu'on repart immédiatement pour Montréal. Nous remplirons des caisses de victuailles et dès que la dernière caisse sera emplie, nous partirons en direction de la base de Terre-Neuve. Des questions?

Leduc leva un doigt tremblant.

- Est-ce qu'il va falloir aller repêcher des cadavres?
- Non, pour l'instant, c'est une opération de sauvetage. Rompez!



Montréal

- Alors? Vous avez les analyses génétiques?

- Oui Caporal, elles sont arrivées ce matin.

- Excellent! Qu'est-ce que ça dit?

- Femme dans la trentaine, race blanche, dépendante aux herbes folles... *pot...*

- J'avais compris le sous-entendu...

- ... différents problèmes génétiques, mais rien de grande importance. Un des cils que vous aviez retrouvés sur la scène de crime, chez la journaliste je veux dire, correspond avec le profil de la dépouille anonyme. Donc, soit elles se connaissaient d'avant l'homicide, soit c'est la meurtrière de Lachapelle qui se trouve dans les congélateurs de la morgue depuis deux semaines.

- Merci pour la confirmation, c'est ce que je voulais savoir.
- Le cil n'a pas été retrouvé sur la victime Caporal, c'est une preuve indirecte.
- De toute façon l'assassine est morte alors pour ce qui est de faire une poursuite...

Le coroner fit un hochement de tête suivi d'un sourire, comprenant l'ironie de la situation.

- J'ai autre chose pour vous, dit-elle. Notre cadavre est fiché comme délinquante dangereuse dans le système. Elle s'appelle Coralie Destroismaisons. Pas un nom qui fait mauvaise fille, j'en conviens. Elle vient de sortir de prison pour attaque à main armée, vois de fait et j'en passe... ce n'était pas une enfant de chœur. Vive l'ADN parce qu'après un examen complet du tronc, j'ai seulement découvert des traces d'encre sur ce qui reste du membre supérieur droit et j'en ai conclu que c'était un ancien tatouage. Mais nous n'avions aucun détail du dessin, donc rien qui pouvait dresser un portrait physique

sommaire de la personne. Par contre, j'ai fait part de ma découverte à Wolf et elle a ratissé la ville à la recherche des *shop* de tatouage pour finalement en retracer une dans le centre-ville grâce au nom de la victime qui était dans le système. Les filles de la *shop* lui ont donné le dessin qu'elle avait sur le bras droit : un beau dragon. En complément avec l'ADN ça confirme qu'on a notre suspecte.

Le coronar recula sa chaise d'un bon coup de pied pour arriver au classeur et en sortit une photo d'un bras qui avait un tatou de dragon fraîchement terminé.

- C'est juste dommage que nous n'ayons pas la photo du visage...
- On a le nom de la victime Caporal, que voulez-vous de plus? Allez interroger la famille, les amies, faites votre travail, j'ai fait le mien!

Suzie vint pour répliquer, mais au même instant, la secrétaire du département des homicides entra avec empressement dans le bureau du coronar.

- Caporal MacEwan, je vous cherche depuis dix minutes dans tout l'édifice...
- Qu'est-ce qu'il y a de si urgent?
- C'est votre femme au téléphone.

Le coronar fit un bruit de fouet qui claque avec sa bouche, mais Suzie se contenta de secouer la tête sans donner dans la répartie.

La secrétaire courut derrière son bureau pour se remettre à l'ouvrage tandis que Suzie s'installait confortablement dans son fauteuil pour parler avec le Major.

- Salut chérie. Est-ce que t'es déjà de retour à Montréal?
- Oui.
- On va se voir ce soir comme ça?
- Non, pas vraiment.
- Comment ça?
- T'es au courant pour la tempête à Terre-Neuve?
- Oui, elles en parlent à la radio... est-ce que tu dois aller là-bas?
- Oui.

Suzie poussa un long soupir de mécontentement.

- Elles n'en ont pas une base là-bas?
- Oui, mais l'ampleur de la tâche est trop grande pour elles. On doit combiner nos effectifs.
- D'accord. Je te revois quand?
- Quand ça sera terminé.
- OK... donne des nouvelles quand tu peux.
- Oui, bonne journée, je t'embrasse.
- Moi aussi...

Le son d'un combiné qu'on raccroche se fit entendre à l'autre bout du fil. Suzie raccrocha à son tour, sans presse. Une vague de tristesse glissa sur son visage, puis elle se ressaisit. Les pires dans l'histoire ce n'était pas vraiment elle, c'était ses filles qui ressentiraient une fois de plus l'absence de leur 2^e mère.

Une brise fraîche de la fin octobre s'engouffra entre les rangées de soldats au garde-à-vous. La cour de la base du 51^e bataillon était remplie de militaires qui attendaient le Major Collins pour l'ordre de mission. Tous les regards étaient fixés dans le vide face au Capitaine Sanchez qui avait ordonné le rassemblement. Seul le vent dans les arbres semblait émettre un bruit de fond. Plusieurs minutes s'étaient écoulées lorsque le Major fit son entrée dans la cour. Elle était suivie de deux lieutenants qui portaient sous leur bras droit des dossiers scellés par un élastique. Elle s'arrêta nette devant le peloton. Le Capitaine Sanchez ordonna aux soldats le repos, ce qu'elles firent. Collins prit la parole. Elle expliqua brièvement le contexte de leur mission en leur révélant qu'une tempête avait déjà fait des ravages sur la côte Terre-Neuvienne et qu'il faudrait prêter main-forte à leur voisine. Deux hélicoptères devaient partir d'ici vingt minutes avec dix-sept soldats pour chaque appareil en plus d'un avion Hercule qui devait quitter dans l'heure qui allait suivre. La base de Bagotville avait fourni les appareils. Sanchez cria un « rompez » et tous les soldats se dirigèrent à leur poste, coordonnées avec précisions. Alysson prit place dans l'hélicoptère numéro 1 et lança un regard à sa sœur qui empilait des caisses d'eau dans un monte-charge. Elle lui fit un léger sourire et Johanne lui répondit en lui soufflant un baiser. L'hélicoptère décolla et la grande sœur s'arrêta un instant, une boule dans la gorge, regardant sa petite sœur chérie quitter la base par les airs. Une larme roula sur sa joue et elle l'essuya du bout de son index et de son majeur. Au même moment elle reçut un léger coup derrière la tête.

- Je pense qu'elle va survivre, Bilodeau.
- Roberge, je n'ai pas besoin de votre cynisme. Et mettez Caporal devant mon nom s'il vous plaît.

Roberge ignore l'ordre en faisant un geste du revers de la main, comme pour chasser un moustique.

- Vous êtes trop tendre, ça va jouer en votre défaveur un de ces jours.

Johanne poussa un soupir d'irritement, comme Roberge s'éloignait. Elle continua à empiler les caisses avec empressement. Toute la base fourmillait de militaires au travail. Le deuxième hélicoptère décolla et l'*Hercule* fit son entrée sur la piste d'atterrissage. Cet immense avion pouvait transporter deux *tanks* et des soldats. Les *tanks* étant inutiles pour la mission à venir, ont fit donc monter un seul camion et des palettes entières de ravitaillement. Le tout en place, l'avion décolla avec à son bord le quart du bataillon. Johanne faisait partie du lot, ainsi que le peloton A et B ayant participé aux exercices de Farnham. Le temps était à l'orage et l'appareil essuyait quelques turbulences. Johanne souhaitait avec force que l'hélicoptère de sa sœur arrive à bon port en un morceau tandis que les autres soldats, toutes assises sur les flancs de l'avion, se racontaient des histoires grivoises.

Une heure plus tard, le pilote annonça l'atterrissage et les femmes entonnèrent un hymne tout en frappant du pied et en donnant des coups de crosses de leur arme au

plancher. Les hublots reçurent une violente rafale de pluie tandis que l'avion opérait sa descente. Les militaires chantaient de plus en plus fort contrairement à Johanne qui retenait sa respiration. Le train d'atterrissage toucha le sol et quelques minutes plus tard, l'appareil s'immobilisa. Des sifflements joyeux retentirent et les crosses de fusils se manifestèrent à nouveau sur le sol à l'unisson. La pilote, soit le Capitaine Calderoni, informa les soldats qu'elles pouvaient maintenant se détacher. Au-dehors, la tempête était bien présente. Au loin, la base militaire s'étendait sur un bon kilomètre et les camions pleins à craquer de femmes et d'enfants arrivaient dans son giron à pleine vitesse.



- Major Collins, je ne vous attendais plus!

Le Colonel Bishop, commandante de la base militaire de Hopedale à Terre-Neuve, 10es Régiments des forces armées canadiennes, accueilli dans le hangar d'avion le Major Collins et ses officières d'un sourire faux, une main tendue sans empressement.

- Nous avons fait aussi vite que nous avons pu, Colonel.

Collins serra énergiquement la main de Bishop tandis que l'autre n'offrit qu'une main molle.

Le Colonel Bishop était une femme carriériste, voir opportuniste. Un genre lèche-cul antipathique et sans code moral. Depuis ses débuts dans l'armée canadienne, elle n'avait fait que marcher sur la tête de ses collègues et amies afin d'obtenir des promotions sans jamais avoir participé à aucune mission : elle flattait dans le sens du poil ses supérieurs et plantait un couteau dans le dos de ses condisciples pour s'assurer une place au soleil sans jamais avoir à fournir grands efforts.

Le hangar d'avion servait à recueillir pour l'heure les rescapés de la ville de St-John qui avait été touchée par la tempête de la veille. Une centaine de femmes avec leurs filles devaient se trouver là, couchées ou bien assises sur une couverture grise fournie par la base, attendant que l'équipe médicale fasse le tour des plus mal-en-point. L'ambiance était étrangement calme dans l'enceinte, comme si ces femmes s'étaient réfugiées à l'intérieur d'elle-même en attendant les résultats des pertes humaines et matérielles. Sanchez ne put empêcher l'émotion de nouer son estomac.

- Je vous présente mes Capitaines : Calderoni et Sanchez, mes Lieutenants Ackermann et Bourgeois, ainsi que mon Sous-lieutenant, Alphonse.

Bishop étira la tête pour observer avec un dédain réprimer la troupe d'officières fraîchement débarquée de Montréal. Le comportement condescendant du Colonel commençait sérieusement à donner à Collins des fourmis dans le poing et elle décida de parler immédiatement stratégie.

- Mes troupes sont à votre disposition pour s'occuper des rescapées. J'aimerais qu'on divise les tâches par rapport à...

- Major Collins, je crois que je préférerais voir vos troupes sur le terrain. Mes soldats travaillent sans relâche depuis hier. Nous espérions vous voir arriver avant la tombée de la nuit étant donné que nous avons lancé l'appel à l'aide en après-midi.

Les officières de Collins se raidirent sur place, attendant avec appréhension la réplique de leur *leader*.

- Colonel, sauf votre respect, je crois que vous êtes bien placée pour comprendre qu'un déplacement d'effectifs de cette envergure nécessite un minimum d'organisation. De plus nous étions en exercice dans la forêt lorsque nous avons reçu votre demande. Il nous était donc impossible d'être ici hier en soirée.

Le groupe d'officières relâcha leurs muscles crispés. Bishop renifla quelques secondes pour montrer qu'elle réfléchissait et plissa ses yeux en fixant Collins du regard.

- Bon, venez dans mon bureau, j'ai les cartes de la ville de St-John qui a été touché par la tempête. Vous aurez droit à cinq de nos hélicoptères pour survoler les zones touchées. Est-ce que vous avez du personnel spécialement formé pour les sauvetages en zones inondées?

- Elles le sont toutes.

- Parfait.

Bishop, suivit de Collins et de ses officières, sortirent du hangar d'avions par une porte pour déboucher dans un long couloir aux murs blancs immaculés. Les néons du plafond, disposés parallèlement aux murs, donnaient une luminosité agressive. Les militaires, excepté Bishop, eurent mal aux yeux de l'éblouissement généré par la lumière. Elles les fermèrent instinctivement en pénétrant sans assurance dans le couloir. Collins garda un œil fermé puis alterna avec l'autre jusqu'à ce qu'elles arrivent à la porte du fond.

- Mon bureau, se contenta de dire Bishop.

Elle ouvrit la porte non sans l'avoir débarrée au préalable et les officières pénétrèrent dans un local à l'ambiance tout à fait différente de ce qu'elles venaient de traverser. La pièce comportait une grande bibliothèque fixée au mur du fond, des meubles en acajou vernis longeaient les murs et au centre trônait un immense bureau fait du même matériel. Des cartes géographiques étaient disposées, éparées sur ce bureau dont les pattes regorgeaient de représentations épiques travaillées à la main. Collins en resta bouche bée. Même ses officières se sentirent mal à l'aise devant tant d'étalage de faste.

- Alors voilà les cartes. Vous devrez parcourir les zones 2 et 3. Ce sont les seules qui n'ont pas encore été scrutées par mes soldats. De plus, ce sont les seules qui sont inondées...

- Vous avez évacué des gens qui n'ont pas été inondés avant les autres?

- Question de stratégies. De toute façon, inondées ou pas, les personnes que vous avez vues dans le hangar n'ont plus de maison. Les vents les ont ravagés.
- Si je peux me permettre Colonel...
- Et vous êtes?
- Capitaine Sanchez, Colonel. La priorité dans ces cas-ci c'est de rescaper les personnes les plus à risque d'une mort certaine. Les inondations seraient donc une priorité.
- Considérez-vous chanceuse dans ce cas-ci que je vous laisse l'opportunité de rescaper des gens en danger de mort... vous serez probablement promu.

Son regard revint vers Collins qui lançait des éclairs malveillants.

- Major, prenez les cartes des zones 2 et 3. Ne vous en faites pas, ce sont des photocopies, je ne vous demanderai donc pas de me les ramener à la fin de votre mission. Mesdames, organisez vos troupes, elles partent officiellement dans quinze minutes. Je vous saurais gré également de ne pas me rapporter les cadavres que vous trouverez. Nous les ramasserons lorsque la crue sera retournée dans l'Atlantique. Rompez.

Collins sortit du bureau richement décoré d'une démarche hâtive et lorsqu'elles eurent toutes atteint la porte du hangar. Collins donna un violent coup dans le mur en sortant du couloir.

- La chienne! Je vais l'étrangler...

Sanchez s'empressa de prendre Collins à part du groupe.

- Major, contenez vos émotions, ça ne sert à rien de vous emportez comme ça... Reprenez votre sang froid, je vous ai connue moins échauffée.

Collins passa d'un état d'agitation élevé à une calme froideur. Elle avait remis sa carapace de *leader* des forces armées canadiennes. Les autres s'étaient déjà dirigées vers leur peloton respectif, organisant la répartition des hélicoptères.

- Vous me semblez tendu ces temps-ci. Vous n'êtes plus aussi détaché de votre travail qu'avant. Est-ce qu'il y aurait des problèmes à la maison? s'enquit-elle amicalement.

Collins observa Sanchez pendant quelques secondes, cherchant une réponse à donner à sa subalterne.

- Je crois que ce n'est pas vraiment le temps de parler de ça, n'est-ce pas, Capitaine? Aller rejoindre votre peloton, je vais diriger l'opération par radio d'ici.
- Bien, Major.

Elle salua et courut vers son peloton qui l'attendait déjà devant l'hélicoptère au-dehors. La pluie continuait de plus belle à fouetter le béton de la piste de décollage tandis

que les hélicoptères s'envolaient vers le ciel en colère pour braver les intempéries afin de secourir les victimes restantes de la tempête.



Les vagues continuaient leur routine, venant frapper les murs du rez-de-chaussée de la maison au bord de la plage. Robin et sa fille Stacey étaient entrelacées et regardaient à partir du premier étage le phénomène qui se produisait sous leurs pieds. Robin essayait de réchauffer sa fille qui souffrait d'hypothermie tandis qu'elle-même se mordait la lèvre inférieure pour atténuer la douleur lancinante quelle éprouvait au bas du dos. Une entaille au sourcil gauche l'avait aveuglé d'un liquide visqueux durant la soirée, mais le sang s'était coagulé et une épaisse croûte noire avait remplacé le flot rouge qui s'y était écoulé la veille. La petite geignait par intermittence, comme si elle se réveillait et constatait avec horreur qu'elle n'était pas dans un cauchemar. La nuit avait été pénible. L'angoisse de ne pas être retrouvée, de mourir avant que les secours arrivent. Tout tourbillonnait comme autant de scènes atroces dans sa tête. Le pire, c'est que sa femme ne pouvait pas venir la rejoindre. Robin aurait voulu voir son visage au moins une dernière fois si vraiment c'était la fin.

Un bruit étrange la sortit de ses réflexions. Elle ne pouvait mettre le doigt sur ce qu'elle croyait entendre, mais décida tout de même d'aller vérifier de quoi il en retournait. Robin tenta de dégager délicatement sa fille, mais cette dernière se sentit abandonnée et resserra son étreinte en sanglotant de plus belle.

- J'en ai pour deux minutes Stacey. Reste ici. Ne bouge pas et tu ne risques rien.

La mère se releva avec difficulté sur ses jambes, recouvrit sa fille des plus grosses couvertures qu'elle put trouver et s'approcha d'une des fenêtres du deuxième étage. Elle ne vit que des nuages noirs menaçants. Le bruit devenait de plus en plus fort et toujours rien à l'horizon. Soudainement, elle n'en put plus de cette attente et commença à paniquer. Une crise d'angoisse resserrait son étau contre sa gorge. Elle devait savoir d'où venait ce bruit, car si elle manquait sa seule chance de sauver la vie de sa fille, elle s'en voudrait pour l'éternité.

Robin se dirigea vers la trappe du grenier, l'ouvrit et un escalier se déploya jusqu'au plancher. Elle l'escalada et se retrouva dans une pièce sombre où elle pouvait à peine déplier son dos. Au fond, une autre trappe. Celle-ci menait sur le toit. Elle essaya de l'ouvrir mais n'ayant jamais été utilisée, la trappe ne sourcilla même pas. La rouille accumulée bloquait probablement les charnières installées à l'extérieur. Robin réprima un cri de frustration dans sa poitrine pour ne pas effrayer sa fille et s'effondra sur les deux par quatre, prises d'une crise de larmes incontrôlable.

- Maaaman! Reviens, j'ai peur.
- Attends Stacey... ça ne sera pas long.

Elle essuya ce qu'elle put des larmes sur son visage et une idée lui traversa l'esprit au même instant.

- Je vais faire du bruit Stacey, n'aie pas peur.

Elle se coucha sur les planches, l'une contre son dos et l'autre contre ses fesses, et donna un grand coup de pied contre la trappe.

- C'est quoi qui se passe maman?
- Ça ne sera pas trop long mon bébé. Maman arrive bientôt.

Elle recommença le même manège à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle sente la trappe s'entrouvrir. Elle se repositionna pour frapper de l'autre pied et redoubla d'ardeur. À chaque coup donné, la porte s'ouvrait un peu plus. Robin eut le dessus et finit le travail en poussant de ses mains. Lorsque son attention se relâcha de la trappe, elle vit au loin dans le ciel quelque chose qui ressemblait à un hélicoptère. Elle grimpa sur le toit, agitant ses bras énergiquement. Elle cria à tue-tête, enleva son chandail pour en faire un drapeau, espérant qu'elles les verraient de leur point de vue. Robin s'épuisa rapidement. Elle se rassit, prise d'une autre crise de larmes. Elle n'avait plus de force en elle. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était attendre que l'hélicoptère soit assez proche pour qu'elle refasse une autre tentative.

- Qu'est-ce que tu fais, maman?
- Retourne en bas chérie, tu pourrais tomber à l'eau ici.
- Mais j'ai froid moi...
- OK, viens ici, maman va te réchauffer.

Elles restèrent entrelacées une vingtaine de minutes avant que l'hélicoptère ne soit assez proche pour qu'il les voient. Robin essaya de se relever, mais n'y parvint pas. Elle se résigna à l'inévitable, non sans grande affliction, et ferma les yeux, caressant le visage de sa fille endormie. Un temps passa. Le bruit de l'hélice se fit plus clair. Robin n'osait regarder ce qui se passait et attendait le néant. Une ombre passa sur ses paupières. Puis, elle sentit la présence d'une tierce personne à ses côtés. La voix de la femme résonnait dans sa tête et semblait lointaine à la fois.

- Madame! M'entendez-vous? C'est l'armée canadienne, on est là pour vous sauver.

Robin entrouvrit les yeux et aperçut un visage ovale au regard franc. La femme était plus petite qu'elle, mais étrangement, elle se sentit en sécurité. La militaire lui retira Stacey des bras et une autre femme vêtue de noir comme la première repartie avec elle. Elles attendirent que la militaire et Stacey soient hissés à bord pour que la première femme harnache Robin et qu'elles soient hissées à leur tour à l'intérieur de l'hélicoptère.

Montréal, 1^{er} novembre 2345

Suzie MacEwan, assise droite sur sa chaise peu confortable de bureau, tapait rapidement sur sa machine à écrire son compte-rendu final du Cadavre du Fleuve comme elle l'avait surnommé. Tout ce qu'elle pouvait en déduire c'était que Coralie Destroismaisons avait été engagée afin de faire taire Larochelle. Cela signifiait que le gouvernement ne se salissait pas les mains avec leurs crimes. Seulement bien sûr lorsqu'il s'agissait de montrer l'exemple. Et là encore, c'était les marionnettes de la police ou de l'armée qui faisait le travail... Mais ça, elle ne pouvait pas l'écrire dans son rapport.

Des faits.

Seulement des faits.

Les hypothèses se trouvaient bannies de ses pages, surtout ses déductions antigouvernementales. Surtout elles. Suzie ne voulait pas finir ses jours au bout d'une corde avec pour mention sur son certificat de décès « traître à la nation » suivit d'un enterrement sans cérémonie dans une fausse commune.

Ses doigts se mirent à taper sans grande conviction sur la machine à écrire, parcourant mollement les touches, s'organisant eux-mêmes pour qu'un texte naisse de ces lettres cordées une derrière l'autre. Ce qu'elle voyait de son paragraphe était flou, elle n'y portait pas attention. Le mode automatique de son cerveau avait pris le dessus.

Suzie poussa un soupir de soulagement en terminant son rapport. Une pointe d'agacement pouvait tout de même se lire dans sa gestuelle. Elle aurait voulu avoir plus de preuve pour incriminer le gouvernement... leur rire en plein visage, brandissant un papier qui contiendrait toutes les preuves nécessaires pour démontrer aux sceptiques et aux pantins qui ne vivent que pour la gloire du pays que leur gouvernement n'est rien de plus qu'une machination dictatoriale, écrasant au passage celles qui rêvent du libre droit d'expression.

Ces réflexions furent interrompues par l'arrivée du Caporal Wolf, l'enquêteuse aux crimes majeurs avec qui elle était jumelée et dont elle partageait le même local.

- Bon matin Suzie. Tu es de bonne heure au poste... Tiens, un bon café.
- Merci... Je voulais en finir au plus vite avec mon dernier rapport sur le meurtre de Destroismaisons.
- J'avoue que c'est énervant stagner dans une affaire qui n'avance pas. J'ai terminé le mien il y a trois jours.

Suzie n'écoutait déjà plus sa collègue. Elle rêvait encore à sa rébellion contre le gouvernement, voyant une foule de femmes dans les rues criant au scandale. Elle en ressentit une certaine fébrilité.

- De toute façon, ces meurtres... c'était un bon ménage tout de même.

Suzie sortit de ses réflexions aussi vite qu'elle y était revenue.

- Qu'est-ce que tu veux dire?
- Tu sais bien... cette *gamique* antigouvernementale... celles qui ont fait assassiner Larochelle nous ont débarrassées d'une hérétique et celles qui ont fait assassiner la supposée meurtrière de Larochelle nous ont débarrassé d'une criminelle qui a siphonné l'argent de nos impôts pendant plusieurs années quand elle était en prison... non, je crois que c'était une bonne chose.

Suzie en resta bouche bée. Une trentaine de secondes se passa avant qu'elle ne puisse articuler quoi que ce soit.

- Ça, c'est ton avis.

Wolf qui s'apprêtait à prendre une gorgée de café s'arrêta net. Elle contempla Suzie avec de grands yeux surpris, comme si elle venait de dire une obscénité.

- Tu veux rire, j'espère.

Suzie se rendit compte de la tournure que pouvait prendre la conversation et décida de ne pas continuer l'argumentation.

- Je fais seulement dire que les coupables peuvent être punies d'une autre façon.
- T'es donc ben moumoune toi...
- Helena, s'il te plaît, je n'ai pas envie de parler de ça.

Suzie avait haussé le ton et regardait Wolf d'un air fâché. Cette dernière se contenta de prendre sa gorgée de café en observant son interlocutrice. Elle ne répliqua pas et se retourna vers son bureau, ouvrant son premier dossier de la journée.

Une heure passa sans que les deux femmes n'échangent de paroles. Puis, le téléphone sonna. On appelait Wolf. Elle répondit le plus nonchalamment du monde contrairement à ses habitudes et se redressa sur son séant aussitôt qu'on lui apprit ce qu'il venait de se produire.

- Suzie, viens-t-en trésor, on a un autre meurtre.
- Lâche-moi les petits noms...

Wolf ricana et elles se dirigèrent vers leur véhicule banalisé.



Richer attendait les bras croisés, accotée sur son auto-patrouille qui bloquait la vue de la scène de crime aux passants. Les ambulancières embarquaient la survivante de la bagarre et s'apprêtaient à partir lorsque les enquêteurs sortirent de leur véhicule.

Malgré le soleil, l'air était frisquet. Richer avait revêtu son manteau d'automne et les enquêteuses avaient fait de même. La patrouilleuse les accueillit avec un sourire protocolaire et leur présenta le corps de la victime en écartant le bras.

- Qu'est-ce qui s'est passé? demanda Wolf.
- Bagarre. Une honnête citoyenne et une itinérante.
- Assez incongrue...
- Moi je dirais étrange, contenta de répliquer Suzie.
- Qu'est-ce qui te fais penser ça? l'interrogea Wolf.
- La situation. Je peux voir son visage?
- Oui bien sûr.

Suzie s'approcha du corps tandis que Richer relevait la toile. En apercevant le visage de la victime, Suzie recula, effrayée.

- Qu'est-ce qu'il y a? demandèrent en chœur Wolf et Richer.
- Je la connais, dit-elle en un souffle. Je suis désolée... je ne peux pas prendre l'enquête.
- D'où est-ce que tu la connais?
- Je ne sais pas, je ne sais plus... je dois rentrer.

Sous les regards interrogateurs de ses collègues, Suzie partie à pied en direction de sa demeure. Elle était sous le choc. Elle connaissait cette femme, elle l'avait déjà vu.

Elle était membre de la société secrète de Marguerite Laframboise.



Comme tous les matins, Mélissa Lachance arrêtait au service au volant d'un des quatre Tim Hortons de son voisinage et comme chaque matin, elle se commandait un grand café deux laits deux sucres avec un bagel au fromage à la crème, sans beurre, qu'elle dégustait tranquillement en allant travailler, le volant entre les genoux.

Elle arriva au laboratoire de Recherches et Technologies canadiennes à 9h15. Dans son empressement à rejoindre son poste, elle coinça son sac à main dans la portière de son véhicule. Quelques coutures déchirées plus tard, elle rouvrit sa portière, dégagea son sac et referma en prenant bien soin de garder sa sacoche éloignée. Mélissa courut dans les marches de l'édifice, car l'ascenseur prenait un temps fou à desservir tous les étages et une fois arrivée dans le bureau de recherche, Cécile ne vit qu'une personne trébucher à l'entrée et faire un vol plané, projetant dans sa chute un sac dont le contenu se répandit par terre.

- Salut Mélissa.

Mélissa, rouge de honte, se redressa et fit mine de rien.

- Comment vas-tu Cécile?

- Pas pire. Toi? Comment étaient tes vacances?
- Je n'étais pas en vacances... j'étais dans le clos... avec mes super amies militaires.
- Ah oui... pis, c'était comment?

Mélissa fit semblant qu'elle n'avait pas entendu la question et commença à retracer ses effets personnels sous les tables garnies d'éprouvettes et de microscopes.

- Méli-Mélo...
- Quoi?
- Je t'ai demandé comment c'était dans la forêt avec plein de femelles...

Mélissa mit son dernier article dans sa sacoche et s'approcha de Cécile, un regard réprobateur au visage.

- Premièrement je sais déjà ce que tu vas me demander et pour la je-ne-sais-pas combienième fois, non je n'ai pas baisé.

Cécile émit un petit rire amusé.

- Deuxièmement, c'était merdique. J'ai fait une gaffe les premiers jours et ensuite on a été capturé par un groupe de commandos qui nous a entraîné pendant je ne sais plus combien de jours au combat et autres disciplines violentes, auxquelles je n'adhère pas, sous prétexte qu'on est nulle là-dedans. Gracieuseté du Major Collins. Je déteste cette femme-là. Des fois, je la regarde pis j'aurais juste envie de lui lancer des roches au visage. Tsé, c'est le genre de femme qui a beaucoup de caractère, trop d'ambition et je la catégoriserais même de perturbé mentale avec l'histoire du mois de mai...

- ...histoire à laquelle tu as participé...
- ...ta gueule... pis en plus pour faire encore plus chier ; elle est belle!
- C'est quoi le rapport?
- C'est le rapport que ça me fait la haïr encore plus.
- Eh bien... changement de sujet, ce n'est pas ton escadron qui est parti pour Terre-Neuve?
- Oui.
- Qu'est-ce que tu fais ici alors?
- C'est les forces régulières qui sont parties, moi j'ai le droit de refuser vu que je suis dans la réserve.
- T'es gras dur... Moi à ta place j'aurais aimé ça aller aider nos compatriotes de l'est au lieu de rester ici pis de faire du lab...
- Ben, vas-y les aider! Vas-y!
- Coudonc toi, tu t'es-tu levée du pied gauche à matin?

Mélissa s'assit sur un haut tabouret adjacent à la table et se prit le visage entre les deux mains. Elle prit quelques minutes pour se ressaisir.

- Désolé Cécile. C'est juste que l'armée n'a jamais été mon choix. Une question de prestige familiale... J'ai hâte qu'on trouve notre gène manquant.

- Ça ne fera pas partir l'armée.
- Mais ça va enlever le contrôle que le gouver...

Lachance arrêta de parler. Elle regarda furtivement la caméra placée dans le coin de la pièce et fit un signe de la main à sa collègue qu'elle changeait de sujet.

- Du nouveau dans les recherches?
- Non, et la réserve de sperme s'épuise toujours. Si on ne trouve pas d'ici quelques années, adieu l'humanité.

Mélissa regarda devant elle, l'air grave. Cécile reprit, l'air rêveur.

- T'imagines? Avant, il y avait des hommes sur terre. Pas besoin de laboratoires ou d'inséminations artificielles. Tout ça se faisait naturellement...
- Ouais...
- Tu t'en fous?
- Oui.
- Pourquoi?
- Parce qu'on est l'espèce supérieure. On leur a survécu. On est l'évolution de la race humaine, alors je me fous pas mal que nos ancêtres les primates nous aient côtoyés.
- Les hommes, pas les primates.
- Même chose. Pis c'est pour ça qu'il faut trouver le moyen de créer un spermatozoïde avec les caractéristiques génétiques de l'humain avant que nos réserves s'épuisent. J'en reviens même pas qu'on a pu tenir autant de siècles sans faire remplir la réserve...
- Comment ça des siècles? Ça doit faire des millénaires que l'homme ait disparu de la surface de la Terre!

Lachance observa longuement son amie.

- Tu es capable de te la fermer?
- Oui, pourquoi? Qu'est-ce qui se passe?

Elle prit un papier et écrivit une phrase qu'elle mit ensuite sous le nez de sa collègue. « Le gouvernement nous a menti, il a fabriqué notre histoire ».

Cécile écarquilla les yeux, abasourdie.

- Tu me niaisés?! Comment t'as appris ça?

Lachance reprit le bout de papier et un crayon. Sans hésiter, elle griffonna trois mots. « On nous surveille ».

Sa collègue regarda instinctivement la caméra et reprit son travail avec empressement. Mélissa fit de même, revêtant son sarrau blanc fripé qu'elle avait roulé en boule dans le fond de son sac à main.



La route entre sa maison et le lieu du crime lui semblait interminable. Suzie n'arrivait tout simplement pas à penser clairement. Le meurtre avait été perpétré dans un quartier résidentiel très calme loin du centre-ville et elle ne pouvait s'expliquer ce qu'une itinérante faisait dans cet endroit, cherchant querelle à une femme travaillant dans les finances, une femme sans antécédents violents, une femme complotant en secret contre le gouvernement...

Suzie était tant absorbée dans ses pensées qu'elle n'entendit pas l'auto-patrouille sur ses talons s'approcher tranquillement. Tout ce qu'elle vit fut son devant blanc surmonté d'une armature métallique peinte en noir pour faire dévier les autos dans des poursuites dangereuses. La voiture s'arrêta net et la fenêtre du côté passager adjacente à Suzie baissa complètement. Richer se pencha sur le siège pour regarder la fugueuse.

- Besoin d'un lift, Caporal?
- Non merci, Richer. J'ai envie de marcher.
- J'insiste.

En disant cela, elle ouvrit la portière d'un grand coup. Suzie s'en approcha puis l'agrippa avant qu'elle ne se referme.

- Tu n'es pas censée rester sur la scène de crime avec Wolf? s'enquit MacEwan.
- Les filles du lab s'en viennent pour ramasser les preuves médico-légales et puis il y a Larosa qui est déjà là pour me relever. Embarquez.

Suzie obtempéra. Le véhicule continua son chemin jusqu'à l'embranchement puis tourna à droite pour aller prendre l'autoroute. Ce serait moins long de cette façon.

Dans la voiture, le silence. Richer ne demanda rien et Suzie ne dit rien pour s'expliquer. Une fois dans l'entrée de la grande demeure des Collins, Suzie n'eut pas le courage de sortir, elle avait l'impression d'être collée à son siège.

- Vous habitez bien ici?
- Oui.

Richer resta coite. Elle caressa son volant puis s'amusa à retirer de petits morceaux de caoutchouc qui s'effritaient à force d'usure depuis les années d'utilisation. Suzie restait toujours assise.

- Voulez-vous rentrer chez vous ou bien voudriez-vous aller manger un morceau?
- Et tes patrouilles?
- Disons que je prends mon heure de dîner plus tôt que prévu.
- Si t'as un *call*?
- Vous m'accompagnerez... vous avez votre arme et un gilet par balle?

- Juste mon arme.
- ... bon, je vous laisserai au restaurant dans ce cas.

Suzie émit un petit rire et se sentit mieux.

- Allons-y dans ce cas.



Le restaurant qu'avait choisi Richer était un classique qu'elle fréquentait au moins trois fois par semaine. Heureusement, elle s'entraînait deux heures par jour, six jours semaines, car elle aurait eu droit à son renvoi immédiat du Service de Police de la Ville de Montréal pour cause d'obésité. Cet endroit mettait à l'avant-plan une nourriture riche en gras saturé caché sous une montagne de sodium qui donnait bon goût aux aliments. Les deux policières prirent place devant la vitrine donnant sur l'extérieur et commandèrent rapidement. Elles n'échangèrent mot de tout le repas. Richer mangeait avec appétit son assiette bien remplie tandis que Suzie piquait dans la sienne de ses doigts ce qui n'était pas recouvert de sauce, jouant avec sa fourchette de l'autre main. Son assiette terminée, Richer la poussa pour signifier à la serveuse qu'elle en avait terminée et balaya du revers de la main toutes miettes qui se trouvaient sur la table ou bien sur son pantalon.

- Bon, dis-moi ce qui se passe.
- Plus de vouvoiement?
- Pas pour les confidences.

Suzie poussa un soupir.

- Désolé, je ne peux pas en parler.

Richer plissa des yeux, faussement offusquée.

- Dis-moi au moins qui c'est.
- Je peux te dire qui c'est, mais pas d'où je la connais.
- C'est déjà ça de gagné.

Suzie s'éclaircit la gorge

- Elle s'appelle Mireille Doucet. Elle s'occupe de placement à la Banque Canada Trust. Elle n'a aucun antécédent criminel et n'a jamais été violente. Alors je doute qu'elle ait vraiment été impliquée dans cette soi-disant bataille.
- Moi je ne fais que rapporter ce que la suspecte m'a dit. Les témoins de la scène corroborent ses dires en plus. Ça ne laisse pas beaucoup de place à l'interprétation.

Suzie poussa un soupir puis regarda la patrouilleuse dans les yeux.

- Richer, qu'est-ce que tu penses du Gouvernement du Canada?

La question surprit l'interlocutrice. Elle commença à agiter ses doigts puis se mit à regarder dans tous les sens nerveusement.

- De quoi tu parles? Qu'est-ce que t'essaies de me faire dire?
- Seulement ton opinion.
- Franchement, je n'ai rien contre le gouvernement. J'en ai contre leur bureaucratie. C'est tout.

Suzie acquiesça comme si elle comprenait ce que Richer disait. Puis, après un temps, la patrouilleuse eut un déclic :

- Pis d'abord, c'est quoi le lien avec le cadavre?
- Il n'y en a pas. Viens, je veux rentrer chez moi.

La pièce était sombre. Les chaises disposées sans ordre un peu partout faisaient face au bureau du *leader*. Les membres de la société secrète attendaient nerveusement que Marguerite Laframboise commence son compte-rendu. Elle se tenait dos à l'assemblée, les mains jointes à l'arrière, regardant le babillard où figurait une carte de la métropole. Tranquillement, elle fit volte-face, fixant le fond de la salle de ses yeux cernés. Laframboise tira sa chaise et s'y assit doucement, méthodiquement.

- J'ai ordonné une réunion spéciale pour faire suite à l'assassinat d'une de nos collègues et amies, soit Mireille Doucet.

Quelques craquements de chaises se firent entendre.

- Mireille ne s'était jamais mouillée à aucune de nos missions. Tout ce qu'elle faisait s'était assistée à nos rencontres depuis les deux dernières années. Elle n'était pas non plus un élément clé dans notre lutte antigouvernementale. Pour qu'elle se fasse assassiner comme ça en pleine rue, sous prétexte d'une querelle qui aurait mal tourné, c'est tout à fait irrecevable. Quelqu'un savait qui elle était. Une personne savait qu'elle faisait partie de notre groupe. Peut-être l'a-t-on d'abord abordé pour des renseignements, peut-être que voyant qu'elle ne coopérait pas on a décidé de l'éliminer par cette mise en scène grotesque. Si elle avait été victime de chantage ou bien de sollicitation pour des informations, elle nous en aurait probablement parlé... Cela a dû se faire très vite, histoire de nous tenir à l'écart. Alors je vous le demande franchement : est-ce qu'il y a une taupe parmi nous?

Plus personne n'osait bouger.

- J'ai deux probabilités, l'une étant l'hypothèse de la taupe, l'autre celle que nos membres qui seraient suivis par des policières en civil.

Au mot police, toutes se tournèrent vers Suzie qui s'agrippa à son siège avec force. Elle secoua la tête négativement aux regards inquisiteurs. Laframboise leva une main bienfaitrice.

- S'il vous plaît. Suzie est loin d'être un agent double, elle a fait c'est preuve et je la respecte.

- Qu'est-ce que vous en savez? Elle est mariée au boucher de l'armée!

À ces mots, Suzie se leva d'un bond.

- Espèce d'attardée mentale! Ma femme a fait UNE gaffe dans sa vie. Oui, ça a coûté la vie à plusieurs personnes, mais présentement, pendant que toi t'es assise sur ta chaise à chialer contre le monde, ma femme est en train de rescaper des personnes à Terre-Neuve. Fait que ferme ta belle grande bouche pis écrase!

Marguerite Laframboise se leva de sa chaise après l'invective de la policière.

- Suzie, je ne tolérerai pas d'encensement de l'armée canadienne dans notre assemblée.

- Je ne fais pas l'encensement de l'armée, au contraire. Mais de côtoyer des personnes ignorantes de certains aspects de leur travail, ça m'enrage! C'est comme nous les policières! Juste bonne à donner des *tickets*, mais quand vous en avez de besoin, vous chialez qu'on n'arrive pas assez vite!

- Suzie, ça suffit! Calmez-vous ou vous êtes suspendu des réunions.

Suzie se rassit sans répliquer, lançant des regards noirs à qui l'observait.

- Nous passerons le point des taupes qui semble être assez chaud aujourd'hui... et nous parlerons de la mission qui nous incombe de mener à terme, c'est-à-dire la destruction du barrage hydro-électrique qui alimente la population des environs d'Ottawa en électricité.

Les visages de l'audience blêmirent un instant. Laframboise le nota et reprit sur un ton plus doux.

- Je sais que ce n'est pas évident de se passer d'électricité. Heureusement ce ne sera que la capitale qui sera touchée. Vous n'avez donc rien à craindre. C'est un moyen de pression comme un autre. Notre but, ne l'oubliez pas, c'est de renverser le gouvernement. Alors il est primordial de créer un état de panique en son sein pour déstabiliser la structure et mieux la faire tomber par la suite. Vous vous êtes toujours présenté devant moi comme les serviteurs de la cause contre l'ignorance du peuple et la répression gouvernementale. Aujourd'hui, je vous demande d'être mes guerrières et de monter au front avec moi. Pendant que l'électricité aura cessé d'alimenter les foyers, les rues, les moyens de communication, nous, nous entrerons de force au Parlement et détruirons tout sur notre passage. Nous devons repartir à neuf et pour ce faire, les symboles de la répression doivent disparaître. Ceci est notre dernière action antigouvernementale et elle doit être sans faille, car elle marquera la fin d'une époque. Échouer serait dire adieu à nos espoirs qu'un jour nous puissions avoir une réelle démocratie. L'organisation et la distribution des rôles prendront place ici même la semaine prochaine. D'autres cellules indépendantes ont été rejointes dans la vieille province du Québec et seront parmi nous pour nous assister dans notre tâche. Nous enverrons également un message aux médias afin que le peuple nous rejoigne dans notre quête de liberté. Oui, les médias sont contrôlés par le gouvernement, mais le message passera tout de même en onde. S'il le faut, nous utiliserons des moyens de persuasions.

Le silence régnait dans l'assemblée jusqu'à ce qu'on entende un léger murmure provenant du milieu de la salle. Laframboise demanda à la femme de répéter, ce qu'elle fit en roulant ses « r ».

- Vous êtes au final, pas ben ben mieux que le gouvernement lui-même. J'aurais espéré des moyens moins brutaux.

Laframboise prit une grande inspiration.

- Carolynne, c'est bien Carolynne?
- Oui.
- Nous sommes à un point de non-retour, Carolynne. Le gouvernement est bouché et nous nous devons de le déboucher avec la force. Ce n'est plus le temps de faire dans la finesse, nous nous devons de rebâtir cette société sans fourberies une bonne fois pour toutes!

À ces mots, une clameur parcourut la salle et laissa la femme d'une quarantaine d'années sans réplique possible. Suzie quant à elle, regardait la scène avec une sorte de détachement : ses sentiments devenaient de plus en plus mitigés avec les actions entreprises par son *leader*. Pas qu'elle les contestait, seulement qu'un haut-le-cœur s'emparait de ses tripes chaque fois qu'on parlait de faire du grabuge (et cela impliquait désormais faire la peau à celles qui nous barreraient le chemin). Elle se sentait prise entre deux feux et cela la rendait malade.

Une pile de dossiers attendait sagement sur le bureau du Caporal MacEwan, enquêteuse aux homicides. Elle jeta un regard perplexe à sa collègue déjà au travail et se laissa tomber sur sa chaise, lançant son sac à main sous son bureau. Wolf se retourna tranquillement.

- Ta journée commence mal?

Suzie ne commenta pas. Elle prit le premier dossier sur la pile géante et l'ouvrit : « Matricide ». Son visage se crispa. Elle prit le dossier suivant : « Viol et meurtre d'une mineure par un gang de rue ». Elle remit ce dernier sur la pile et rouvrit le dossier sur le matricide. Un reflux gastrique la tiraillait depuis son lever : elle n'avait pas eu la force de se mettre quelque chose sous la dent. Les filles étaient parties à l'école ce matin en oubliant de l'embrasser et sa mère l'avait appelé pendant qu'elle s'apprêtait à refermer la porte d'entrée. C'était toujours la même chose. Encore et toujours pester contre Lynda en lui assurant que « ce n'est pas normal qu'une femme soit aussi froide et peu communicative qu'elle », même si ça faisait six mois qu'elle n'était pas venu « faire son petit tour ». Qui plus est, il y avait hier.

Hier.

Elle s'était investie dans cette société. Maintenant, elle semblait vouloir lui tourner le dos. Pourquoi? Pour avoir défendu sa femme? Quelle injustice.

- Café?

Richer se tenait devant son bureau, un café dans chaque main. Suzie regarda furtivement Wolf pour voir sa réaction et comme elle le pensait, l'autre observait la scène avec désapprobation. Sa réaction était simple, car imbriquée dans un système hiérarchisé, la fraternisation avec les subalternes ne faisait pas bonne figure. Par bravade, MacEwan s'en empara avec avidité.

- Merci, Richer, viens me voir plus souvent le matin, lança Suzie en lui faisant un clin d'œil tout en observant la réaction de sa collègue à l'autre bout de la pièce.

Richer rougit jusqu'aux oreilles et s'enquit également de la réaction de Wolf en regardant par-dessus son épaule. Wolf s'était étouffée en prenant une gorgée de son café.

- Richer, sortez d'ici. On a du travail à faire. Laissez le Caporal tranquille. Ce n'est pas parce que sa femme est partie en mission que ça vous donne le droit de travailler le terrain!

Richer ne sût que dire et sortie sans se défendre, ce qui laissa une drôle d'impression à Suzie.

Wolf reçut par la suite plusieurs coups de fil et sortit du bureau après le quatrième, prétextant une urgence, laissant Suzie et la secrétaire seules. Le manège se poursuivit les jours suivants.



Une atmosphère tendue enveloppait ses déplacements. Dans la rue, à l'épicerie ou au centre commercial... Dans sa cour arrière ou bien dans son véhicule... Elle se sentait observée. Elle aurait voulu ne pas être seule, que Lynda soit avec elle pendant que sont groupe d'activistes préparait leur opération contre la société. Mais quelle idée? Lynda ici, ce serait un combat sur le terrain entre sa femme et elle. Une façon un peu brutale de s'affronter pour leurs divergences de convictions politiques.

Ce jour-là, alors que Suzie franchissait le seuil de la porte du poste de police, une silhouette familière apparut dans son champ de vision panoramique. Elle n'y prêta pas attention sur le moment, mais lorsque la silhouette fit mine de s'avancer dans sa direction, elle reconnut avec un léger pincement au cœur, Marianna Petrovski, toujours affublée de ses énormes lunettes fumées et de son habillement neutre. Suzie resta pétrifiée sur place comme si ses pieds étaient collés au béton pendant que l'autre avançait tranquillement.

- Bonjour Caporal MacEwan. Pourrais-je m'entretenir avec vous?
- J'y suis obligée?
- Nous ne sommes jamais obligées à rien dans la vie, mais disons que ce serait dans votre intérêt de coopérer.

Suzie déglutit et fit un signe de la tête qui indiquait qu'elle l'invitait à la suivre.

La secrétaire figea elle aussi lorsqu'elle vit Petrovski arriver dans le bureau. Les vautours sont toujours présents lorsqu'il y a de la charogne et l'image la dégoûta. L'agente de la GRC prit un siège sans y être invitée et fit signe à Suzie de s'asseoir à son propre bureau. Puis, d'un geste qui se voulait poli, elle fit comprendre à la secrétaire qu'il valait mieux qu'elle sorte un instant. Suzie fixa la jeune femme quittant les lieux et ramena son regard vers Petrovski.

- Vous savez pourquoi vous nous intéressez, Caporal MacEwan.

Suzie secoua la tête en signe de négation.

- Vous êtes rempli de mystères... et dans notre société, le mystère n'est pas vu d'un bon œil par le gouvernement.

Suzie déglutit avec difficulté. Petrovski poursuivit.

- Vous nous le diriez si un complot terroriste visant à éliminer notre gouvernement vous était rapporté?
- Hum... oui, oui bien sûr...
- Vous n'avez pas l'air certain... Laissez-moi reformuler ma phrase. Vous connaissez Marguerite Laframboise?

À cet instant, Suzie crut avoir une chute de pression. Heureusement qu'elle était assise, elle se serait bien retrouvée sur le plancher.

- Vous ne vous sentez pas bien, Caporal?
- Oui tout va bien, ça doit être mon déjeuner qui ne passe pas.

Petrovski eut un regard soupçonneux à l'endroit de son interlocutrice, mais reprit le dialogue, cette fois-ci avec un sourire en coin.

- Alors? Vous connaissez cette personne?
- Non, je n'ai jamais entendu parler de cette personne. Autre chose?

La policière s'était levée de sa chaise plus rapidement que voulu et fut prise d'un étourdissement. Elle fit un effort marqué pour ne pas perdre contenance devant l'agente de la GRC et marcha de long en large dans la pièce.

- Quelque chose vous tracasse? Vous savez Caporal... (Elle se leva à son tour) la raison pour laquelle je vous pose cette question c'est parce que selon des sources sûres, vous seriez en lien étroit avec cette femme, même que vous participeriez de plein gré aux complots terroristes qu'elle aurait organisés dans le passé.
- Comment de sources sûres? Qui sont-elles?

Petrovski s'esclaffa de bon cœur.

- Très drôle Caporal... Je vous laisse ma carte, au cas où vous voudriez m'en dire plus.

La femme en noir sortit sans une autre formule, laissant Suzie hébétée.



Wolf fumait sa cinquième cigarette de suite quand elle aperçut Petrovski sortir du poste de police. Son cœur se mit à battre la chamade sans trop qu'elle sache pourquoi. Enfin probablement que oui, elle savait pourquoi, mais Wolf n'était pas du genre à se poser des questions sur elle-même, le boulot suffisait. Et c'est donc une Petrovski sûre d'elle qui se dirigea en réprimant un sourire vers la policière.

- Je peux avoir une cigarette?

Wolf tendit son paquet déjà ouvert vers l'agente et la fixa pendant qu'elle prenait la troisième cigarette par la gauche du paquet.

- Je peux utiliser votre briquet?

Sans répondre, l'autre sortit le briquet inséré dans le paquet et lui tendit.

- Merci. Alors (elle souffla sa première bouffée) vous avez repéré quelque chose d'intéressant?

- Ce sont toujours les mêmes qui assistent aux réunions. Chacune part de leur côté au sortir de l'édifice. Personne ne reste ensemble. Et vous, votre source, elle dit quoi?

- Elles ont une réunion demain pour mettre au point l'attentat contre le Parlement. MacEwan y sera, toujours selon ma source. N'oubliez pas que je veux que vous attendiez dix bonnes minutes après le premier appel au service d'urgence. Les pompiers ont

également été avertis. Vous me ferez un rapport en personne demain quand la morgue sera passée. Bonne chance. Merci pour la cigarette.

Marianna Petrovski fit un clin d'œil à son interlocutrice et jeta son mégot sur le sol d'un geste désinvolte. Le sol venait de s'ouvrir devant Wolf et elle se sentit basculer dans un néant glacial. Depuis des années elle avait appris à apprécier Suzie et elle ne se voyait pas comme l'ange de la mort. Mais il fallait ce qu'il fallait et le gouvernement devait être protégé contre les terroristes même si ces terroristes partageaient notre quotidien. Après des années comme agent double au sein des forces policières, elle serait finalement arrivée à son but ultime, soit la destruction définitive de l'organisation de Marguerite Laframboise.



Comme tous les mardis, Richer buvait son premier café dans le parc à côté du poste. Et comme chaque mardi, elle regardait toujours en direction opposée au poste, soit le petit café où se rendaient les jeunes étudiantes de l'université. Ce n'était pas du voyeurisme, seulement du lèche-vitrine...

C'est donc un mardi matin, lorsque la dernière étudiante fût entrée dans le café, qu'à ce même instant Richer vit sortir du poste de police la controversée agente de la GRC. Son apparition inopinée eut pour effet d'attirer l'attention de la femme. Plus étrange encore fût lorsque la patrouilleuse vit vers qui elle se dirigeait. Cela devait faire au moins une demi-heure que Wolf se tenait là à fumer cigarette sur cigarette. Le café à mi-chemin de ses lèvres, Richer restait figée dans cette position en retenant presque sa respiration, attendant ce qui allait suivre ou tout simplement pour ne pas attirer l'attention sur elle, même si elle était assez loin pour ne pas qu'on la remarque. Malheureusement, elle ne pouvait rien entendre de son emplacement. Par contre, l'idée qui s'incrusta dans son esprit en voyant les deux femmes discuter fut que Wolf devait recevoir de l'argent pour divulguer certaines informations. Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre? Richer prit subtilement une autre gorgée de café et attendit la fin de la rencontre patiemment.



- Vous savez qui je viens de voir discuter avec Wolf?

Suzie observait Richer sans comprendre son survoltage.

- Hein? Vous vous demandez vraiment?
- Accouche Richer...
- La GRC. Rien de moins que Marianna Petrovski.
- Eh ben...
- Non, vous ne comprenez pas! Elle parlait subtilement en fumant une cigarette comme si elles ne faisaient que jaser.
- Oui...
- Ben, il me semble que c'est assez évident, Wolf doit divulguer des informations à la GRC!

Suzie recula sur sa chaise en fronçant les sourcils. Elle hésita puis demanda avec réticence :

- Quels genres d'informations?
- Je ne sais pas, j'ai rien entendu j'étais dans le parc!
- OK, t'étais dans le parc et tu viens me faire perdre mon temps avec des suppositions. Bon, si jamais ça se reproduit, tiens-moi au courant. Oh! Et essaie de tendre l'oreille la prochaine fois.

Déçue du peu d'intérêt que Suzie portait à sa nouvelle, Richer leva les bras et les laissa retomber dans un claquement sonore.



Suzie arriva épuisée à la maison. Elle avait fait du temps supplémentaire pour pallier au manque d'effectif côté enquêteurs. Les filles lui sautèrent au cou quand elle franchit le seuil de la porte d'entrée. Heureusement, elle avait appelé sa mère en renfort pour leur préparer à souper et assurer une surveillance. Stéphanie n'était pas assez grande encore pour garder sa sœur.

- Bonjour ma belle fille.

La matriarche embrassa longuement sa fille sur la joue droite.

- Comment a été ta journée?
- Nulle.
- Tu travailles demain?
- En avant-midi seulement. J'ai une réunion en après-midi.
- Ça va être long ta réunion maman? s'enquit avec empressement Gabrielle qui s'était nichée la tête dans le cou de Suzie. Moi je veux que tu restes tout le temps à la maison. Je veux que tu arrêtes de travailler pour rester avec nous.
- Ta maman resterait bien à la maison, mais Lynda a des goûts dispendieux alors elle doit aller travailler pour payer tout ça. Répondit la grand-mère de façon malicieuse.
- Maman!

Suzie fusilla sa mère du regard. L'autre feignit de ne pas comprendre.

- Est-ce que j'ai raison?
- Non. Je travaille parce que j'aime ce que je fais.
- Bon, bon. J'ai fait un rôti de porc à l'ail pour le souper et les filles m'ont aidé pour la compote de pommes.

Les filles acquiescèrent d'un hochement de tête identique.

Le repas se passa calmement. Suzie complimenta sa mère pour le bon repas et aida Stéphanie pour ses devoirs. L'an prochain serait la sixième année alors il ne fallait rien

négliger pour avoir les meilleures notes en ville. La leçon de la soirée portait sur l'Histoire. Stéphanie récitait par cœur ce qu'elle avait appris dans la journée tandis que Suzie faisait un effort marqué pour ne pas sombrer dans le sommeil. Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit, ce qui eut pour effet de sortir la policière de son état de veille. Pourtant, elle restait figée sur place, contemplant le combiné qui continuait de tinter. Sa mère répondit à sa place.

- C'est pour toi.

Son cœur bondit dans sa poitrine.

- Lynda? demanda-t-elle avec empressement.
- Non.

Suzie fit une moue de tristesse puis prit le combiné.

- Suzie, c'est Wolf. Je sais que tu as une réunion demain après-midi et j'aimerais que tu ne t'y rendes pas.
- Et pourquoi donc? S'informa-t-elle nerveusement.
- Parce que ce n'est pas une bonne idée de fréquenter Lafromboise.
- Qui t'as dit que...
- Peu importe. Demain après le travail, tu rentres directement chez toi. Tu restes enfermée, tu ne parles à personne, je ne veux même pas que tu répondes au téléphone. Ensuite, ne pense même pas à venir travailler jeudi.
- Mais tu vas me dire ce qui va se passer à la fin?!
- Tu le sais mieux que moi. L'opération contre le Parlement n'aura pas lieu, faute de membres pour la mener à bien.

Wolf raccrocha sans plus de détails. Le cœur de Suzie se comprima dans sa poitrine. Elle eut soudainement de la difficulté à prendre son air et s'affala sur le plancher. Stéphanie et la grand-mère vinrent l'aider à se relever.

- Qui était-ce?
- Je déteste le gouvernement. Je le déteste! Sales garces! Je vous déteste toutes! Allez brûler en enfer, c'est votre place, c'est là que vous méritez d'être! J'irai vous arracher les yeux chacune votre tour et je vous les ferai bouffer!

Elle tomba à genoux devant sa mère et sa fille, le visage baigné de larmes, sanglotant, marmonnant des choses inaudibles. Puis elle se mit en boule et ne bougea plus malgré les supplications des deux autres.

Le bureau des enquêteuses était rempli de tension cet avant-midi-là. Wolf évitait de regarder Suzie tandis que cette dernière ne faisait que ça. Le visage encore rouge de la nuit passé à pleurer, elle jetait tout ce qu'elle possédait en énergie négative à sa collègue.

- Je suppose que je ne peux rien faire?

Wolf ne répondit pas.

- Salope. Je t'ai posé une question.

L'agent double soupira puis répondit faiblement.

- Non.
- Ça fait longtemps que ça dure? Ça fait longtemps que tu m'espionnes comme ça?
- Depuis que j'ai infiltré votre poste de quartier.

Suzie eut l'air de ne pas comprendre.

- Je ne suis pas membre des forces policières de la Ville de Montréal. Je suis une agente de la GRC, comme Petrovski.

Avoir été formé de pièces détachées, les bras de Suzie seraient littéralement tombés.

- Il est vraiment partout ce gouvernement.
- Faut bien, regarde ce que vous essayez de faire dans notre dos.
- C'est justement parce qu'il y a répression qu'on veut faire des actions pour que ça change!
- Si je t'ai averti, c'est parce que je t'aime bien. Sinon tu te pointerais à la réunion tantôt et tu subirais le même sort que tes collègues conspiratrices, alors soit heureuse que ton heure ne soit pas encore venue.
- Sauf que je vais devoir jouer la morte... Le gouvernement veut ma peau autant que celles des autres...
- Si tu te fais interroger, tu leur diras que tu as eu une crevaison pendant la journée. Ne leur avoue pas ton implication. La GRC va seulement continuer à te suivre à la trace...



L'organisation de l'opération finale allait bon train. La pièce était remplie des membres habituels en plus de celles qui s'étaient déplacées de partout au pays pour renverser ce gouvernement d'extrême droite. Une sorte de frénésie survoltée englobait la salle et d'un sourire radieux, Marguerite Laframboise leva une main pour faire taire l'assemblée.

- Chères compatriotes canadiennes, c'est aujourd'hui que notre futur se joue. Celui de nos enfants et petits-enfants. Elles pourront dire que nous avons changé la face de l'Histoire.

Clameurs dans la salle. La *leader* attendit que la salve se termine pour poursuivre.

- Aujourd'hui nous entrons dans une nouvelle ère, celle de la liberté de pensée. Nous vaincrons ou bien nous mourrons.

Autres clameurs.



La réunion était déjà commencée. Suzie tournait en rond dans son salon, la télévision allumée au poste des nouvelles, regardant sans cesse l'horloge qui émettait son éternel tic-tac malgré le bruit du téléviseur. Ce qui la rendait folle c'est qu'elle détenait probablement la vie d'une centaine de femmes entre ses mains et qu'elle ne pouvait même pas sortir de chez elle pour les avertir. Elle avait songé au portable de Marguerite, mais Wolf lui avait clairement fait comprendre qu'il était sous écoute. Le problème avec cette société secrète c'était que tout le monde pouvait être relié à Laframboise, mais personne ne pouvait l'être entre elles. Donc, pas de copinage, d'échange de numéros de téléphone ou même d'adresse. Chaque membre pouvait se renier. Suzie envoya un coup de poing contre un des coussins qui garnissait le divan. Soudain, une idée lui traversa l'esprit : elle ne pouvait peut-être pas rejoindre les membres de la société, mais elle pouvait les avertir par quelqu'un d'autre. Elle sauta sur le téléphone et appela à son bureau. La secrétaire répondit avec entrain.

- Je dois parler à Richer, c'est urgent.
- Elle est en patrouille jusqu'à 16 heures. Je vais lui laisser un message pour qu'elle vous rappelle quand elle reviendra... Oui, Caporal Wolf est à son bureau...

Wolf leva la tête vers la secrétaire qui la regardait étrangement tout à coup, puis elle leva les yeux vers l'horloge et revint à la secrétaire.

- ... bien, je vais faire le message... bonne journée, Cap... madame...
- Qui c'était?
- Hum... la nouvelle blonde de Richer...
- Elle vous a donné quoi comme message à transmettre, sa blonde?
- Rien de bien pertinent. Excusez-moi je dois sortir un instant faire un appel... Je veux dire aller me chercher un café...

Wolf fixa la secrétaire d'un regard inquisiteur jusqu'à ce qu'elle ait franchi la porte du local. Elle regarda à nouveau l'horloge puis se leva d'un bond et se dirigea vers le bureau, retourna le téléphone à multiples fonctions vers elle et fit défiler les appels entrants. La dernière personne sur l'afficheur à avoir téléphoné était Collins Lynda. Wolf prit son manteau à toute vitesse sur sa chaise et sortit de la pièce après avoir appelé

Petrovski. Elle croisa la secrétaire parlant dans une cabine téléphonique au-dehors sous la pluie. Les deux femmes se contemplèrent un instant. La peur se lisait sur les traits de la jeune secrétaire. L'agent double secoua la tête et embarqua avec empressement dans son véhicule, mit le gyrophare sur le capot de la voiture et parti en trombe, laissant la jeune femme seule à son désarroi.



Richer ferma son portable et alluma les gyrophares de son véhicule d'auto-patrouille. Elle fit un virage en « u » à une intersection puis actionna un bouton pour la sirène. Le véhicule fila à toute vitesse vers l'endroit évoqué par la secrétaire. C'était une bâtisse sombre sans enseigne. L'adresse fût notée sur un bout de papier que Richer avait trouvé sous le siège passager deux jours avant et qu'elle avait laissé traîner par la suite. Pourvu qu'elle arrive à temps...

Une rue avant l'endroit indiqué (Richer voyait la bâtisse) le véhicule de Wolf arriva par la rue transversale et vint barrer le chemin à la patrouilleuse. L'agent double sortit de son véhicule, arme à la main pointer devant elle, et demanda à la policière de sortir les mains en l'air. Richer obtempéra, fusillant Wolf du regard.

- C'est quoi votre problème? Il y a des vies en jeu!
- Ferme-la et ne bouge pas.

Au même moment, une explosion souffla l'édifice en entier. L'onde de choc fit tomber les deux femmes sur le sol. Richer, le visage crispé d'horreur, regarda le spectacle, désormais impuissante. Wolf s'assit et accota ses bras contre ses genoux, regardant elle aussi l'incendie, mais avec un autre sentiment, celui du devoir accompli. Ensuite, comme elle venait de se rendre compte que Richer était toujours là, elle se ressaisit et de la pointe de son revolver, demanda à la policière de se lever tranquillement.

- Tu comprends que tu vas faire l'objet d'une enquête et que la GRC va remonter jusqu'à Suzie, et puis jusqu'à moi...
- Si vous pensez que je vais trahir le Caporal MacEwan, vous vous mettez le doigt dans l'oeil.
- J'espère bien... Elle est censée être morte dans cet incendie.

Richer fit mine de ne pas comprendre.

- Elle faisait partie de la conspiration antigouvernementale.

La patrouilleuse eut l'air deux fois plus défaite. Wolf eut un élan de compassion voyant qu'elle avait à faire à une vraie compatriote canadienne. Elle rangea son arme dans son étui.

- Je vais plaider pour toi dans mon rapport. Je leur dirai que tu as reçu de l'information anonyme comme quoi il y aurait eu des allées et venues suspectes pendant la journée et que tu as décidé d'aller y jeter un œil.

Richer acquiesça pour acquiescer, la tête vide.

Un Lincoln style VUS noir arriva aussi vite que les deux autres véhicules plus tôt et se stationna derrière celui de Wolf. Marianna Petrovski en sortit avec deux agentes vêtues d'un veston noir et d'épaisses lunettes fumées. Petrovski se dirigea vers le duo et s'adressa au Caporal.

- Qu'est-ce qu'elle sait?
- Rien, c'est un appel anonyme qu'elle a reçu.

La gendarme examina sa collègue un instant, regarda Richer qui naviguait on ne sait trop où et regarda en l'air quelques secondes pour réfléchir. Elle retira rapidement son revolver et tira un seul coup en direction de Richer. La balle lui traversa l'avant et l'arrière de la tête avant de s'échouer beaucoup plus loin sur l'asphalte. Le corps de Richer heurta le sol avec fracas, laissant une marre de sang s'étendre autour de lui. Wolf n'avait pas cligné des yeux entre le moment de l'impact de la balle et celui de la policière heurtant le sol. Elle n'arrivait juste pas à y croire.

- Ça va vous coûter votre promotion ça, Duquette. J'espère que vous le savez.

Pendant que Petrovski appelait la morgue, Duquette alias Wolf resta là un moment à fixer le vide. Ça lui apprendrait à se prendre d'affection pour les gens. Elle ne pourrait plus jamais faire d'infiltration à présent.

Deux militaires en charge de surveiller le territoire de Terre-Neuve de nuit étaient postées dans une tour de garde équipée d'un système qui reliait tous les points stratégiques à une éventuelle attaque dans des sites gouvernementaux précis à un système d'alarme. Étant donné le peu de travail que leur situation leur procurait, elles roupillaient chacune sur une chaise, bien emmitouflées dans leur manteau. Le vent soufflait fort au dehors, mais rien pour éveiller les dormeuses. Lorsqu'une des sirènes retentit, les deux femmes tombèrent en bas de leur chaise et se redressèrent à la vitesse de l'éclair. L'une d'elles se fit une entorse à la cheville à ce moment-là.

- Ayoye!
- Qu'est-ce qui se passe?
- Ma cheville...
- Non je parle de la sirène. Où est-ce que ça sonne comme ça?
- Est-ce que je le sais moi? Regardez l'écran, vous verrez bien.

L'autre s'exécuta. Un point rouge clignotait sur les rives de Terre-Neuve, soit dans la ville de St-John.

- Est-ce qu'il y a une installation particulière à St-John?
- Ayoye... Non pourquoi?
- Rien? Aucun édifice?
- Êtes-vous déjà allées là-bas? C'est désertique. Il n'y a que des ruines à part quelques maisons éparses le long de la plage. La seule chose qu'on peut apercevoir au loin, près de l'Atlantique, c'est un mur en béton dont l'accès est interdit.
- C'est probablement ce qui sonne. Rendez-vous à l'infirmerie pour votre cheville, mais avant, demandez au sergent de garde d'avertir l'officière responsable. Je ne sais même pas quelle est la procédure d'urgence dans ces cas-là.



- Colonel Bishop?
- Pourquoi me dérange-t-on si tard? Je dormais...

La personne au bout du fil regarda instinctivement l'heure et constata qu'il n'était que minuit. Elle roula les yeux, habituée au comportement d'enfant gâtée de sa supérieure et se mit à table.

- La tour de garde nous appelle pour nous avertir qu'il y aurait intrusion à St-John dans un secteur dont l'accès est interdit. Selon les cartes géographiques, il n'y a absolument rien à cet endroit, mais l'une des gardes affirme y avoir déjà vu un immense mur en béton dans le secteur. La route menant à ce mur serait barrée par une grille d'une certaine hauteur.

Bishop grommela quelque chose d'inaudible puis donna ses instructions : « Réveillez le Major Collins et ses subordonnées et les faites monter à la tour de garde pendant qu'elle-même fouillerait dans les archives de Terre-Neuve pour y découvrir n'importe quoi qui a un lien avec ce supposé mur [...] Ne pas oublier d'envoyer deux véhicules de reconnaissance sur le terrain pour voir ce qui se passe »...



Dans la tour de garde, Collins commençait à s'impatienter. Elle marchait de long en large dans le peu de superficies qu'il y avait et semblait maugréer pour elle-même, faisant fi des deux gardes qui l'observait, tandis que Sanchez se frottait à l'occasion les yeux pour rester éveillée. Déjà une heure que Bishop les avait convoquées là-haut et rien ne bougeait. Puis, Collins n'en put plus.

- Assez! Vous direz au Colonel que nous sommes retournées nous coucher, qu'elle n'aura qu'à faire un *briefing* demain.

Au même instant, Bishop passait le seuil de la porte, documents en main.

- Vous allez quelque part, Major? ironisa le Colonel.
- Dormir, mais maintenant que vous êtes là, vous pourrez nous entretenir sur la raison du dérangement...
- Vous semblez de mauvais poil... Mais peu importe. Regardez ce que j'ai trouvé aux archives : vous voyez cette énorme structure sur les rives de St-John? Elle y est sur les cartes datant d'il y a cent ans et plus, mais sur les nouvelles cartes géographiques de la région, elle n'existe plus.
- Vous avez de piètres archivistes à Terre-Neuve à ce que je peux comprendre.

Bishop continua son monologue.

- Il n'y a aucune indication sur sa fonction, rien qui puisse non plus nous aiguillonner sur sa supposée disparition. Mystère complet...
- Bon. Combien de véhicules avez-vous envoyés, Colonel?
- Deux. Est-ce assez?
- On verra. Je vais faire réveiller l'infanterie au cas où. Mieux vaut ne pas courir de risque sur la nature de l'intrusion.

Chapitre 3

Dans la plus totale obscurité, il continuait tout de même à avancer, gardant espoir qu'il reverrait un jour la lumière du soleil. Tant de temps s'était écoulé depuis qu'il s'était engouffré dans ce passage qu'il en avait même oublié son principal objectif. Soudainement, ce fut comme une gifle au visage : il heurta un mur. Cela semblait gigantesque. Il courut de long en large du tunnel pour s'apercevoir qu'il n'y avait pas d'issue. Une angoisse s'empara de lui et il sombra dans une crise de panique qui lui fit perdre connaissance. À son réveil deux heures plus tard, un goût salé lui envahissait la bouche. Il se ressaisit avec peine et décida de tâter le mur qui lui barrait la route, voir s'il pouvait trouver quelque chose qui le conduirait à l'extérieur. Ce qu'il découvrit lui fit bondir le cœur de joie : à l'autre bout complètement du tunnel, qui était grand comme une autoroute à 8 voies, se trouvait une fenêtre qui laissait échapper une lueur très minime. Il ne pouvait pas vraiment voir à l'extérieur, mais il comprenait qu'il devait faire nuit. À tâtons, il chercha quelque chose qui pouvait s'ouvrir et du revers de la main, il entra en contact avec la chose. Une grande barre de métal placée à l'horizontale qui semblait rouillée. Il essaya de la faire tourner, sans succès. Encore à tâtons, il chercha quelque chose d'assez lourd pour cogner contre la barre de métal. La chaussée étant remplie de détritiques métalliques, il n'eut pas de mal à trouver quelque chose. Un coup, deux coups. Au troisième, la barre de métal émit un long grincement et se retrouva en position verticale. L'homme donna un solide coup d'épaule dans la porte, trébucha et atterrit à l'extérieur. À genoux, il respira à pleins poumons la brise fraîche de l'automne. Au même moment, une sirène hurlante retentit. Il se boucha les oreilles à deux mains et se recroquevilla sur lui-même. Après quelques minutes, étant donné qu'il ne se passait rien, il continua son ascension jusqu'à ce qu'il débouche sur un étrange paysage. La route était barrée par une grille qu'il escalada avec quelques difficultés. Une fois à nouveau sur ses deux pieds, il contempla l'horizon baigné de la lueur lunaire qui teintait toute chose d'un ton bleuté. Pour la première fois depuis son départ, il sourit. Bien que la nuit ne lui permettait pas d'observer la nature dans son aspect originel, il en ressentait toute la beauté. Son nouvel environnement lui sembla exotique, rempli de promesses.

Il continua son chemin en quête de quelque chose à boire ou à manger. Au loin, la sirène hurlante retentissait toujours, bien qu'elle n'émettait plus le son tapageur qu'il avait entendu au départ. Une certaine insouciance l'envahissait, le laissant euphorique par à-coup. Sa marche s'avéra fructueuse lorsqu'il découvrit non loin de la route un fossé d'où émergeaient gracieusement des quenouilles et des grandes herbes. Ses pieds le dirigèrent vers cette descente boueuse. Impatient, il ne se pencha pas pour boire l'eau qui s'y écoulait en fin ruisseau, mais s'y jeta en entier. Il s'y désaltéra d'abord goulûment puis une fois son ventre empli du liquide frais, il se nettoya comme il put. Il enleva son chandail et son pantalon, les laissa parmi les broussailles. Prit une poignée de sable dans le lit de la rivière et s'en enduisit sur tout le corps, frottant vigoureusement pour enlever l'excédent de sueur et de saleté. Une douleur vive réveilla des souvenirs et il se rappela une plaie sur son avant-bras gauche. La boue mélangée au sable et à la roche avait arraché la couche réparatrice de la gale. Il en saisit l'extrémité et tira rapidement. Une douleur vive semblable à un pincement dans sa chair crispa son visage pour un instant. Un filet de sang s'échappa timidement de la plaie et s'estompa aussitôt. Il rinça par la

suite la boue sur tout son corps et s'aperçut que la plaie recommençait à saigner. Comme lorsque sa blessure lui avait été infligée, il décida de ne pas trop s'en occuper.

Elle finirait par guérir.

Il se rhabilla, enfilant son pantalon mouillé avec difficulté, suivit du chandail blanc à l'origine, devenu gris beige avec le temps.

Sortir de ce fossé ne fut pas aisé. Il dut s'accrocher tant bien que mal aux quenouilles qui n'entendaient pas se laisser utiliser comme corde d'escalade. Elles se rompaient sans prévenir, faisant retomber sans cesse le jeune homme sur la pente abrupte qui le séparait du ruisseau et de la route. Il finit par s'allonger et s'agripper aux racines, plantant ses doigts dans le sol, grimpant à l'aide de ses genoux. La pente devint moins sévère et il se remit debout, rejoignant la route sur ses pieds. Ses vêtements boueux finiraient par sécher et il n'aurait qu'à enlever l'excédent devenu solide. Désormais, son nouvel objectif était de découvrir une quelconque civilisation humaine.

Suivre cette route. Elle le mènerait bien quelque part.

À peine cinq minutes après son excursion dans le fossé, le jeune homme aperçut des lumières au loin. Il ne comprenait pas de quelle nature elles pouvaient bien être. Elles scintillaient et bougeaient très rapidement. Une certainement joie mêlée à de l'appréhension circulait dans son ventre. Puis vinrent les doutes. Se cacher? Rester planter là? S'il tombait sur des voleurs de grands chemins, il ne serait pas plus avancé dans sa quête. Avoir fait tout ce chemin et avoir affronté tous ces dangers pour se faire égorger ici, ça serait absurde. L'équation ne fut pas difficile à résoudre. Il décida d'observer de loin ce qui se passerait, bien caché dans la forêt.

Deux larges véhicules équipés de projecteurs passèrent à toute vitesse sur la route en direction du tunnel. Ils s'arrêtèrent brusquement devant le grillage. Un mur de poussière s'éleva derrière eux. La poussière retombée, le jeune homme vit descendre quatre personnes habillées de façon similaire de chacun des véhicules, puis deux d'entre elles empruntèrent le couloir menant dans le tunnel après avoir coupé la chaîne reliant les portes de la grille. Elles revinrent environ deux minutes plus tard. Le jeune homme ne put s'empêcher de constater que les voix des personnes étaient aiguës. Des voix de femmes. Intrigué, il sortit de sa cachette et se dirigea d'un pas rapide vers les véhicules stationnés. Comme les femmes s'apprêtaient à remonter dans leur véhicule, il se mit à courir, puisant ses dernières forces dans la hâte de trouvé oreille à écouter son récit. Puis il héla, envoya la main et ralenti le pas lorsque les femmes se retournèrent pour observer ce qui se passait. L'une d'entre elles s'approcha tranquillement, mais se ravisa bien vite, constatant avec effroi la grandeur de la personne qui se trouvait devant elle. Une autre grimpa sur le véhicule et fit pivoter le projecteur vers l'intrus. Le jeune homme s'arrêta net et tenta de protéger ses yeux de la lumière aveuglante en les couvrant de sa main gauche. Les quatre militaires furent estomaquées devant la vision qu'elles avaient. L'individu mesurait environ six pieds et possédait une imposante carrure. Par contre, il semblait maigre et malade. Il était sale. Blessé.

Bourgeois réagit la première en sortant son pistolet et le pointant directement vers l'intrus. Elle lui cria de façon agressive de mettre ses mains derrière la tête et de se coucher sur le sol. Pour imiter leur officière, les autres sortirent également leur arme. Le jeune homme obtempéra. L'idée qu'il venait de commettre une gaffe jaillit dans son esprit. Il aurait dû rester caché. « Espèce d'imbécile. » Se dit-il en se tapant d'un coup le front contre le sol en béton.

Roberge fouilla à l'arrière du véhicule pour trouver une paire de menottes et revint vers le groupe une fois sa trouvaille faite. Elle ordonna au jeune homme de mettre ses mains derrière son dos et le menotta rapidement, comme si elle ne voulait pas avoir de contact physique avec lui. Elle recula ensuite, pointant à nouveau son pistolet en direction de ce qu'elle ne pouvait croire être une femme. Bourgeois demanda ensuite à la personne de se relever tranquillement sur ses genoux pour qu'elles puissent l'observer attentivement. Encore une fois, il obtempéra. La lumière l'aveugla encore, mais il détourna cette fois le regard vers le sol.

- Qui êtes-vous? demanda Bourgeois.

Le jeune homme souleva la tête pour voir qui s'adressait à lui. Il se racla la gorge, étonné de constater qu'il n'avait pas parlé depuis deux ans et dit faiblement de cette voix grave propre au sexe masculin : « Je suis Milèd »

Bourgeois figea. Elle ne comprenait pas ce qu'elle avait devant elle. Sûrement que Roberge s'aperçut du trouble de son officière, car elle enchaîna avec les questions.

- C'est quoi ça Milèd?
- C'est mon nom.
- Pis ton nom de famille c'est quoi?
- Je n'en ai pas. Je m'appelle Milèd. C'est tout.

Roberge fit une pause et regarda nerveusement autour d'elle.

- Vous êtes combien?
- Je suis seul.

Le jeune homme avait un accent étrange, teinté d'une culture inconnue. Cette mélodie laissait les femmes inertes, absorbée dans leurs pensées. Le son que cette voix produisait ne leur était pas familier. Elles étaient tout simplement désemparées devant la situation. Le temps parut très long avant que Bourgeois n'ordonne qu'on emmène l'étranger dans un des véhicules.

Sur le chemin du retour, Milèd était assis à l'arrière du véhicule que Karine Bourgeois conduisait. Évati avait pris place sur la même banquette que lui, le dos collé à la portière du véhicule, le tenant en joue de son revolver. Son faciès en disait long sur le

dégoût qu'elle éprouvait. L'hypocondriaque se mit à se gratter le dessus de la main, puis dans le cou. Ensuite, comprenant qu'il pouvait transporter des maladies, elle se retourna vivement vers Bourgeois pour taper dans son siège.

- Quoi?
- C'est sûr qu'il a des maladies. Y doit avoir la rage. Faut pas l'amener avec nous à la base... y va y avoir une pandémie...
- Évati, vous êtes parano. Calmez-vous le pompon. Le major nous dira ce qu'on doit en faire.
- Le Major... Ha! Le Major. Depuis qu'on est arrivées ici, on dirait qu'elle n'a plus de colonne. Le Colonel ne lui laisse pas sa place. Même quand ça concerne notre escadron.
- Alors ça sera au Colonel de décider dans ce cas...



Les véhicules s'arrêtèrent devant une bâtisse qui semblait s'étaler sans cesse vers l'horizon. C'est ce que la pénombre de la nuit donnait comme impression au jeune homme. On le fit descendre du véhicule toujours à la pointe de revolvers. Un attroupement de femmes vêtues d'uniformes noirs se forma autour de la scène, armé de fusils d'assauts.

Milèd commençait vraiment à trouver tout cela très étrange. Des femmes. Seulement des femmes. « Où sont les hommes que je leur parle? » Se disait-il soudainement, pris d'une angoisse intérieure. Il n'aimait pas qu'on le dévisage, qu'on l'observe comme une chose sans valeur. On lui ordonna d'avancer jusqu'à une porte. Il hésita puis on le frappa au dos avec une arme pour qu'il obéisse, ce qu'il fit. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il était même trop obnubilé par la situation pour oser poser des questions ou crier à l'injustice. Les deux mêmes femmes qui l'avaient emmené dans le véhicule le firent entrer dans une pièce aux murs blancs et le mirent à genoux face à la porte d'entrée. La géante blonde se croisa les bras et se posta dans le fond de la pièce tandis que l'autre se retira. Milèd lui faisait dos. Malgré sa boule dans la gorge, le jeune homme déglutit avec difficulté et prit la parole. « Où suis-je? » La femme ne répondit pas. Il monta le ton et répéta sa question. Sa voix grave résonnant dans la pièce eut l'effet escompté sur Karine qui se tortilla sur place un instant puis répondit faiblement qu'il était dans une base militaire à Terre-Neuve.

- Terre-Neuve... Ce nom est rempli de promesses, d'espoirs...
- Pardon?

Karine n'avait pas compris ce que le jeune homme disait, car il l'avait dit tout bas, pour lui-même. Il ne répéta pas, mais il jeta un coup d'œil derrière son épaule pour regarder la femme.

- Regarde devant toi.

Il obéit. Quelques minutes s'écoulèrent puis Milèd entendit des bruits de pas. Plusieurs personnes marchaient à l'unisson dans le couloir et se rapprochaient de la pièce. Les pas avaient la même cadence, le même rythme. Un frisson parcourut son échine. Des sueurs perlaient dans son dos et sur son front. Une femme entra dans la pièce de la gauche suivie de quatre autres personnes. La respiration lui coupa net. Le jeune homme tremblait maintenant de tout son corps. La situation était tellement absurde qu'il ne trouvait pas la force de contrôler son agitation. La femme à la tête du groupe s'avança d'un pas décidé et l'observa un instant, les mains sur les hanches.

- Qu'est-ce que vous m'avez ramené là, Lieutenant?

Collins contemplait maintenant Bourgeois avec étonnement.

- C'est assez évident non? C'est un singe!

Milèd fronça les sourcils sans rien dire.

- Je vous envoie trouver ce qui a déclenché le système d'alarme qui protège on ne sait trop quelle bâtisse et vous me ramenez un singe?

Elle observa encore une fraction de seconde l'épave humaine qu'elle avait devant elle et regarda à nouveau son Lieutenant.

- Tuez-le.

Milèd se leva pour protester, mais Calderoni lui asséna un coup de crosse de son pistolet sur la tête. Il s'écroula sur le sol. Le sang gicla entre ses doigts, dégoulinant sur sa main qui pressait la plaie.

- Le système d'alarme était pour protéger l'entrée d'un tunnel. Il doit venir de l'autre côté de l'Atlantique.

Collins se retourna vers Karine.

- Comment ça de l'autre côté de l'Atlantique? Il n'y a rien, que de l'eau.
- Je crois que vous devriez l'interroger, Major.

Les autres officières restèrent coites. Elles observaient alternativement le « singe » par terre et leur *leader*. Collins retira son béret pour se lisser les cheveux jusqu'à son chignon puis le remit en place.

- Bon, très bien. Mettez-le dans une cellule et envoyez la technicienne médicale s'occuper de sa blessure. Essayez de lui trouver des vêtements à sa taille et donnez-lui quelque chose à manger. On l'interrogera demain en fin de journée. Oh, et pendant que j'y pense, nettoyez-le au jet d'eau, il dégage une odeur nauséabonde.

La délégation sortit ensuite de la pièce. Milèd ne bougeait pas. Il regardait fixement la porte ouverte. Il se sentait perdre pied dans un univers qu'il ne comprenait pas. Heureusement sa douleur à la tête s'estompait peu à peu. Il eut soudainement envie de se recroqueviller sur lui-même, oublier son existence. Son sang cessa de se répandre par terre. Vive la coagulation.

Une petite femme rousse entra dans la pièce à la hâte.

- Non! C'est vrai? T'es pas sérieuse? Comment t'as fait? Où tu l'as trouvé? C'est quoi son nom? Est-ce qu'il parle? Il parle quelle langue? Français? Anglais? Hein? Hein?
- Ta gueule la rousse!

Marge regardait fixement son amie avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

- On ne sait rien de lui encore. Le Major va l'interroger demain. Pour l'instant il faut le débarbouiller. Va le lever.
- Pourquoi moi?
- Parce que moi je n'y touche pas.
- Pourquoi pas?
- Parce que... parce que ça peut avoir des maladies...
- Des maladies? Attends je vais aller me chercher des gants de latex et je reviens!
- Oui, c'est ça, va chercher des gants de latex.

Marge revint rapidement et ferma la porte derrière elle. Elle enfila ses gants et montra à Karine ses mains pour lui dire qu'elle était prête. Elle tapota ensuite doucement le bras du jeune homme.

- Allô... allô, allô. Il faut se lever. Va te mettre contre le mur dos à nous et enlève tous tes vêtements.

Milèd regarda d'un air perplexe la petite femme rousse qui lui souriait affectueusement. Encore une fois, il n'opposa aucune résistance, se dirigea d'un pas chancelant vers le mur du fond et commença à retirer ses vêtements dos aux deux femmes. D'abord le chandail qu'il laissa tomber sur le sol, ensuite le pantalon qu'il fit descendre tranquillement le long de ses jambes. Il le lança de côté avec son pied, puis accota son front contre le carrelage froid de la pièce, suivi de la paume de ses mains. Marge ricana, trouvant qu'il avait une étrange silhouette. Il était maigre, mais avait de larges épaules. Aucune forme au niveau des hanches non plus. « Quel être étrange » se dit-elle.

Le boyau qui devait servir pour arroser était déjà dans la pièce, enroulé sur lui-même et fixé au mur. Karine le fit dérouler pour avoir du jeu et tout en le tenant fermement, actionna le levier qui alimentait le boyau en eau. Un puissant jet sortit de l'embout avec une force telle que Karine recula d'un pas. Milèd se fit plaquer contre le mur et poussa un cri de surprise. Le jet parcourut son dos, ses fesses et ses jambes. Ensuite, Karine lui demanda de se retourner. Le jeune homme ne bougea pas. Marge s'en mêla. Elle

s'approcha de Milèd et lui donna une tape sur l'épaule pour attirer son attention, comme si elle aurait eu affaire à un sourd. Elle pointa Karine du doigt en articulant exagérément les mots pour qu'à son sens il puisse la comprendre.

- Re-tour-ne-toi...

Le jeune homme respira un peu plus difficilement, s'agrippa désespérément au carrelage, le dos voûté, croyant ainsi disparaître.

Karine lui arrosa la nuque et il s'étouffa net. Marge fit une moue d'impatience à l'endroit de son amie.

- Noie pas mon singe, toi!
- Je ne suis pas un singe!

Il l'avait crié, écœuré de la tournure des événements. Il poursuivit.

- Vous êtes complètement dérangées! Où sont les hommes dans cette base militaire? Je veux parler à un homme!

Marge, jouant avec son gant en latex, devint soudainement sérieuse pour une des rares fois de sa vie.

- Y'a pas d'hommes ici. Ça n'existe plus les hommes. Plus depuis très longtemps. Maintenant retourne-toi qu'on te lave le devant et met tes mains derrière ta tête qu'on s'assure qu'elles ne fassent rien de dangereux.

Docilement, il se retourna, fit ce que la petite femme rousse lui avait ordonné et accota cette fois son dos et ses fesses contre le mur. Les deux femmes ne purent s'empêcher de baisser leur regard vers les hanches du jeune homme. Marge s'éloigna du prisonnier et vint retrouver Karine qui arborait une drôle d'expression.

- T'as vu ça?
- Comment ne pas le voir.
- C'est trop bizarre...
- Je sais. Est-ce que ça sert à ce que je pense?

Karine acquiesça d'un signe de tête.

- Pauvres femmes de Cro-Magnon. Elle devait souffrir...
- Je vais finir de l'arroser. Je commence à me sentir mal à l'aise.
- Bonne idée.

Le Lieutenant Bourgeois redirigea le jet vers le jeune homme qui tentait de se protéger l'entrejambe en levant son genou pour parer la force de l'eau. Elle ne s'éternisa pas et referma l'alimentation d'eau rapidement. Au même instant, la technicienne

médicale entra sans frapper dans la pièce et figea sur place en voyant l'homme nu contre le mur du fond.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça?
- Un singe.
- Un homme. Je suis un homme... Cessez de me réduire à cette chose!

Marge haussa les épaules et sortit avec empressement du local.

- Vous avez des vêtements pour lui?
- On m'a dit que la personne en question était grande et de forte carrure alors tout ce que j'ai pu trouver pour l'instant c'est une jaquette d'hôpital...
- C'est toujours mieux que rien. Amenez ses vêtements à la buanderie.
- Oui, Lieutenant.

La technicienne médicale s'approcha précautionneusement de Milèd et lui lança d'abord la serviette pour qu'il puisse s'essuyer et ensuite la jaquette d'hôpital qu'il enfila aussitôt. Elle s'empara des vêtements sur le sol et déguerpit. Avant qu'elle n'atteigne la porte, Karine lui rappela qu'elle devait aller lui rendre visite dans sa cellule pour une plaie au bras gauche et une autre à la tête. Elle confirma sans se retourner et sortit de la pièce.



Le sommeil s'emparait progressivement de lui. Les émotions des dernières heures avaient fini d'achever ses dernières réserves de stress et d'énergie et il ne pouvait plus combattre ce qui allait être un sommeil profond.

La cellule était étroite, une minuscule fenêtre près du plafond offrait une certaine luminosité dans cette obscurité quasi totale. Seul un mince faisceau de clarté lunaire passait par la minuscule ouverture et dessinait un petit rectangle debout sur le mur en face de lui. Tout ce qu'il vit par la suite fut une porte ouvrir et une femme vêtue de blanc s'approcher de lui. Puis, il sombra dans le néant.



- Pour quelle raison vous me réveillez à cette heure-ci, Major? Il est presque cinq heures du matin! Ça fait deux fois dans la même nuit!

Bishop était en robe de chambre bien vautrée dans son fauteuil de cuir à roulette.

- Désolée Colonel pour ce désagrément, mais nous avons fait une découverte assez inusitée.
- J'ose le croire si vous me dérangez pendant mon sommeil réparateur.

Collins poussa un soupir d'exaspération.

- Vous vous rappelez sans doute de l'alarme qui s'est déclenchée dans le poste de surveillance en fin de soirée.
- Moui.
- Eh bien il se trouve que c'est le système d'alarme de l'entrée d'un tunnel qui a été forcée.
- Quel tunnel?
- Un tunnel qui passerait en dessous de l'Atlantique pour rejoindre une terre l'autre côté de l'océan.
- C'est complètement absurde cette histoire. Qui vous a raconté ça?
- Nous avons arrêté un suspect qui dit venir de l'autre côté de ce tunnel. Nous prévoyons l'interroger demain.
- Qu'est-ce que vous me dites? UN suspect? Au masculin?
- Oui, Colonel. Il s'agirait d'un primate parlant. Nous essaierons d'en tirer le maximum pendant l'interrogatoire.

Bishop resta pensive un instant.

- Oui, faites un interrogatoire. J'appellerai le Major-général à Ottawa dès la première heure pour lui faire part de la découverte. Rompez Major.

Collins sortit du bureau hâtivement. Elle ne s'habituerait jamais à recevoir des ordres de cette femme.



Milèd se réveilla en sursaut. Il se sentit pris d'un malaise lorsqu'il constata l'étroitesse des murs de la pièce. Il leva les yeux au plafond et s'aperçut qu'une luminosité intense apparaissait à la minuscule fenêtre. Il devait faire soleil.

Il se sentait fiévreux. Des sueurs froides recouvraient son corps parcouru de tremblements. Comme pour se protéger, il se mit en boule sur le lit à ressorts et contempla longuement le plancher. Son regard le balaya de long en large. Il s'aperçut plus tard qu'un bol rempli de nourriture l'attendait depuis plusieurs heures. Il le fixa pendant un temps. Ses réflexions ne tournaient pas autour de son ventre affamé, mais plutôt sur l'idiotie qu'il avait fait la veille pour se retrouver dans cette situation. Enfin, son ventre parla plus fort que son ressentiment. Il se leva et atteignit le bol. La nourriture était froide, mais ce n'était qu'un détail. Il n'avait pas mangé chaud depuis très longtemps et il ne ferait certes pas la fine bouche dans cet endroit. Il prit la fourchette plantée sur la boulette de steak haché et défit cette dernière à belles dents. Il mangea une des pommes de terre au four en deux bouchées et faillit s'étouffer. Tout au fond du bol se trouvait des brocolis. Il les dévora avec ses doigts.

Repu, il s'étendit de tout son long sur sa couchette et retrouva le sommeil. Probablement qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir, car lorsqu'il se réveilla il vit une femme vêtue de blanc et une autre vêtue de noir. Elles l'observaient. C'est à cet instant qu'il remarqua le bandage sur son bras gauche.

- Vous faites de la fièvre, commença la technicienne médicale. Je vais vous donner deux comprimés d'acétaminophène de 325 milligrammes par comprimé pour faire descendre votre température. Si la fièvre ne descend pas ou très peu d'ici quatre heures, nous recommencerons le processus.

- C'est quoi de l'acétaminophène? demanda-t-il à brûle-pourpoint.
- Un médicament.
- Ça vient de quelle plante?
- Hum... d'aucune, je crois. C'est chimique.

Milèd resta pensif. La femme en blanc poursuivit, profitant du silence.

- Vous devez être interrogé cet après-midi. Nous avons lavé du mieux que nous avons pu vos vêtements, mais ils étaient très encrassés. Vos pantalons sont moins tachés que votre chandail qui n'a pas pu redevenir complètement blanc. Nous ne voulions pas utiliser trop d'eau de javel pour ne pas user le tissu.

Elle lui tendit une petite pile de vêtements.

- Vous n'aviez ni sous-vêtement, ni chaussette ou même soulier. Il n'y avait que ça.
- J'avais une paire de sandales lorsque je suis parti de chez moi. Mais je l'ai perdue dans le tunnel.

Il resta encore silencieux, contemplant ses vêtements qu'il n'arrivait pas à reconnaître. Une odeur particulière s'en dégageait. Il approcha la pile pour en humer le parfum.

- C'est le détergent qui a cette odeur-là, notifia la technicienne médicale. Ça vous ennuie?
- Non, je trouve le parfum exquis.

La femme en blanc sourit malgré elle.

- Donc, pour en revenir au but de ma visite, vous allez être interrogé cet après-midi par le Major Collins. Elle est de la base militaire de Montréal et a un caractère très froid. Très distante face à ses émotions.

La femme en uniforme noir, qui n'avait dit mot de tout l'entretien sortit de son mutisme.

- Elle a même fait assassiner des étudiantes qui manifestaient dans les rues. C'est pour vous dire comment elle s'en fout de la vie humaine.
- Oui, mais elles ont attaqué des policières en devoir...
- C'est si difficile de faire des arrestations? Peu importe... Alors oui, elle est du genre impitoyable.

Milèd se sentit faiblir. Il venait de se souvenir de la femme qui avait ordonné sans broncher son exécution.

- Major Collins vous dites?
- Oui. Donc, elle va vous interroger avec ses capitaines. Si vous faites encore de la fièvre avant l'interrogatoire, il sera reporté. Et étant donné que vous ne pouvez pas paraître devant elle dans une jaquette d'hôpital, voilà pourquoi je vous ai ramené si vite vos vêtements. Vous pourrez vous changer quand nous serons parties. Vous avez des questions?
- Oui. Pourquoi toutes ces femmes m'ont-elles traité de singe?

Les deux femmes se dévisagèrent. Celle en noir prit la parole.

- Parce que c'est ce que tu es...

La technicienne médicale s'empressa d'exercer une légère pression sur le bras de sa collègue en la réprimandant du regard.

- Ce que ma collègue essaie de vous dire c'est qu'on nous enseigne depuis toujours que les hommes font partie du maillon de l'évolution humaine et que la femme est l'aboutissement de cette évolution.

Milèd resta bouche bée. Il ne pouvait en croire ses oreilles.

- Comment est-ce possible? Les femmes ne peuvent vivre sans les hommes voyons.
- On se débrouille très bien sans depuis longtemps alors tu peux comprendre que de te voir débarquer ici, c'est comme de découvrir un dinosaure en chair et en os.
- Je n'arrive pas à y croire... vous vivez sans hommes. Comment faites-vous pour les enfants?
- Insémination.
- Pardon?

La femme en noir roula les yeux d'impatience. La technicienne médicale prit le relais.

- On implante dans l'utérus de la femme un ovule déjà fécondé avec un spermatozoïde fabriqué en laboratoire. De cette façon, notre espèce peut continuer à vivre.
- Mais c'est complètement absurde! Vous allez contre les lois divines de notre Seigneur!
- De qui?
- Jésus Christ notre sauveur!

La fièvre du jeune homme s'était accrue malgré l'administration de l'acétaminophène et un délirium s'emparait progressivement de lui.

Les deux femmes se dévisagèrent à nouveau.

- Désolé, je ne vois pas de qui vous parlez. On ne connaît personne de ce nom...
- Il doit venir de votre pays, ironisa l'autre militaire.

Milèd bondit à pieds joints sur son lit. Il semblait pris d'une agitation extrême.

- Dieu! Le créateur de cette terre. Comment ne pouvez-vous pas connaître notre Seigneur!

La femme en blanc s'adressa à celle en noir.

- Allez chercher les MP⁵, on va lui mettre une contention!

Elle sortit une fiole contenant 5 millilitres d'Haldol et en retira un millilitre avec une seringue. Milèd s'était agenouillé et récitait avec ferveur une prière à haute voix. Les MP arrivèrent à la course et l'immobilisèrent difficilement sur le lit avec des contentions improvisées. Il hurlait de rage, désespéré d'être parvenu dans un monde d'impies et pleura à chaudes larmes lorsque la femme en blanc s'approcha pour lui faire une injection du médicament antipsychotique dans le deltoïde. Il se calma progressivement, retenu par ses contentions, tandis que les quatre femmes sortaient de la pièce plus perturbées que jamais.

- C'était quoi ça? demanda une des MP une fois à l'extérieur de la cellule.
- Un singe qui croit qu'un dieu aurait créé la terre, répondit l'accompagnatrice de la technicienne médicale.
- Je crois seulement qu'il était en plein délire. La fièvre. En espérant qu'il sera apte pour son interrogatoire cet après-midi.



Pendant son sommeil, il fit un rêve troublant : il se faisait assaillir par des serpents géants qui lui serraient la gorge avec leurs corps pour finalement le faire mourir étranglé. Le jeune homme se réveilla en sursaut au même moment où l'on allumait une lumière aveuglante dans la pièce. Deux femmes militaires entrèrent dans la cellule. Elles avaient des armes placées le long de leur corps et le regardaient d'un air féroce. Une autre femme entra : il reconnut la femme blonde aux cheveux courts qui l'avait arrosé et qui répondait au nom de Lieutenant. Elle parut découragée et leva les deux bras pour désigner le jeune homme.

- Il n'est pas encore habillé? Le Major n'a pas que ça à faire attendre après lui.

Elle lui lança ses vêtements, mais Milèd ne réagit pas. Il l'a regardait comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle voulait qu'il fasse avec ça.

⁵ Military Police

- Habillez-le.

Les MP s'approchèrent avec réticence du jeune homme puis enlevèrent sa jaquette, lui enfilèrent son pantalon et finalement son chandail. Il se laissa faire, encore embrouillé par les effets indésirables de l'Haldol. On l'emmena par la suite dans une autre pièce située dans un autre bloc plus loin sur la base. Il se fit asseoir brusquement sur une chaise en plein milieu d'une grande pièce blanche devant une table et trois chaises lui faisant face. Les trois femmes qui l'avaient emmené quittèrent l'endroit et trois autres entrèrent et s'assirent. L'une d'elles était celle qui avait voulu sa mort la nuit d'avant. Le sang du jeune homme se glaça et il sentit comme une roche tombée au creux de son estomac. Ses paumes devinrent froides et moites.

Cette femme assise au centre avait beaucoup de décoration contrairement aux deux autres à ses côtés. Elle ajusta son paquet de feuilles et prit un crayon.

- Prénom.

Le jeune homme, le cerveau un peu au ralenti, mit du temps à se rappeler.

- Milèd, Madame.
- Qui est-ce que t'appelles Madame? Il n'y a pas de madame ici. Nous sommes toutes militaires. Quand tu finiras tes phrases tu diras Major. C'est mon grade. Je suis le Major Collins. Rappelle-t'en. Maintenant, ton nom.
- Je n'en ai pas... Major. C'est juste Milèd.
- Ta famille doit bien avoir un nom.
- Non. D'où je viens les gens n'ont pas de nom. On nous désigne seulement par le prénom de notre père. Le mien s'appelait Hassan. Alors les gens disaient : Milèd, fils de Hassan. Mon père est mort maintenant, alors c'est juste Milèd.

Les regards des officières se croisèrent un instant. Puis Collins reprit ses questions d'un ton qui trahissait une légère curiosité.

- Quel est le nom de ton pays?
- Liban, Major.
- Êtes-vous plusieurs autres hommes là-bas?
- Oui, Major
- Qu'est-ce que tu fais dans notre pays? Du repérage pour une éventuelle guerre?
- Non, Major.
- Alors pourquoi es-tu ici?
- Je viens chercher de l'aide.
- De l'aide pour quoi? s'étonna Collins.
- Mon village est victime des pillards. Ce sont plusieurs tribus nomades qui se promènent de village en village afin de voler les ressources qu'ils y trouvent. La plupart du temps il n'y a que des blessés lors de ces attaques. Malheureusement, j'ai assisté à un massacre de femmes et d'enfants. Alors j'ai quitté mon village afin de trouver l'aide

d'une autre nation qui pourrait nous épauler dans l'organisation d'une sécurité au sein de notre communauté. Nous n'avons rien pour nous défendre. Vous voyez, les hommes en général ne respectent pas vraiment les femmes et je me sens personnellement touché par la situation étant donné que j'ai trois sœurs et une mère toujours vivante. Je voudrais leur donner la chance de pouvoir se défendre.

- Es-tu en train de me dire qu'il existe encore des hommes sur cette terre et qu'en plus, des femmes seraient à leur merci?

- Oui, Major.

Sanchez jeta un regard à Collins. Cette dernière lui fit comprendre de son expression faciale qu'elles en parleraient après l'interrogatoire.

- Alors tu as parcouru tout ce chemin pour trouver de l'aide. Depuis combien de temps as-tu quitté ta maison et ta famille?

- Deux ans environ, Major.

- Et tu as quel âge?

- Je dois avoir 20 ans je crois. Quelle date sommes-nous?

- Le 13 novembre.

- Oui, j'ai 20 ans.

Il eut un sourire triste.

- Je venais d'avoir 18 ans quand je suis parti.

Un silence s'installa. Collins regardait ses feuilles sans les voir tandis que ses capitaines observaient la créature devant elles.

- Tu es venu pour qu'on t'aide... Dit-elle, pour elle-même.

- C'est exact, Major.

- Parle-moi du tunnel, dis-moi où se trouve l'autre entrée. Je veux que tu m'expliques en détail ce qu'il y a l'autre côté de l'Atlantique.

- Eh bien... l'entrée du tunnel se trouve en Europe, dans un pays que l'on appelait jadis la France. La France d'avant les bombardements

- ...les bombardements?...

- ... oui, était florissante, une nation bonne pour les peuples plus démunis. Les autres pays d'Europe aussi se composaient de fiers citoyens humains, respectueux des droits de l'Homme. Ensuite, il y a eu une querelle entre deux pays depuis longtemps ennemis. On ne sait pas qui des deux ordonna les lancements des bombes bactériologiques, tout ce que raconte ensuite la tradition orale et écrite est que depuis lors, les survivants de cette hécatombe se regroupèrent ensemble pour survivre. Nous sommes aujourd'hui tous séparés des autres peuples, sans contact direct. Nous vivons selon nos mœurs et ne cherchons querelle à personne. Enfin... pour ce qui est de mon peuple du moins.

- Comment est la topographie du terrain? s'enquit Sanchez en coupant court à l'émotion que suscitait le récit à Milèd.

- La quoi?
- Est-ce que c'est de la plaine qu'il y a en Europe, des montagnes, des vallées?
- Un peu de tout.

Sanchez et Calderoni se dévisagèrent en même temps. Calderoni poursuivit.

- Ce qu'on veut savoir c'est s'il était possible que des véhicules puissent se promener en France admettons.
- Oui, sans problème.

Collins fit un geste d'impatience de la main avant de reprendre les questions.

- Parle-moi du tunnel.
- Il y fait noir. Au début, le sol est sec. Mais après une descente de plusieurs kilomètres, on tombe les deux pieds dans l'eau et ça n'arrête plus pendant presque toute la traversée. Quelques rares fois j'ai dû nager parce que je n'avais plus pied à un certain endroit... Il y avait des plantes qui ralentissaient ma progression dans la partie inondée. Et je... (Il respira profondément.) Et je me suis également fait attaquer à quelques reprises.
- Par qui?
- Par quoi, voulez-vous dire.

Sanchez eut un frisson dans le dos.

- Des animaux, je ne les ai jamais vus. La plupart du temps ils n'avaient pas de fourrure, qu'une peau épaisse dure comme de la roche. À l'occasion, je pouvais les entendre mugir au loin... ou tout près de moi. Je devais progresser tranquillement pour ne pas attirer leur attention, car bien que le tunnel soit leur habitat naturel, ils étaient tout aussi aveugles que moi.
- Mais passer autant de temps que ça dans l'eau, tes pieds devaient être tout ratatinés! s'exclama Calderoni.
- Oui, en revenant sur la terre ferme, je me suis aperçu que ma peau fendait à plusieurs endroits, qu'il m'était désormais difficile d'avancer.

Milèd eut soudainement un coup de fatigue. Il ne tenait plus sur sa chaise et semblait osciller. Collins s'en aperçut.

- D'accord. Je vais parler à mes supérieures et nous verrons ce que nous pouvons faire pour toi.

Sanchez et Calderoni se retournèrent instantanément vers le Major Collins, comme prises au dépourvu. Milèd lui, se sentit plus léger tout à coup.

- Major, mais de quoi parlez-vous? Se révolta Sanchez.
- Faites chercher les MP Capitaine pour que Milèd puisse retourner dans sa chambre. Nous discuterons de tout cela ultérieurement.

- J'y compte bien.



- Major, c'est quoi cette idée saugrenue?

Sanchez se tenait devant le bureau temporaire de Collins tandis que Calderoni s'était entichée d'une chaise dans le coin du bureau : elle jouait avec son inséparable balle de caoutchouc.

- Ce n'est pas mon idée Sanchez. Je ne suis qu'un pion dans cette base.
- Raison de plus pour retourner à Montréal bien vite. La condescendance du Colonel Bishop est sans borne et je n'aime pas qu'elle vous traite de cette façon. Il ne reste plus grand-chose à faire ici de toute façon. Elles peuvent se débrouiller sans nous.
- Je sais, mais dans cette histoire, le Colonel Bishop se trouve également à être un pion. Les ordres viennent d'en haut.

Calderoni leva la tête, intriguée.

- Et quels sont ces ordres, Major?
- Que si le primate pouvait nous fournir une raison valable de nous rendre en territoire inconnu, nous nous devons de faire un rapport intéressant.
- Et qu'est-ce que vous avez découvert de si valable dans ce qu'il a dit?
- Qu'il existe d'autres hommes.
- Et?

Collins eut l'air mal à l'aise et agita des mains comme si elle essayait de s'exprimer en gesticulant.

- Je n'ai malheureusement pas été dans la confidence, mais je crois que le gouvernement veut ramener des hommes ici.
- Pour faire quoi? Questionna Sanchez, intriguée.
- Je l'ignore.

Sanchez et Calderoni restèrent pensives un moment. Puis, Calderoni se leva et rangea sa fameuse balle dans une de ses poches, s'approchant du bureau où se trouvait sa supérieure.

- Si on vous trouvait la raison de cette fascination soudaine pour les primates?
- Ça ne me servirait à rien. Si on nous demande de partir en territoire inconnu, nous y allons sans poser de questions.
- Au moins vous seriez dans le secret...
- Arrêtez de me tenter.

Sanchez embarqua dans le jeu de Calderoni.

- Major, quelques fois c'est bien de savoir pour quelle raison nous partons en mission...

- Faites ce que vous voulez. Si vous trouvez tant mieux, sinon tant pis. Maintenant je dois aller faire mon rapport au Colonel et au Major-général qui a cru nécessaire de se déplacer d'Ottawa pour l'entendre.



Dans une petite salle de conférence située dans l'aile est de la base de Hopedale, trois personnes étaient assises à une table ronde. Le Major Collins ouvrit un dossier devant elle et posa un regard solennel sur ses supérieurs.

- Colonel, Major-général. Je n'ai eu qu'une courte conversation avec le prisonnier, mais selon ses dires, il y aurait ce que vous cherchez, c'est-à-dire une civilisation existante où se trouveraient d'autres primates.

- Seraient-ils compatibles avec nous? S'avança le Major-général.
- Je vous demande pardon?
- Génétiquement, je veux dire.

Collins eut l'air de ne pas comprendre. Elle détourna les yeux pour regarder Bishop qui suait à grosses gouttes et n'avait pas l'air dans son assiette. Elle revint sur la haute gradée.

- Je suppose que ce serait le cas étant donné qu'il dit côtoyer d'autres femmes.
- Excellent. Est-ce que je peux voir le spécimen?
- Oui, bien sûr.

Collins fit de gros yeux à l'intention de Bishop lorsque le Major-général eut le dos tourné. L'autre répliqua d'un geste de la main voulant dire « je ne m'en mêle pas ».

Le trio se présenta dans la cellule de Milèd qui était assis sur son lit, accoté au mur, pensif. Le Major lui jeta un regard de désintéressement total avant de lui dire sur un ton sec de se lever. Ce qu'il fit. Bishop regardait avec dédain l'être qu'elle avait sous les yeux tandis que le Major-général semblait plutôt fasciné.

- Comment t'appelles-tu?
- Milèd.
- Il parle...
- Oui, je viens d'avoir un interrogatoire avec lui, Major-général.
- D'où est-ce que tu viens?
- On ne vous a rien dit? Elles m'ont interrogé plus tôt.
- Réponds primate, ordonna Collins.
- Je suis Milèd, pas primate.

Collins eut un geste impulsif pour frapper le jeune homme, mais le Colonel mit une main molle sur son épaule tout en ricanant.

- Vous avez le sang chaud Major, ne vous laissez pas emporter.

Le Brigadier-général, de son côté, continua comme si l'incident n'avait pas eu lieu.

- De quel pays?
- Je viens du Liban.
- Vous avez un étrange accent. Dites-moi, vous parlez français et anglais n'est-ce pas?
- Oui.
- Est-ce qu'il serait possible que vous parliez une autre langue?
- Je parle également l'arabe.
- Arabe... ça doit être magnifique à entendre. Dites-moi, si nous nous rendions dans votre pays pour aider les vôtres, seriez-vous prêt à nous servir de guide?

Milèd sentit son cœur battre la chamade.

- Vous êtes sérieuse? Vous viendriez jusque là bas pour nous aider?
- Nous pourrions former une équipe spéciale pour nous y rendre avec vous comme guide, oui. En échange nous vous demanderions un petit service.
- ... lequel?
- Et bien notre priorité est bien sûr la bonne santé de tous et de toutes et nous aimerions que vous nous laissiez ramener des personnes pour passer des tests médicaux et autres choses du genre. Vous pourriez faire du recrutement une fois là-bas.
- Quand vous dites ramener des personnes, vous avez une catégorie de gens en particulier en tête?

Le Major-général poussa un petit rire de malaise et poursuivit.

- Nous pensions aux hommes en particulier. Est-ce que ça pose problème?
- Si vous prenez les hommes du village, qui veillera sur les femmes et les enfants?
- Nous ne prendrons pas tous les hommes... seulement quelques-uns.
- Je m'y oppose, je suis désolé. Je ne peux pas demander à des hommes d'abandonner leur famille sous prétexte que vous voulez faire des expériences scientifiques.

Collins s'avança vers Milèd et encore une fois le Colonel s'interposa avant que ça ne dérape. L'officière supérieure se plia cependant à l'argument de Milèd.

- Je vous l'accorde. Alors pour chaque homme que nous déciderons de ramener, vous pourrez ramener la famille aussi. Qu'est-ce que vous en dites?

Milèd réfléchit un instant.

- Ça me va. Ensuite vous les ramènerez au pays, j'espère? Je crois qu'ils supporteront mal le dépaysement.

- Bien sûr... et nous ne pouvons pas nous permettre de vivre en société avec des hommes, ça serait revenir à l'âge de pierre.

Milèd sourcilla et se demanda soudain si la gentillesse du Major-général n'avait pas un envers. Mais l'annonce de la nouvelle fit vagabonder ses pensées ailleurs et la méfiance tomba aussitôt.

Une fois sorti de la cellule, le Major-général mit une main pleine d'entrain sur l'épaule du Major et lui sourit à pleines dents.

- Félicitation Major, vous partez en mission!
- Vraiment...
- Alors vous pourrez repartir à Montréal le temps que nous préparions le tout. Cela devrait prendre un bon trois mois. Vous n'aurez qu'à me faire parvenir une liste des personnes qui auront toute votre confiance pour ce voyage et nous traiterons votre demande. Pour ce qui est de l'objectif de mission, ramenez seulement les hommes. Nous n'avons pas besoin de femmes ici, surtout si elles sont docilement soumises aux hommes. Ensuite, quoi d'autres... ah oui, de notre côté, nous entraînerons ce singe avec nos militaires pour qu'il puisse reprendre la forme : il a l'air rachitique et je ne veux pas qu'il meure en chemin avant qu'il ne vous ait mené à bon port. Alors voilà, bon retour à Montréal, j'espère que votre femme va bien. Au plaisir de se revoir dans trois mois.

Elle serra la main du Major et quitta les deux officières. Collins resta sur place, embêtée par l'annonce de son départ en mission.

- Bon retour, Major...
- Attendez Colonel... dites-moi exactement ce qu'il en est. Pourquoi le gouvernement a-t-il besoin d'hommes?
- Est-ce que je le sais, moi?

Elle sortit son mouchoir de sa poche pour essuyer son front.

- Il ne faut pas poser de questions si on veut avoir de l'avancement dans la vie, Major. C'est la règle d'or. On s'en fout de ce qu'il va leur arriver à ces primates. Vous allez là-bas, vous les ramenez et vous avez une promotion. Vous serez Lieutenant-colonel. Alors, faites ce qu'on vous dit sans discuter.

- Je ne discute pas je veux savoir ce qui se passe...
- Eh bien c'est comme le Major-général l'a dit, c'est pour faire des tests médicaux. Rompez, Major.

Mais ce fut Bishop qui quitta les lieux, laissant Collins à ses réflexions. Pour l'instant, le seul point positif que Collins voyait, c'était son retour à la maison.

Mélissa Lachance dormait à poings fermés lorsque la sonnerie agressive du téléphone retentit. Elle fit un effort considérable pour rejoindre le combiné et le décrocher.

- Sergent Lachance?
- Quoi...
- Vous devez être à la base dans trois heures. Vous êtes assignée temporairement à la base de Hopedale. Des questions?
- Pourquoi moi?
- Parce que les autres militaires reviennent de leur mission de sauvetage et il manque d'effectifs à cette base.
- Pis les *Newfies*, elles font quoi?
- Les Terre-Neuviennes ont besoin de quelques journées de congé, elles aussi.
- Merde...
- On vous attend.
- Oui c'est ça.

Elle raccrocha férocement le combiné et se mit la tête sous les oreillers pendant un instant. Puis elle refit surface, reprit le combiné et composa un numéro local. À la deuxième sonnerie, on décrocha.

- Allô.
- Cécile, c'est Mel.
- Quoi de neuf cocotte?
- Je dois partir à Terre-Neuve.
- Tu me niaises? Tu reviens de ton camp poche.
- Je sais, mais elles manquent d'effectifs. Pas de ma faute. Peux-tu le dire à la patronne?
- Pas capable de l'appeler?
- J'ai pas envie de parler pendant une heure avec elle, je dois être là-bas dans trois heures.
- À Terre-Neuve?
- Non sur la base. Sur ma base. À Montréal.
- Ah... OK.

Mélissa raccrocha plus délicatement que la fois précédente. Trois heures pour se préparer, faire ses valises et puis se rendre sur sa base. Elle n'aurait jamais le temps. Elle devait prendre sa douche également, se faire à déjeuner, non arrêter chez Tim Hortons... Peut-être que si elle sortait du lit immédiatement au lieu de penser à ce qu'elle devait faire elle aurait plus de temps pour se préparer. Elle bondit hors du lit et courut sous la douche, mettant fin à sa cogitation.

Dans le bloc de la base militaire où se trouvaient toutes les cellules, dans un petit corridor aux murs de bétons, la technicienne médicale faisait les cent pas devant une des portes, ne se décidant pas à entrer dans la cellule du « primate ». Elle passait et repassait devant la « chambre » sans trouver le courage nécessaire pour se retrouver seule devant lui. Elle le croyait dangereux et sans doute ne saurait-elle pas comment réagir s'il venait qu'à lui en vouloir et devenir violent pour quelque raison que ce fut. Heureusement, un militaire passait par là munie d'une échelle et d'un sac d'outils pour réparer le système de ventilation. Elle profita de l'occasion.

- Caporal Bilodeau... Bonjour. J'ai un petit problème et j'aurais besoin de votre assistance. Voyez-vous, ma collègue qui m'accompagne normalement dans la cellule du détenu n'est pas disponible aujourd'hui et je ne trouve personne qui veuille bien m'accompagner... Est-ce que ça vous dérangerait?

- Hum...

- Ça ne sera pas long, je dois prendre ses signes vitaux, lui faire une prise de sang et lui annoncer que dès demain matin il va faire le PT⁶ avec nous.

- Le PT avec nous? Vous allez laisser un singe faire le PT avec nous? Il ne doit pas être capable de courir avec ses jambes trop courtes et son épaisse fourrure...

- Vous ne l'avez pas encore vu, n'est-ce pas?

- Non du tout.

- Alors, accompagnez-moi, vous aurez une autre vision de l'animal.

- Si vous le dites...

Les deux femmes entrèrent dans la cellule de Milèd, l'une avec appréhension et l'autre avec curiosité. Lorsque Johanne vit Milèd debout au milieu de la pièce, elle ne put réprimer son cœur de battre. Une bouffée de chaleur lui envahit tout le corps et elle sentit soudainement qu'elle aurait préféré être habillée d'autre chose que de son uniforme militaire et coiffé de ce stupide béret. Probablement inconsciemment, elle tâta son uniforme afin de s'assurer que tout était droit, beau, sans anicroche. Ensuite, une fois son regard fixé sur le beau jeune homme, il ne le quitta plus de toute la rencontre.

- Vos signes vitaux sont parfaits. J'apporterai vos tubes de sang au laboratoire tantôt.

- Bien...

Milèd s'éloigna et resta figé dans cette même pose horizontale au milieu de la pièce.

- J'oubliais... demain vous allez venir courir à l'extérieur avec nous histoire de vous remettre en forme... et vous aurez également accès au gymnase pour reprendre des forces. Votre cellule sera fermée à clé seulement la nuit. Le jour vous pourrez circuler librement sur la base. Par contre vous devrez être accompagné d'un militaire dans vos déplacements. Enfin... de deux militaires.

⁶ *Physical Training*

Milèd, l'air ahuri, regarda la femme en blanc.

- Mais de quoi est-ce que vous parlez?
- Nous vous voulons en bonne condition physique pour le retour à la maison. Nous ne voulons certainement pas vous perdre en chemin.

Elle quitta la pièce, laissant Milèd perplexe. Johanne par contre, ne bougea pas d'un pouce.

- Vous venez Caporal?
- Oui... je... attendre un peu encore...
- Attendre quoi?

Milèd posa son regard pour la première fois sur l'autre personne qui accompagnait la femme en blanc. De petite taille, habillée de ce maudit uniforme noir, elle avait un visage doux aux traits réguliers : une beauté timide sous ces vêtements de la répression. Il esquissa un léger sourire sans s'en rendre compte. Johanne crut défaillir devant ce visage. L'instant fût bref, mais il avait porté un coup fatal au cœur du militaire. Tout ce qu'elle sut une fois hors de la cellule fut qu'elle devait le revoir à tout prix, chaque jour, aussi longtemps que possible.



Calderoni faisait le guet devant le bureau fermé du Colonel Bishop tandis qu'à l'intérieur, Sanchez s'affairait à trouver des dossiers en lien avec la mission transatlantique. La porte comportait un système d'alarme à codes binaires déchiffrables seulement par ordinateur : il fallait de longues minutes, même à Bishop, pour pouvoir entrer dans son propre bureau. Rien d'impossible pour Sanchez! Officieusement professionnelle de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un ordinateur, elle pouvait pénétrer n'importe quel réseau. Son mini *laptop* en main, elle découvrit le code en un rien de temps et elle put s'offrir le plaisir de fouiller le bureau du Colonel. Les documents de Bishop semblaient tous rangés dans un classeur incrusté dans le mur du fond, en dessous de l'immense bibliothèque. Sanchez fouilla aussi rapidement et efficacement qu'elle put, mais elle ne trouva rien en lien avec ce qu'elle cherchait. Puis elle s'attaqua au bureau, à la corbeille, elle chercha derrière les meubles, tout ça sans succès. Déçue, elle sortit de la pièce en claquant la porte sans le vouloir, ce qui fit un vacarme d'enfer. Calderoni lui flanqua une claque sur le biceps en faisant de grands gestes qui voulaient sans doute dire « t'es pas bien dans ta tête! ».

À voix basse elle reprit son discours.

- Après tout le mal qu'on s'est donné pour entrer ici sans bruit! Épaisse!

Pour seule réponse, Sanchez haussa les épaules et fit de beaux yeux à son homologue : elle avait toujours eu un bon caractère et se fichait bien que les gens aient

des colères ou des frustrations. Elle aimait la vie et apportait une philosophie de positivisme avec elle en tout temps.

- Sophie, depuis le temps qu'on travaille ensemble tu devrais savoir qu'il n'y a jamais rien de grave avec moi.

Au même instant, deux portes s'ouvrirent dans le couloir blanc immaculé. De chacune de ces portes émergea une tête au regard intrigué, dû sans doute au vacarme.

- On fait quoi maintenant Madame positivisme? chuchota Calderoni d'un ton sarcastique.

- Excusez le dérangement, problème de porte... Vous venez Capitaine?

Sanchez regardait sa collègue, un sourire rempli d'humour, attendant que l'autre réplique. Calderoni poussa un grognement de mécontentement et fit signe de la tête à Sanchez pour qu'elle la précède. Les officières des bureaux qui s'étaient sorti la tête réintégrèrent leur cubicule respectif sans poser de questions.

- Tu vois, il n'y avait pas de quoi s'alarmer.

- Ouin, ouin... T'as trouvé quoi?

Calderoni sortit sa balle de caoutchouc histoire de la faire rouler dans sa paume. La sentir comme ça dans sa main la calmait énormément. Elle-même ne saurait dire pourquoi.

- Absolument rien. Ça veut dire que c'est vraiment confidentiel si elle ne garde pas de paperasse concernant la mission.

- Va falloir fouiller ailleurs dans ce cas.

- Ailleurs où? Non, pour l'instant on laisse tomber. La meilleure chose serait d'écouter entre les branches tout ce que les officières supérieures vont se dire.

- Il n'en pleut pas des officières supérieures ici...

- Peu importe, reste vigilante, c'est tout.



Encore une nuit, seul en ces murs oppressants. Je regrette mon départ, mais vivre là-bas sans toi n'était pas une option envisageable, ma chère, mon très cher amour. La plaie n'est pas fermée et jamais elle ne le sera. Je meurs chaque jour, je meurs de toi, je meurs sans toi. Ton visage m'a donné la force de gravir les montagnes et les plaines de cette terre pour que toujours j'avance dans l'inconnu, imbibé de ton souvenir, caressé par tes lèvres encore et à jamais présentes sur ma peau.

Quelques fois, je n'ai plus la force de continuer. J'aimerais me laisser aller et sombrer dans un néant froid et sombre qui m'accueillerait sans poser de questions,

qui me bercerait dans cette éternelle chute où mon âme ressentirait la paix de ne plus appartenir à ce monde égoïste.

(Chère race humaine, que de bêtises as-tu perpétrées en ton propre nom!)

Puis, je me laisse aller aux souvenirs. Ces souvenirs de toi dans mes bras, toi les cheveux dans la brise d'été, toi, la douce lumière du soleil caressant ton visage.

La mort serait trop facile. Se laisser mourir par amour, je le pourrais, mais non. Je t'ai fait une promesse. Je garderai cette promesse à jamais dans mon cœur et dans mon âme, jusqu'à ce que tu renaisses de tes cendres et revienne à moi.



Chère amour, qu'est-ce que je fais ici? Le monde est si barbare. Là où je croyais trouver une civilisation évoluée, je tombe sur un groupe d'illuminées qui croit pouvoir vivre sans homme...

Ô ange de mes nuits et de mes jours, laisse-moi croire qu'il y ait une issue en ce labyrinthe dans lequel je me suis perdu. Donne-moi la force de survivre à l'intolérance, aux préjugés et puisses-tu me donner espoir en cette race qui aurait dû périr ce jour fatal des bombardements. Les siècles passent et l'histoire reste incomprise, car aucune oreille ne lui prête attention. L'éternel cercle. Sommes-nous maudits à refaire les mêmes erreurs? À rouler notre rocher comme Sisyphe? Ne devons-nous pas apprendre du passé? Je rêve d'une brèche. Une brèche qui mettrait fin au recommencement éternel des mêmes idées. Une brèche qui engloberait l'humanité entière en son sein et nous guiderait vers un nouveau... un nouvel... je ne sais pas. Une nouvelle culture tient. Sans haine, sans jalousie. Une unification d'un amour inconditionnel entre la race humaine. Que dis-je? Est-ce possible? L'homme reste ce qu'il est après tout... et la femme ne sera jamais que son pâle reflet.

Je m'explique mon amour. Ne crois-tu pas en une mascarade lorsque tu vois ces femmes se pavaner dans leurs uniformes militaires? Qu'est-ce donc que tout ceci? Si réellement la femme devait survivre à l'homme, n'aurait-elle pas fait un monde différent de celui déjà créé par ce dernier? Manquait-elle de sens pratique ou bien d'imagination au point de devoir recréer un monde qui les avait opprimées dans le passé? Serait-ce par simple nostalgie d'une époque? Je me suis pris à croire un jour, bien avant que je rencontre ces amazones, qu'un monde mené par les femmes serait chaleureux, bien veillant... Je me trompais. La graine du mal germe dans les deux sexes, quoi qu'on en dise.



Un faible rayon de soleil s'était engouffré entre les nuages, éclairant timidement le terrain boueux où les militaires s'entraînaient. Milèd s'avança sans trop de conviction, mitoyen aux soldats qui l'accompagnaient vers les autres qui échauffaient déjà leurs membres avant de commencer leur jogging. Le groupe ne s'aperçut de sa présence que

lorsqu'il arriva à leur hauteur, les dominant toutes d'une tête et plus. Les regards se figèrent en une expression de surprise et d'incompréhension. Bourgeois rejoignit le groupe et jeta un bref coup d'œil au jeune homme qui se tenait un peu en retrait et s'adressa au groupe.

- Bon matin. Aujourd'hui nous avons une recrue spéciale qui va s'entraîner avec nous pour les trois prochains mois. Je ne vous demande pas de lui parler ou même de le regarder, tout ce que je veux de vous c'est que vous le laissiez tranquille. Qu'il fasse ce qu'il a à faire et vous de même.

Une rumeur parcourut le groupe tandis que les cadres se rendaient à leur point stratégique pour commencer le PT. Milèd se contenta de secouer un peu ses jambes en guise d'échauffement et attendit le mot d'ordre pour commencer. Johanne tenta de s'approcher de ce dernier, mais elle fût vite ramener à l'ordre par nul autre que le Sergent Lachance qui épiait avec dégoût le singe qui osait se tenir debout devant elles.

- C'est quoi l'affaire? Je n'ai pas le droit d'aller parler à qui je veux?
- Caporal Bilodeau, vous parlerez au primate quand le PT sera fini.
- Ah la conne. Murmura-t-elle pour elle-même.

Johanne s'éloigna tout en lançant un regard meurtrier à l'endroit de sa collègue. Lachance parut satisfaite et revint dévisager le *Néandertal*.

Bourgeois siffla le début du PT et toutes se mirent au diapason, courant d'un pas léger pour ne pas s'épuiser trop vite. Milèd suivit le groupe et s'aperçut bien vite que ses capacités cardio-vasculaires étaient limitées. Il ralentit le pas, mais fut vite poussé dans le dos par Marge qui s'occupait de la section arrière.

- Allez, mon petit singe, il faut continuer de courir!

Il s'efforça de redonner vigueur à ses jambes. L'effort ne dura que trente secondes et il recommença à perdre de la vitesse. Ses joues étaient en feu et son cœur lui battait dans la gorge. Il sentit à nouveau la main de Marge dans son dos qui le poussait. L'envie de tout arrêter lui assaillait l'esprit, mais ce simple geste, cette petite main qu'il sentait contre lui l'encourageait à ne pas lâcher. « L'esprit sur la matière » se dit-il intérieurement sans pouvoir réprimer un sourire en coin. Il endura les palpitations cardiaques, les crampes de côtés et celles dans les mollets, finit son jogging et s'effondra par terre, épuisé. Lachance lui asséna un coup de pied sur le soulard et lui ordonna de se lever immédiatement, que l'entraînement n'était pas encore terminé. Étourdi, il entendit quelqu'un dire « c'est pas pour rien qu'ils ont disparu, regarde-moi le manque d'endurance... ». Milèd se redressa sur son séant et observa le groupe qui le fixait, sourire mesquin aux lèvres, se murmurant à tour de rôle dans le creux de l'oreille. Bourgeois siffla à nouveau pour le rassemblement et toutes formèrent un carré plein face au Lieutenant. Milèd se releva de peine et de misère et se mit sur le côté du carré, déformant ainsi la beauté de la structure. Bourgeois ne s'en formalisa pas et l'entraînement commença.

D'abord les étirements, puis les *push-up* (sur les mains, les points, sur trois doigts et finalement une main), des redressements assis de toutes les sortes imaginables histoire de se découper un abdomen en un temps record. Encore une fois, il fallut au jeune homme des encouragements. Marge l'avait rejoint et s'exerçait à côté de lui, lui lançant un « t'es capable mon petit singe » à l'occasion. Lachance aurait bien demandé à Marge de s'écarter du Cro-Magnon, mais elle avait le même grade et ne pouvait donc rien lui ordonner.

Une fois le PT terminé, Milèd fût escorté par les mêmes MP jusqu'aux douches. Elles le quittèrent quelques instants, surveillant la porte de la salle de bain. Milèd se réjouit de la sensation de l'eau chaude sur sa nuque et dans son dos. Pour une fois depuis son arrivée sur la base, il était seul dans la douche avec lui-même.



Première journée d'entraînement avec les militaires. Je n'avais jamais fait de jogging de ma vie. J'ai eu l'air ridicule. Le peloton a eu le temps de faire le tour du terrain et de me rattraper... la honte. En plus des quolibets que je recevais à chaque fois que j'osais regarder une de ces militaires... Elles ne m'acceptent pas. Je me sens isolé du groupe. Je n'ai pas non plus leur endurance physique. Là où je performe le mieux, c'est lorsque je dois lever des trucs lourds, mais sinon...

J'ai eu le droit à de l'aide au gymnase. Le Caporal Bilodeau. Elle est très gentille et elle n'arrête pas de me sourire. Elle m'a montré comment utiliser les poids et les machines, comment entraîner chacun de mes muscles... franchement, je ressens chacun d'eux ce soir. Demain ça sera la même chose, puis les autres jours de la semaine aussi. Samedi et dimanche je pourrai souffler un peu.

Elle s'est assise avec moi pour le dîner et le souper dans la cafétéria. Nous nous faisons regarder de travers, mais elle ne semblait pas s'en rendre compte. Elle m'a posé beaucoup de questions sur le Liban et je lui ai répondu avec entrain. Elle a insisté pour qu'on mange ensemble encore les prochains jours. Ça fait du bien de pouvoir parler à quelqu'un qui m'écoute enfin.



Mon amour, dors-tu? Le temps passe et je me surprends à ne pas penser à toi. T'éloignerais-tu? Te cacherais-tu de moi? Oui, le temps passe et ma vie change elle aussi. Je ne sais pas quoi te dire. Je voudrais que tu sois à mes côtés jours et nuits comme avant, mais hélas, j'ai l'impression que c'est moi qui te repousse malgré moi, moi qui oublie que je suis ici d'abord et avant tout pour toi. Dois-je te demander pardon? Je redoute que tu me quitte à jamais, que je t'oublie pour une quelconque raison qui échappe à mon raisonnement.

**Belle des terres arides
Infortune destinée
Cœur égaré sans esprit lucide**

Encore une fois, j'ai reçu la visite du tailleur de la base. Elle me salue toujours rapidement. C'est la troisième fois qu'elle prend mes mesures depuis deux mois. Elle semble impressionnée à chaque fois qu'elle me voit, comme si l'absurdité de ma prise de masse rapide la renversait. Les vêtements qu'elle me confectionne pour l'entraînement sont identiques à ceux des militaires, soit pantalon de jogging et kangourou gris, tandis que les autres sont banals : pantalon droit noir et chemise blanche sans oublier veston sobre au cas où il y aurait une visite d'une officière très haut gradée.

Johanne, qui ne veut plus que je l'appelle Caporal Bilodeau même si c'est interdit par le règlement, m'a dit qu'elle avait une sœur cadette aujourd'hui. Elle était retournée à Montréal (ville qui se trouve sur une île dans le fleuve m'a-t-elle expliqué) et qu'elle partirait également avec nous pour mon retour au Liban. Deux mois qu'elle et moi nous nous côtoyons et jamais elle ne m'avait parlé de sa sœur. Je lui en avais fait la remarque, mais elle n'a pas voulu s'expliquer. Elle m'a seulement dit qu'elle l'aime beaucoup et qu'elle est très protectrice envers elle. J'avais souri à ce commentaire. Moi-même, qui en aie plusieurs, je désirais ardemment les protéger à l'époque. Encore aujourd'hui tout compte fait, malgré cette odieuse distance qui nous sépare. Bon sang... que peuvent-elles bien faire en ce moment?

**Bleu d'azur est le ciel
Ta main s'accroche
Donne-moi ton miel**

**Dans la flambée du moment
Tes yeux pleins de larmes
Ne crains pas pour l'instant
C'est notre meilleure arme**

**Que ton paternel
Un jour probable
Déverse son fiel**

Départ pour le Liban dans deux semaines. Je n'arrive pas à y croire. Je ne sais pas combien de temps prendra la traversée en véhicules lourds, mais ça sera certes plus rapide que mes pieds jadis meurtris.

Oui ma chérie, oui mon amour, je reviens au bercail, je reviens pour toi, je reviens pour nous.



- Je n'ai jamais rien vu de tel! lança Lemay en se laissant tomber sur une des chaises de la cafétéria. Ce primate devient trop imposant. S'il finit par devenir agressif, on devra être dix pour le maîtriser!
- S'il devient agressif, on devra lui mettre une balle entre les deux yeux, rien de plus...
- Bien dit Dinkel, bien dit...

Le fameux duo s'était approché à pas feutrés de la table qu'occupait Lemay, Lachance et Williamson. Elles avaient senti l'odeur d'une probable campagne de salissage et elles s'étaient vu attirer malgré elles comme des mouches devant une lumière. Les trois femmes se retournèrent lorsqu'elles entendirent le commentaire de Dinkel.

- Pardonnez cette intrusion, mesdames, nous avons entendu une bribe de votre conversation...
- ... et il nous semblait de notre devoir de militaires canadiennes d'apporter notre avis sur ce qui est en train de devenir une question nationale, conclut Twain.
- Vous voulez tuer le *Néandertal*? S'informa Lachance, une trace d'humour dans la voix.
- Pas nécessairement. Nous vous avons entendu cogiter sur l'éventualité qu'il puisse devenir agressif sans raison... répondit Twain. Il reste que c'est un animal et qu'il pourrait changer du jour au lendemain...
- ... d'où l'importance de ne jamais se promener seule sur la base, renchérit Dinkel.
- Heille, si je dois changer mes habitudes à cause de ste chose la, ya quelqu'un qui va recevoir une plainte, je vous le garantie! tonna Lemay.
- De toute façon, à quoi y sert? Ou plutôt, qu'est-ce que le gouvernement a en arrière de la tête pour le garder ici?
- Excellente remarque, Williamson. Nous nous demandions la même chose, le Caporal Dinkel et moi-même.
- Je pense le savoir... Murmura Mélissa pour elle-même.

Toutes regardèrent Lachance avec curiosité. Elle fixait le coin de la table et ne s'était pas aperçue qu'elle était maintenant le centre d'attention.

- Sergent...
- Oui?
- Qu'est-ce que vous pensez savoir?
- Hum... Désolé j'aurais pas dû l'ouvrir. C'est classé secret-défense.

Dinkel et Twain s'approchèrent de Lachance et entourèrent simultanément leur bras autour de ses épaules.

- Secret-défense dites-vous bien?
- Oui Twain, secret-défense, donc impossible à divulguer.
- Allons Sergent, nous sommes les défenseurs des Canadiennes et de notre bon gouvernement, il serait approprié que nous soyons mis aux faits de ce qui se trame pour être en mesure de mieux répondre aux besoins de la population.

Mélissa poussa un petit rire sarcastique et regarda Twain directement dans les yeux.

- J'ai plus l'impression que vous feriez de ce secret votre marque de commerce pour vos potinages, vous et Dinkel.
- C'est très mal nous connaître Sergent...
- ... vous nous faites atrocement de la peine, nous qui croyions que vous étiez de celles qui défendent la vérité...
- ... ou même la justice.

Lachance se sentit soudainement coincée et très mal à l'aise. Elle dut faire un effort marqué pour ne rien divulguer.

- Je suis désolé, mais un jour vous l'apprendrez certainement d'une façon ou d'une autre. La vérité finit toujours par faire surface.

Elle se leva et quitta la table. Dinkel la suivit du regard puis lança sur un ton provocateur :

- Ça, on sait, vous enverrez nos salutations à grand-maman Lachance.

Mélissa ralentit le pas en entendant la réplique puis se redonna contenance et quitta l'enceinte de la cafétéria.

De l'autre côté de la rangée de tables se trouvait Karine, Marge et Johanne. Elles avaient observé la scène avec intérêt sans pour autant attirer l'attention sur elles.

- Qu'est-ce que vous en pensez du singe?
- Arrêtez de l'appeler comme ça Lieutenant. C'est dégradant pour lui. C'est un homme et il a un nom.
- Moi j'aime bien l'appeler « mon petit singe », précisa Marge.

Karine ne sourcilla pas à la remarque de celle-ci et s'avança sur sa chaise pour s'assurer de ne pas être entendue des autres militaires en s'adressant à Johanne.

- Je vous trouve très proche l'un de l'autre, Caporal... Vous savez que ça fait jaser.

- Je m'en fou de ce que les autres peuvent penser de moi. Je... je l'aime bien c'est tout.
- Faites attention à ne pas trop vous attacher, qui sait ce que le gouvernement lui réserve comme sort...

Johanne arrêta de respirer une seconde, regardant Karine dubitativement.

- Vous n'êtes pas sérieuse? Le gouvernement ne peut pas juste le faire disparaître comme ça!
- Vraiment? ironisa Karine.
- Moi je veux qu'on garde mon singe.

Karine poursuivit.

- Est-ce que c'est moi ou vous seriez attiré physiquement par cet animal?

Les regards de Marge et de Karine se fixèrent sur Johanne qui rougit jusqu'aux oreilles. Elle abaissa son béret sur son front et fit mine de s'intéresser au plancher.

- Vous êtes attirée par lui, pour vrai? C'est pas croyable! Comment est-ce possible? C'est contre nature, c'est immonde, dégoûtant!
- Non! Je ne le crois pas. Toutes ses années je n'ai jamais rien voulu savoir des femmes. Maintenant que j'ai un penchant pour quelqu'un, je n'ai pas envie de laisser la barrière de la moralité ou bien les principes que peuvent avoir la société m'empêcher éventuellement de fréquenter cette personne.
- Et lui? Il vous trouve attirante?

La question fut comme un coup de poing au creux de son estomac. Elle se sentit étourdie une fraction de seconde comme si cette simple réplique était une vérité cinglante.

- Pourquoi? Je ne suis pas attirante peut-être?

Marge prit le relais.

- Vous êtes très bien moi je trouve. Un peu timide, mais physiquement parlant, moi je voudrais bien coucher avec vous.
- OK la rousse un peu de retenu. Tu vois bien que son truc c'est les hommes...

Les deux femmes pouffèrent de rire tandis que Johanne faisait un effort marqué pour ne pas gifler Karine au visage.

- Oui, en effet, maintenant que vous me le dites, je préfère les hommes. Et j'espère bien en profiter au Liban!

Elle se leva courroucée et quitta comme l'avait fait Lachance un peu plus tôt.

- Y'en a-tu du monde bizarre dans vie.
- Si c'est son choix. Le seul problème c'est que pour l'instant elle fréquente seulement un primate. S'il ne veut rien savoir d'elle, elle va nous tomber en peine d'amour et ça ne sera pas productif en mission.

Un peu plus tôt, Calderoni avait assisté à la scène entre le duo Dinkel-Twain et Lachance sans qu'on la remarque. Un sourire malveillant s'était gravé sur son visage. « Secret-défense hein? Tu vas cracher le morceau mon petit Sergent... »



Sans m'en rendre compte, l'image du Major Collins s'était interposée dans une des mes réflexions sur l'idée que je me faisais de la société idéale. Elle m'apparut à l'esprit alors que j'étais allongé sur ma couchette, rêvant naïvement d'un monde meilleur. Sans l'ombre d'un doute, je n'aime pas cette femme. Je devrai passer plusieurs mois à la côtoyer, lui transmettre les renseignements dont elle aura besoin pour la conduire au pays. J'en ai des frissons dans le dos seulement à évoquer la situation. Vivement que je revienne mon amour.

Non ce n'est pas un soldat, c'est une officière. Une officière qui donne des ordres et qui se croit tout permis. Son regard... Son regard est froid. Je ne décèle aucun sentiment chaleureux en elle. J'ai honte de l'admettre, mais elle me fait peur. Ça fait bientôt trois mois que je ne l'ai pas vue et, ma chérie, son souvenir me laisse un goût amer. Je prie malgré tout pour elle et j'espère qu'elle verra un jour la lumière. Nous verrons ce qui se passera lorsque nous serons réunis côte à côte dans le véhicule qui nous mènera à bon port.

Johanne m'a dit une fois que le Major Collins avait fait assassiner beaucoup de gens pour une peccadille, alors son comportement violent que j'ai vu l'autre jour dans ma cellule ne fait qu'accroître l'angoisse de la revoir. S'il te plaît, aide-moi à surmonter ce voyage, berce-moi dans tes bras basanés doux comme de la soie, donne-moi le courage de continuer ma mission pour qu'enfin je puisse te venger à ma façon.

Suzie MacEwan préparait le repas du soir comme à son habitude, se vautrant dans sa bulle et se perdant dans ses pensées les plus lointaines, coupant carottes et céleris sans même les voir. Collins l'observait nerveusement depuis le salon. Le bruit des enfants courant à l'étage supérieur rendait la situation encore plus angoissante. Elle se leva d'un bond sans trop savoir pourquoi et ses pieds la dirigèrent tout droit dans la cuisine. Elle se plaça de façon à ce que Suzie la voie dans son champ de vision périphérique.

- Je dois te parler. C'est... délicat.
- Quoi, tu veux me parler du gouvernement?
- Non... enfin c'est lié...

Suzie poussa un long soupir et pointa son grand couteau de cuisine sur sa femme.

- Rien de ce qui peut être en lien avec cette bande de pourries ne m'intéresse. Va dire aux filles que le souper va être prêt dans 20 minutes.

Collins eut l'air déconcerté.

- Comme tu veux mon amour.

Se traînant les pieds jusqu'à l'escalier, Collins appela ensuite les filles.

- J'ai dit dans 20 minutes!
- Je les fais descendre tout de suite comme ça je vais jaser un peu avec elles à table.

Stéphanie passa la tête dans la cage d'escalier.

- Qu'est-ce qu'il y a Lynda?
- Je veux juste vous parler un peu avant qu'on soupe.

Les filles accoururent à la vitesse de l'éclair et s'installèrent à la table de la salle à manger. Collins fit de même. Elle leur fit un sourire et prit leurs mains dans les siennes.

- Bon, les filles, vous allez faire un message important à votre mère.

Les deux fillettes se regardèrent les sourcils froncés. Puis le même soupir que Suzie avait poussé plus tôt se fit entendre de la cuisine. Gabrielle et Stéphanie se sentirent tout à coup mal à l'aise.

- Alors voilà, je pars en mission.
- Pas encore! (Stéphanie se dégagea de sa 2^e mère) Les tempêtes sont finies, tu vas aller faire quoi?
- Sauver des gens.

- C'est ça que tu fais tout le temps sauver des gens Lynda, pourquoi t'envoies pas quelqu'un d'autre à ta place? répliqua Gabrielle.
- Ce n'est pas une mission comme les autres. Je m'en vais dans un autre pays.

Un silence de mort se fit. Un bruit d'ustensile tombant par terre fit sursauter tout le monde. Suzie entra en trombe dans la salle à manger.

- T'avais l'intention de me le dire quand?
- T'es pas *parlable* ma chérie, alors c'est ça qui arrive, on apprend les nouvelles d'une façon pas très délicate.

Suzie fixa Collins dans les yeux.

- De quel pays tu parles? Tu t'en vas aux États-Unis? Il n'y a rien à voir là-bas, c'est juste des clochardes.
- Non, je ne vais pas voir nos voisines. Je vais prendre le passage.
- Quel passage?
- C'est classé secret-défense depuis que le passage a été fermé il y a cent ans.
- Ça mène où?
- En France... l'autre côté de l'Atlantique.
- C'est impossible... il n'y a rien de l'autre côté de l'Atlantique!
- Si. On a un témoin. Il vient de là-bas.
- Comment ça « il »?
- Notre témoin est un homme.

Le silence se fit à nouveau. Telle une somnambule, la femme du Major prit une chaise et s'assit tranquillement. Les filles n'émettaient aucun son et attendaient l'explication.

- Nous ne sommes pas seules. Différents peuples vivent l'autre côté de l'Atlantique. Quelqu'un a réussi à franchir le passage sous-marin qui rejoint nos deux continents. Nous l'avons accueilli à la base militaire de Terre-Neuve et il y loge depuis 3 mois maintenant. Le gouvernement a l'intention de ramener des hommes ici pour faire je ne sais trop quelles expériences.
- Et en l'occurrence, la personne responsable de cette mission c'est toi...
- Ça ressemble à ça.

Les deux épouses se contemplèrent un instant. Puis, la plus jeune de leur fille brisa le silence.

- Lynda, c'est quoi un homme?
- C'est le sexe opposé de la femme.
- Je ne comprends pas...
- Lynda! Parle pas de ça devant les filles, tu veux les pervertir ou quoi?
- Je veux juste les informer chérie. L'ignorance est une béquille encombrante.

- Peut-être, mais elles vont commencer à s'imaginer des choses, et à se poser des questions sur notre système de vie et il n'en est pas question!



Elles avaient fait l'amour pendant plus de deux heures et reposaient en cuillère l'une contre l'autre. Collins caressait du bout des doigts le bras de sa femme tout en embrassant sensuellement son cou et ses épaules. Suzie ne bougeait pas, s'imprégnant du moment avec volupté. Elle adorait être dans cette position contre Lynda. Elle se sentait en sécurité, dans un bien-être indescriptible.

- À quoi tu penses mon amour?

Suzie prit la tête de sa femme de son bras droit sans se retourner et lui joua dans les cheveux un instant.

- Je pense au fait que je t'aime très fort...

Collins resserra son étreinte et l'embrassa plus fort dans le cou.

- ... et que je ne veux pas que tu partes en mission.

Le Major se dégagea et fit pivoter sa femme face à elle. Suzie reprit son discours.

- Je ne veux plus que tu partes en mission Lynda. Je voudrais que tu prennes ta retraite et que tu t'occupes plus de ta famille. J'en ai assez de t'attendre. Et en plus avec ce qui s'est passé pendant que tu étais à Terre-Neuve... Je ne peux plus rester seule sans devenir parano.

Lorsqu'elle avait appris que Richer était morte par sa faute et que toutes les femmes de la société secrète avaient péri dans les flammes de l'explosion de leur repère, elle s'était mise en congé maladie pour une dépression et n'avait pas quitté la maison depuis cette époque des idées révolutionnaires. Tout ce qu'elle avait donné comme explication à sa femme était que la mort d'une collègue, suite à une bavure de la GRC, l'avait profondément troublé et que depuis ce temps elle ne se sentait pas en sécurité en dehors des murs de la maison. Ce qui était totalement vrai.

- Oui je comprends ton ressentiment... mais tout est réglé avec le haut commandement et avec cette mission ça sera un tournant majeur dans ma carrière et dans notre Histoire. On va découvrir le Nouveau Monde!

- Ou l'ancien...

- Ça dépend des points de vue.

- Vas-y dans ce cas.

Elle se retourna en s'éloignant un peu. Collins se rapprocha en enroulant son bras autour d'elle, l'empêchant ainsi de faire quelques mouvements que ce fut.

- Ma belle Suzie, arrête de faire l'enfant. Tu en as assez de me voir faire le militaire, parfait, dès que je reviens de mission, je fais une demande de retraite. Ça te va? Ensuite, on sera les deux à la maison à se taper sur les nerfs parce que toi non plus tu ne travailles plus.

- Aller vas-y, enfonce encore plus le couteau.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire... écoutes mon amour, la mission devrait durer six mois au maximum. Après, je te le jure sur la tête de nos enfants, j'arrête tout. Je vais m'acheter un tracteur et je vais m'amuser à tondre la pelouse tous les jours.

- Six mois maximum?

- Six mois c'est même exagéré. Je serai de retour avant la fin de l'été s'est garantie.

- Promis?

- Promis Suzie. Tu n'as plus rien à craindre, je vais faire autre chose en revenant de là-bas.

Suzie se colla sur sa femme et s'endormit sur son épaule le cœur léger.

**Au-delà des monts et des vallées
La quête du retour sera entamée
Poussée par mon cœur enflammé**

**Nous dominerons avec grandeur les distances
En moi, cette officière devra avoir confiance
Car de mon sort le sien dépendra
Grisé, je serai, d'avoir réussi cet exploit**

Johanne accueillit sa sœur cadette à sa sortie de l'avion militaire qui lui avait fait faire le voyage Montréal-Hopedale en ce froid après-midi d'hiver. Le soleil réfléchissait sur la neige environnante au hangar d'avion et Alysson eut le réflexe de se couvrir les yeux de sa main droite. Tout ce qu'elle entendit fut son nom répété à deux reprises par une voix douce qui ne lui était pas inconnue. Elle sourit à sa sœur sans la voir.

- Tu as fait bon voyage?
- Oui, j'adore prendre l'avion.
- Comment vont maman et Bach Mai?
- Elles vont bien. Maman fait dire qu'elle t'aime beaucoup et qu'elle est fâchée que tu ne l'appelles pas plus souvent.
- Je vais l'appeler avant le départ de mission.

Johanne prit un des bagages de sa sœur et elles entrèrent dans le dortoir qui voisinait la piste d'atterrissage. D'autres militaires venant d'arriver de Montréal s'installèrent à leur tour dans leur espace respectif, saluant d'un léger sourire les deux sœurs qui les observaient à leur entrée. Alysson se passa une main dans les cheveux et se retourna vers Johanne qui regardait maintenant le plancher.

- Alors, quoi de neuf depuis ces trois derniers mois?
- Rien de bien intéressant, mentit-elle.
- Tu es au courant des détails de la mission?
- Nous partons dans deux jours vers une destination inconnue pour des raisons inconnues.

Alysson sembla déçue. Le Caporal Bilodeau fit craquer ses doigts, cherchant un moyen d'aborder le sujet qui la tracassait puis commença d'un ton qui se voulait naïf.

- Personne de ne t'a rien dit?
- À propos de quoi?
-

Elle prit une grande inspiration, tiraillée entre son désir de parler de Milèd et celui de ne pas vouloir le partager, sachant très bien que sa sœur avait probablement les mêmes inclinaisons qu'elle en matière d'attirance sexuelle.

- En fait, selon ce que j'ai entendu, nous partirions de l'autre côté de l'Atlantique parce qu'il y aurait des hommes là-bas.

Le visage de sa sœur s'allongea dans une pause de complète aberration. Elle mit du temps à réagir aux propos de Johanne qui la regardait avec appréhension.

- Tu me niaises. Comment est-ce qu'elles en ont découvert?
- Bien... je... il y en a un qui serait venu jusqu'ici. Depuis son arrivée, le haut commandement prépare la mission pour aller en chercher d'autres. Je ne sais pas

- qu'est-ce qu'elles vont faire de tous ces hommes. Ça risque de perturber l'équilibre social.
- Peut-être pour le mieux... qu'est-ce que t'en penses? Tu imagines? J'ai hâte d'en rencontrer un. Tu l'as vu toi, celui qu'elles ont récupéré?
 - Seulement de loin, mentit-elle à nouveau.
 - Ça ressemble à quoi?
 - Rien de bien beau...
 -

Elle ferma les yeux lorsque l'image de Milèd apparut dans ses pensées, savourant la sensation des papillons dans son ventre qui la rendait euphorique intérieurement et la faisait souffrir simultanément. Sans s'en rendre compte, un sourire béat s'était glissé sur ses lèvres et heureusement pour elle, Alysson ne l'avait pas vu, car son attention avait été détournée une fraction de seconde sur un militaire qui venait de trébucher par-dessus son propre bagage dans l'encadrement de la porte. Pas d'explication à donner. Le Caporal ouvrit les yeux.

- Allez, je te laisse t'installer. On se verra à la cafétéria pour le souper.

Alysson envoya la main énergiquement et sortit de son gros sac ce qui lui était le plus nécessaire pour ces deux jours d'avant départ pour la mission. Elle surprit un regard insistant sur elle lorsqu'elle se pencha sur son sac pour prendre ses affaires. Voyant qu'elle ne réagissait pas, le militaire lui fit un clin d'œil dont les intentions étaient parfaitement claires. La jeune femme sourit faiblement et se retourna dans la direction opposée. « Deux jours. » Se dit-elle.

Toutes les officières générales⁷ qui siégeaient normalement à Ottawa, se trouvaient sur place. La salle de la base de Hopedale, où tous les militaires s'étaient entassés pour le discours du Général, était immense. Une scène avait été aménagée pour surélever le haut commandement, histoire que tout le monde voit bien qui était en charge. Rares étaient les sorties aussi officielles des généraux et la tension chez les militaires était palpable. Le Général se tenait devant son lutrin, discours bien en vue. Elle mit ses lunettes de lecture et installa ses mains de chaque côté du meuble, comme si elle s'agrippait à quelque chose d'important.

« Militaires canadiens (elle souligna le « canadien » en l'étirant et regardant la foule) nous faisons un grand pas dans l'histoire du Canada aujourd'hui en vous donnant pour mission de partir à l'étranger, ce que bien sûr, nul militaire canadien n'avait fait dans le passé. Nous avons servi et défendu notre pays sur notre propre territoire et c'est tout à notre honneur si la beauté de notre système démocratique s'est préservée contre d'éventuelles activistes qui désiraient ardemment faire tomber notre nation dans l'anarchie... »

Collins, assise dans la rangée des officières, se gratta machinalement le derrière de la tête. Milèd, qui se tenait derrière la foule afin de ne pas bloquer la vue à qui que ce soit, nota le geste.

« ... aujourd'hui, le Gouvernement du Canada vous demande de passer à un autre niveau et de continuer votre travail de protection du pays en vous rendant sur un territoire jamais encore exploré auparavant. Vous serez des pionnières. Vous risquez de voir des choses qui vous déstabiliseront. Nous en sommes conscientes. Le seul conseil que je peux vous donner après mes nombreuses années dans les Forces canadiennes est ceci : gardez en tête que c'est une mission, votre mission. Que vous êtes là pour servir votre pays et que tout ce que vos officières vous ordonnent de faire, vous le faites. Plus vite la mission sera remplie, plus vite vous serez de retour dans vos foyers avec vos femmes et vos enfants. »

Elle tourna sa feuille en réajustant ses lunettes et se racla la gorge.

« L'objectif de la mission est très simple. Vous devrez traverser un territoire appelé Europe pour vous rendre ensuite au Liban. Une fois sur place, vous recevrez vos instructions du Chef de mission, qui a pour mandat de ramener quelques Libanais au Canada. Nous ne vous cacherons pas qu'ils contribueront grandement aux recherches et développements en santé. En échange, nous leur apporterons notre aide pendant quelques mois pour la sécurité civile de leur communauté ainsi qu'un rempart contre des supposées attaques qui pourraient sévir. »

⁷ Officiers généraux : Brigadier-général (une étoile), Major-général (deux étoiles), Lieutenant-général (trois étoiles), Général (quatre étoiles).

Le Général fit une pause pour avaler une gorgée d'eau et changer la page de son discours.

« L'officière Chef de mission sera le Major Collins. Vous lui devrez respect et obéissance en tout. C'est elle qui vous emmènera en territoire étranger et qui vous ramènera au Canada lorsque tout sera terminé. Elle sera votre guide et son guide à elle sera un homme. Un homme que vous avez certainement croisé à l'occasion dans les couloirs de cette base ces trois derniers mois... »

Tous les regards se tournèrent vers Milèd qui rougit instantanément jusqu'aux oreilles. Seule Collins regardait fixement devant elle, se mordant la lèvre inférieure. La dernière chose dont elle avait envie, c'était bien de faire un long voyage en compagnie d'un singe avec encore la morve au nez. Collaborer qui plus est. C'était pire que ce qu'elle avait imaginé. Elle aurait cru qu'on le mettrait dans un camion à part et qu'à l'occasion elle irait le consulter pour trouver la bonne route. Mais non! Au sortir du passage, elle devrait l'avoir jour et nuit dans sa jeep pour être certaine qu'elles ne prendraient pas une mauvaise direction. L'idée qu'il pourrait dégager une odeur bizarre lui donna un haut-le-cœur qu'elle réprima. Collins se voyait en train de l'attacher comme un chevreuil sur le devant de la jeep et cette image la fit sourire. Puis, elle repensa au vrai but de la mission et se renfroigna. C'était ignoble de mentir de façon éhontée au peuple et surtout aux militaires qui servent le pays. Le Major se sentait peser plus lourd, les tripes retournées. Non, elle en avait assez. Elle l'avait promis à Suzie et elle ne dérogerait pas de cette promesse : une fois la mission terminée, c'était bonjour la retraite!

Le signallement du départ avait retenti dans l'aube naissante. La base de Hopedale regorgeait de militaires venus assister au spectacle de ce long convoi qui briserait les barrières de leur pays pour aller à la rencontre d'autres civilisations. L'atmosphère était chargée d'une émotion telle que certains militaires au garde à vous ne pouvaient s'empêcher de changer la répartition de leur poids en alternance d'une jambe à l'autre, s'efforçant d'étirer leur cou pour voir ce qui se passait sans pour autant le laisser paraître.

Le peloton quitta la base située à Terre-Neuve à sept heures et quinze minutes précisément. À sa tête, deux chars d'assaut, antimines personnelles (le modèle de char avait une gratte en avant de sa structure, presque impossible à faire exploser tant le matériau était solide) protégeait le devant du convoi. À sa suite, deux jeeps abritant le Major Collins, le Capitaine Sanchez, le Lieutenant Bourgeois, ainsi que Milèd dans l'un et puis dans l'autre, le Capitaine Calderoni, le Lieutenant Ackermann, le Sous-lieutenant Alphonse et le Sergent Lachance (ordre spécial d'en haut). Ensuite, au centre se trouvaient les six camions transportant l'équipe médicale, l'artillerie, ainsi que les soldats. Ils seront ensuite utilisés pour la cargaison d'hommes au retour. Dans le centre de ses six camions, il y avait deux autres *tanks* conçus pour le remorquage munis chacun d'un bras de levage, sans aucun canon. Finalement, deux chars d'assaut de modèle Léopard 2A6M fermaient le convoi.

Le trajet entre la base et l'entrée du passage prit une vingtaine de minutes. L'odeur de la mer s'engouffra subitement dans les véhicules. Milèd redressa la tête en percevant cette odeur particulière. Ses boyaux se tordirent lorsqu'il vit l'énorme structure en béton qui se dressait devant eux. La joie du retour lui avait fait oublier ses tourments dans ce tunnel. Maintenant, tous ses souvenirs refaisaient surface et l'angoisse générée par ces derniers l'oppressait. Il fit mine de ne rien faire paraître, il ne voulait pas que cela se sache. L'humiliation à coup sûr.

On l'avait fait asseoir sur la banquette arrière. Pour l'instant, il n'était pas vraiment utile. Cela ne le dérangeait pas, car c'était Collins qui était au volant du véhicule et il désirait ardemment garder ses distances avec elle. Plutôt, il avait Bourgeois à ses côtés. Elle ne parlait pas beaucoup, mais elle était moins terrifiante.

Les véhicules s'arrêtèrent et Collins appela à la radio la technicienne en système de sécurité. De son miroir passager, le Major vit descendre un militaire d'un des camions qui s'empressa de rejoindre le mur de béton en suivant la route descendant en pente raide vers une immense porte en acier. D'où elles se situaient, personne ne pouvait voir ce que l'électricienne fabriquait. Elle remonta à la course sept minutes plus tard en montrant un pouce vers le haut à Collins, puis rejoignit son camion.

- C'est parti, confirma Collins.

Le convoi amorça tranquillement sa descente vers l'entrée du tunnel. L'immense porte en acier s'était retirée et tous pouvaient voir l'ouverture béante mener dans les

profondeurs de la mer. Le jour se levait sur les militaires, mais bientôt elles entreraient dans une obscurité totale, avec pour seul soleil les phares des véhicules.

À suivre...